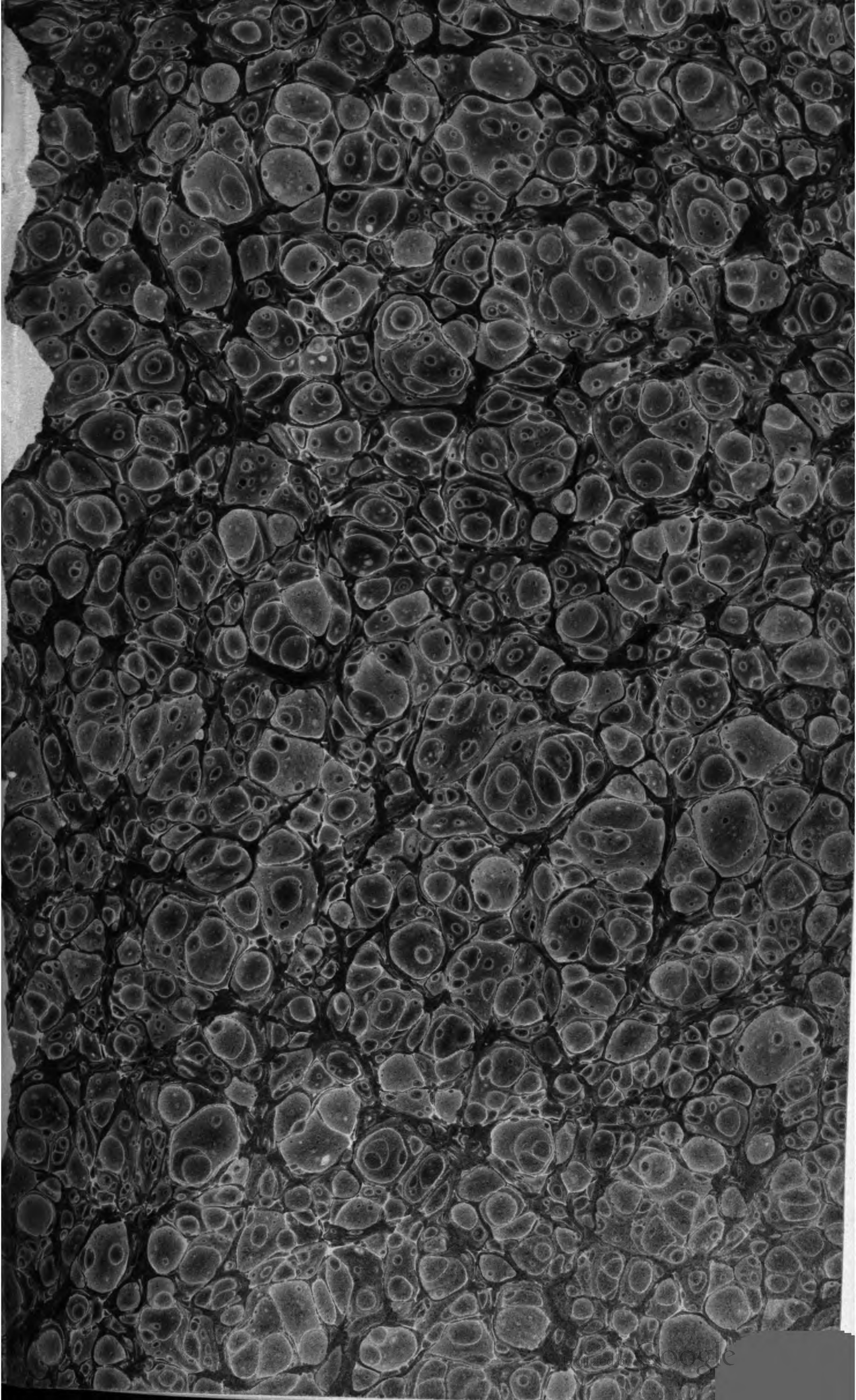


THÉATRE
FRANÇAIS

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE

PAR

Andrieux, Ancelot, Année, Auger, Casimir Bonjour, Bouilly, Campenon, Delrieu, Émile Deschamps, Évariste Dumoulin, Emmanuel Dupaty, Alex. Duval, Duviquet, Étienne, Alex. Guiraud, Hoffmann, Jal, Jay, Laya, Lebrun, Lemercier, Merville, Moreau, Ourry, Picard, René Perin, Sauvo, Soulié, Soumet, Taschereau, Valery, Viennet.

TOME PREMIER.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
Rue des Poitevins, n°. 14.

MDCCCXXIV.

THÉATRE

FRANÇAIS

AVEC

UN NOUVEAU COMMENTAIRE

PAR

ANDRIEUX, ANCELOT, ANNÉE, AUGER, CASIMIR BONJOUR, BOUILLY, CAMPENON, DELRIEU, ÉMILE DESCHAMPS, ÉVARISTE DUMOULIN, EMMANUEL DUPATY, ALEX. DUVAL, DUVIQUET, ÉTIENNE, ALEX. GUIRAUD, HOFFMANN, JAL, JAY, LAYA, LEBRUN, LEMERCIER, MERVILLE, MOREAU, OURRY, PICARD, RENÉ PERIN, SAUVO, SOULIÉ, SOUMET, TASCHEREAU, VALERY, VIENNET.

TOME PREMIER.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,

Rue des Poitevins, n°. 14.

MDCCCXXIV.

#138
10.p.34

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
RUE DES POITEVINS, N°. 14.

LE TARTUFFE

J. B. P. de Molière

AVEC

DE NOUVELLES NOTICES HISTORIQUES

CRITIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR M. ÉTIENNE

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,

Rue des Poitevins, n°. 14.

MDCCCXXIV.

NOTICE

SUR LE TARTUFFE

DE MOLIÈRE.

La comédie du *Tartuffe* est un des chefs-d'œuvre de notre littérature, et sa représentation un des grands événemens de notre histoire : à aucune autre époque, peut-être, un poëte n'aurait eu assez de courage pour l'entreprendre, un roi assez de force pour la permettre; c'était peut-être même la seule du règne de Louis XIV où ce prince pût s'en déclarer le protecteur.

Livré à toutes les séductions de la puissance et de l'amour, il se plaisait à orner le trône des lauriers de la victoire et des palmes du génie; un grand talent flattait son orgueil, tous les succès étaient des fleurons de sa couronne; il semblait qu'ils fussent les siens; et, se faisant une auréole de toutes les renommées, déjà il disait : *L'État, c'est moi.*

Un homme tel que Molière devait lui appartenir : le prince jugea le poëte, et le poëte jugea le roi. Louis ouvrit l'entrée de sa cour à l'auteur comique, comme s'il eût voulu lui fournir ses modèles, et s'associer ainsi à ses plus beaux ouvrages. De son côté, Molière, observateur pro-

fond, avait jugé qu'il avait besoin de flatter son maître pour avoir le droit de ne pas flatter son siècle : sous une minorité orageuse, il n'eût pas été libre d'exprimer une seule vérité, parce que chaque faction régnait à son tour, et qu'elles étaient trop éphémères ou trop faibles pour supporter le ridicule. Obligées de soutenir les travers ou les vices du dernier valet qui porte leurs livrées, elles sont forcément intolérantes : aussi les temps des troubles civils sont-ils les plus funestes pour l'art de la comédie. Le despotisme d'un seul est encore préférable : hors ses propres faiblesses, il est possible qu'il livre toutes les autres aux libertés de la scène, et qu'ayant autour de lui les modèles, il aime à s'amuser de la ressemblance. Mais rien n'est funeste à la comédie comme ces époques où il existe mille tyrans subalternes, qui forment une espèce d'assurance mutuelle en faveur du ridicule. La critique d'un travers, quel qu'il soit, est toujours une personnalité contre quelqu'un d'important dans l'état ; ou, ce qu'il y a de pire, contre quelqu'un qui veut se donner de l'importance.

Ainsi, sous la minorité de Louis XIV, la comédie de mœurs était impossible ; les Frondeurs, malgré leur nom, n'auraient pas souffert le moindre trait qui pût les blesser, et ce mélange singulier du libertinage et de la révolte, du goût de tous les plaisirs et du déchaînement de toutes les passions, ces guerres à la fois sanglantes et frivoles, ces magistrats en épée, ces évêques en uniforme, ces héroïnes de cour suivant tour à tour le quartier-général et la procession, ces beaux-esprits factieux improvisant des épigrammes au milieu des séditions, et des

madrigaux au milieu des champs de bataille; cette physionomie de la société variée à l'infini; ce jeu forcé de tous les caractères, ce déplacement de toutes les positions, ce contraste de toutes les habitudes eussent été interdits au peintre comique qui y aurait trouvé des sujets si nombreux de tableaux pour en composer la galerie des mœurs de son temps.

Après la mort de Mazarin les factions tombèrent de lassitude et de mépris; tous les regards se tournèrent sur un jeune prince qui paraissait avec éclat sur la scène du monde; mais les mœurs ne changent pas aussi promptement que les institutions. Le long règne de Mazarin avait été celui de la fausseté et de la débauche; une cour dissolue, une noblesse intrigante, un clergé sans mœurs, une bourgeoisie sans lumières, un peuple fanatique, tel était l'état de la société.

L'hypocrisie, ce fléau des pays civilisés, devait affliger une époque où il y avait si peu de morale, et où le prince voulait qu'on eût de la religion. On se fit dévot pour être plus aisément libertin; c'était une suite des mœurs de la Ligue et des désordres de la Fronde; ce vieux levain des troubles civils fermentait encore dans l'intérieur des familles, et les intrigans ou les fripons, sous le masque religieux, exploitaient aisément la crédulité publique.

Molière avait jeté un regard d'aigle sur les mœurs de son temps; il avait vu l'esprit de coterie succédant à l'esprit de faction; le génie de la Fronde passait de l'hôtel de Longueville à l'hôtel Rambouillet; les aventuriers de finances, les faiseurs de projets et les intrigans de tous

genres, qui pullulent toujours à la suite des troubles civils et au commencement des nouveaux règnes, lui avaient tour à tour servi de modèle; mais l'hypocrisie était le vice qui avait le plus exercé ses méditations, le plus enflammé sa verve. Le philosophe et l'auteur comique, l'honnête homme et le poëte, voilà ce qu'on trouve dans l'auteur du *Tartuffe* : cet immortel ouvrage n'est pas seulement un monument pour les lettres, c'est un service rendu à l'humanité. Il fallait plus que du génie pour accomplir cette grande entreprise; il fallait un courage qui n'appartient qu'à ces âmes fortes que la calomnie n'effraie point, que les persécutions même ne sauraient ébranler.

Ce n'était rien qu'attaquer les courtisans, les médecins, les précieuses, les charlatans et les libertins; mais les faux dévots! mais l'hypocrisie de religion! c'était déchaîner toutes les tempêtes, appeler tous les orages; c'était, dans une seule comédie, déclarer la guerre à toutes les passions et à tous les vices, déchirer le voile sous lequel ils se cachent, et les exposer dans leur odieuse nudité aux regards qu'ils fascinaient par les dehors d'une piété affectée et d'une austérité factice.

Molière ne se dissimula point les dangers qu'il allait courir; il connaissait ses ennemis, puisqu'il les avait peints; il savait mieux que personne de quoi étaient capables les héros de son *Tartuffe* : il pensa bien que les fourbes, blessés au vif, allaient crier à l'esprit fort, à l'athéisme; il les vit d'avance allumer le bûcher. Aussi ne brusqua-t-il point l'attaque avant d'avoir pris position. Il sentit qu'il devait se retrancher sous une puissante égide,

et résolut de faire passer la vérité par la cour pour la faire arriver à la ville. C'était beaucoup d'avoir pu tenter cet essai hardi sous les yeux de Louis XIV; lui avoir fait entendre une première ébauche du *Tartuffe* était déjà un premier succès : l'auteur plaçait en quelque sorte l'ouvrage sous la protection du roi; le fait seul de sa représentation à Versailles devenait une sauvegarde. L'occasion était heureuse, et Molière l'avait habilement choisie. Louis, brillant de jeunesse, commençait à déployer cette royale magnificence au sein de laquelle il aimait à se montrer; tous les arts et tous les plaisirs accouraient à sa voix, et Versailles éblouissait la France de la magie de ses fêtes et de l'éclat de ses merveilles. Enivré de toutes les séductions de la gloire et de l'amour, le cœur du prince devait être disposé à l'indulgence, et Molière avait composé pour ces jours de délices la comédie de *la Princesse d'Élide*. Ce fut au milieu de toutes les scènes héroïques et galantes de *l'Ile enchantée*, où le jeune roi paraissait lui-même sous l'armure de *Roger*, et s'abreuvait à longs traits des doux poisons de la flatterie et de la volupté, que le poëte sollicita la permission de faire représenter les trois premiers actes d'une comédie qui n'était pas encore achevée, mais dont il désirait soumettre l'essai au jugement et à l'approbation du prince. Cette comédie, c'était *le Tartuffe;* l'apparition de ce chef-d'œuvre, à côté des froides allégories de Benserade et des insipides ballets du duc de Saint-Aignan, devait former un étrange contraste : le roi parut sérieux, et le visage des courtisans se rembrunit; les scènes les plus passionnées, les tableaux les plus capables d'enflammer les sens n'avaient scandalisé

personne : un ouvrage où la vraie piété est mise en honneur, et la scélératesse dépouillée du manteau sacré dont elle s'affuble, parut le comble de l'audace. Plus il y a de dissolution dans les cours, plus on s'y montre délicat sur les matières religieuses : *le Tartuffe* n'aurait jamais été permis sous le cardinal Dubois. Au premier bruit de son apparition, quoiqu'il se fût pour ainsi dire glissé au milieu du tumulte des fêtes, ce fut un déchaînement général parmi tous les dévots; c'était l'abomination de la désolation; il n'y avait point de châtiment assez fort pour le téméraire qui avait joué les grimaciers religieux, et porté préjudice à leur sainte industrie.

Qu'on suppose maintenant que Molière n'ait pas su se rendre agréable à Louis XIV; non-seulement l'ouvrage, mais l'auteur lui-même étaient perdus pour la scène, et nous aurions plusieurs chefs-d'œuvre de moins. Toute la puissance d'un grand roi est à peine assez grande contre la colère des dévots; et Louis, qui avait une volonté ferme et prompte, sentit que, pour protéger *le Tartuffe,* il fallait des précautions et du temps; « il défendit dès lors cette « comédie pour le public, jusqu'à ce qu'elle fût achevée et « examinée par des gens capables d'en faire un juste dis- « cernement, et ajouta que, personnellement, il n'y trou- « voit rien à dire[1]. »

Ainsi le roi faisait d'abord pencher la balance par le poids de sa propre opinion, tout en ménageant la susceptibilité des gens d'église et des vrais dévots. Pendant ce temps Molière achevait son ouvrage : prévoyant bien

1. Fêtes de Versailles, sixième journée et premier placet sur *le Tartuffe.*

tous les orages qui allaient fondre sur lui, il cherchait partout des protecteurs à son *Tartuffe*, et le roi lui-même l'aidait à en trouver, comme s'il eût senti que c'était dérober à son règne une belle part de gloire que de le priver de l'apparition d'un tel chef-d'œuvre.

Molière, qui savait être courtisan pour avoir le droit de tout dire, avait d'ailleurs flatté l'amour-propre du prince de la manière la plus habile, en lui empruntant une des meilleures scènes de son ouvrage. Il l'avait presque associé à son succès; c'est à Louis XIV qu'appartient la première idée de la grande scène d'Orgon et de Dorine, et le poëte ne manqua pas de le dire aux flatteurs empressés de le répéter. En 1662, le roi était en Lorraine à la tête de son armée; son ancien précepteur, l'évêque de Rhodès, assistait au souper; Louis l'engagea à y prendre part : « Je ne ferai qu'une collation, répondit le prélat, « parce que c'est aujourd'hui vigile et jeûne. » Quand l'évêque fut sorti, Louis XIV, voyant ses courtisans sourire, voulut savoir pourquoi; alors ils lui racontèrent comment se nourrissait cet évêque, qui paraissait si scrupuleux, et qui n'était rien moins que sobre. A chaque mets succulent qu'ils nommaient, le roi s'écriait : *Le pauvre homme!* Molière était du voyage; il écouta et il écrivit.

Les trois premiers actes du *Tartuffe*, représentés à Versailles le 16 mai 1664, le furent encore à Villers-Cotterets chez *Monsieur*, le 24 septembre suivant, en présence du roi et de toute la famille royale. Enfin, le 29 novembre de la même année, on joua la pièce entière chez *Monsieur le Prince*, qui s'en déclara toujours le partisan le plus zélé. Mais la rage des Tartuffes et des Orgons ne se ralentissait

point; des prêtres fanatiques vouaient aux flammes de l'enfer et l'ouvrage et l'auteur; les séides criaient de toutes parts au libertinage, à l'athéisme, et un curé de Paris lança sur la pièce et ses protecteurs tous les foudres de l'église. Ce fut alors que Molière présenta au roi un premier placet, où il sollicitait la permission de faire représenter son ouvrage en public; il invoquait cette faveur comme le seul moyen qu'il eût de répondre à ses ennemis; car il est à remarquer que sa comédie n'était pas connue de la plupart des gens qui la condamnaient au feu; les méchans y supposaient des abominations, sur lesquelles renchérissait encore la crédulité publique, et qui, s'exagérant sans cesse en passant de bouche en bouche, avaient fini par alarmer les gens de bonne foi et jusqu'aux hommes vraiment pieux. Pour justifier *le Tartuffe*, il fallait le produire. Le roi l'avait jugé sans reproche, il était donc intéressé lui-même à ce qu'il parût; après trois ans d'épreuve il en permit la représentation.

Mais ce n'était pas seulement dans la protection du roi que le poëte comique avait cherché des garanties; il avait dans le public un autre maître qu'il fallait se rendre favorable; avec ce coup d'œil sûr qui embrassait tout, il s'était convaincu que l'appui du prince ne suffisait pas au succès d'une entreprise si hardie; il avait fait de son temps une étude assez profonde pour juger qu'il est des obstacles dont ne peut triompher le pouvoir le plus absolu, et que dans de graves circonstances les affections ou les goûts du monarque doivent céder à sa politique, parce que le seul moyen de dominer l'opinion, c'est presque toujours d'en respecter les scrupules.

Molière, pour fermer la bouche à ses ennemis qui l'accusaient d'être un esprit fort, un impie, un athée, reconnut qu'il devait faire une profession de foi solennelle de ses principes religieux; il voulut fermer la bouche à ses calomniateurs, et se préparer à la lutte terrible qu'il était sur le point de soutenir. Une heureuse occasion se présenta, et il la saisit avec une grande habileté : il n'appartient qu'aux hommes supérieurs de réunir le génie à l'esprit de conduite. Molière, destiné aux affaires du gouvernement, eût été aussi grand politique qu'il a été grand poëte.

Une comédie espagnole de Tirso de Molina, intitulée *El Combidado de Piedra*, venait d'être traduite en italien, et jouée à Paris avec beaucoup de succès. Presque tous les historiens de la vie de Molière et ses commentateurs prétendent que ce furent ses camarades qui, séduits par la vogue qu'avait obtenue le nouvel ouvrage, l'engagèrent à s'emparer de ce sujet, et qu'il ne céda qu'avec une extrême répugnance à leurs sollicitations.

Il est plus naturel de penser qu'il s'y rendit sans peine, et qu'il n'eut l'air de s'en défendre que pour ne pas compromettre la délicatesse de son goût; et, si dans le fait il avait peu de penchant pour un genre indigne de ses hautes conceptions comiques et de la pureté de son école, il n'était pas fâché de traduire sur la scène le libertin effronté qui se joue de toutes les lois divines et humaines, avant d'y exposer le libertin hypocrite qui invoque sans cesse le ciel pour satisfaire les plus honteuses passions.

Déclarer la guerre aux esprits forts, montrer l'athée comme un vil scélérat et faire tomber sur sa tête la vengeance céleste, c'était se prémunir contre toutes les ac-

cusations d'impiété dont l'accablaient les dévots depuis la première apparition du *Tartuffe* sur la scène royale de Versailles; mais Molière, dans une profession solennelle de ses vrais sentimens, n'était pas homme à reculer devant ses ennemis; un acte de précaution ne fut point un acte de faiblesse; il attaqua les hypocrites dans l'ouvrage même où il semblait vouloir se prémunir contre leurs saintes fureurs; il ne fit pas seulement de son athée un franc scélérat, il en fit un faux dévot; et, tout en se couvrant d'une égide sacrée pour repousser les traits de la calomnie, il préparait l'attaque décisive et terrible qu'il devait porter dans ce chef-d'œuvre qui, après tant d'obstacles, allait enfin paraître au grand jour de la représentation.

Le cinquième acte du *Festin de Pierre* peut être, à juste titre, regardé comme un prologue du *Tartuffe*. Dom Juan, plus atroce peut-être, passe tout à coup de l'ostentation du blasphème à l'affectation de la piété la plus fervente. Qu'on médite bien les raisons qu'il donne à son valet Sganarelle de sa brusque conversion.

« La profession d'hypocrite a de merveilleux avantages;
« c'est un art de qui l'imposture est toujours respectée, et,
« quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle.
« Tous les autres vices des hommes sont exposés à la cen-
« sure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement;
« mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main,
« ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une
« impunité souveraine. On lie à force de grimaces une so-
« ciété étroite avec les gens du parti. Qui en choque un
« se les attire tous sur les bras....

« ..... C'est sous cet abri favorable que je veux mettre

« en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces « habitudes, mais j'aurai raison de me cacher, et me di-« vertirai à petit bruit. Que, si je viens à être découvert, je « verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute « ma cabale, et je serai défendu par elle envers et contre « tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément « tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des ac-« tions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai « bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura « choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et gar-« derai tout doucement une haine irréconciliable. Je serai « le vengeur de la vertu opprimée, et, sous ce prétexte « commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai « d'impiété, et saurai déchaîner contre eux de zélés indis-« crets qui, sans connoissance de cause, crieront contre « eux, qui les accableront d'injures et les damneront hau-« ment de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut pro-« fiter des foiblesses des hommes, et qu'un sage esprit « s'accommode aux vices de son siècle. »

Certes, une pareille scène a été moins faite pour peindre Dom Juan que pour préparer *le Tartuffe;* on y voit percer le chagrin d'un honnête homme indigné des lâches cabales de ses ennemis, et l'on sent que, comme son Alceste, il a *pour les méchans des haines vigoureuses.*

Ce fut enfin le 5 août 1667 que Molière, usant de la permission qu'il avait obtenue du roi, donna la première représentation de cet ouvrage extraordinaire qui avait déjà fait tant de bruit, et qui était destiné à exciter encore tant de rumeur dans la république des lettres et dans le monde religieux et politique. La foule était grande, le succès

surpassa encore les espérances de l'auteur : mais la cabale des dévots ne s'était pas endormie, elle mit en mouvement tous ses compères et toutes ses dupes; elle trompa, elle calomnia si bien, enfin elle suscita un tel orage, que la nouvelle comédie fut défendue le lendemain, au moment où une multitude immense occupait déjà la salle. L'ordre était donné par le premier président Lamoignon. On a cité dans plusieurs vies de Molière, on a répété dans tous les recueils d'*ana* un mot de ce grand poëte qui paraît dénué de toute vraisemblance; c'est une boutade qui pouvait échapper à son humeur dans un petit cercle d'amis ou dans l'intimité d'une conversation particulière. Mais comment supposer que Molière, homme grave et homme de cour, se soit permis de dire au public assemblé : « Nous nous proposions de vous donner ce soir la « seconde représentation de *Tartuffe*, mais M. le premier « président ne veut pas qu'on le joue. »

Il connaissait trop les convenances sociales, il entendait trop ses intérêts pour hasarder un méchant jeu de mots qui eût été justement blâmé, et qui était aussi indigne de son génie que de son caractère. C'était bien assez d'avoir affaire à tous les gens d'église, sans se brouiller avec tous les gens de robe.

Lamoignon était d'ailleurs le modèle des magistrats, le protecteur des lettres; ami de Boileau, il avait droit aux respects de Molière; et, si le premier président défendit *le Tartuffe*, il céda moins sans doute à sa conviction personnelle, qu'à ces cris impérieux d'une cabale que les hommes publics sont trop souvent exposés à prendre pour l'expression de l'opinion générale.

SUR LE TARTUFFE.

Si l'on se reporte à un temps où les pratiques superstitieuses exerçaient tant d'empire sur les imaginations, à un temps où les traditions de la Ligue étaient si rapprochées, et où les saines idées philosophiques, concentrées dans les hautes capacités intellectuelles, n'étaient pas encore descendues jusqu'aux classes moyennes de la société, qui nous dit que Louis XIV lui-même, malgré l'éclatante protection qu'il accordait à Molière, n'eût pas cédé comme le premier président aux clameurs des dévots? Qui nous dit que sa politique n'eût pas imposé silence à ses goûts, à sa raison même? Une comédie, quelque admirable qu'elle soit, un chef-d'œuvre, peuvent-ils être mis en balance avec ce qu'on ne manque pas de représenter au souverain comme la tranquillité et peut-être le salut de l'état.

On s'étonne que Molière ait attendu l'absence du roi pour faire jouer *le Tartuffe;* ce qu'on regarde comme une imprudence n'est-il pas au contraire le résultat d'un calcul très-sage? et n'achève-t-il pas de prouver que Molière profitait, aussi bien dans la conduite de ses affaires que dans celle de ses ouvrages, de cette étude approfondie qu'il avait faite des hommes et du monde?

Peut-être Louis XIV à Versailles se serait cru forcé de défendre l'ouvrage; le roi ayant prononcé, il n'y avait plus de recours possible; mais Molière pouvait en appeler du premier président au monarque, et ce fut sa première pensée.

Deux acteurs, La Thorillière et La Grange, furent envoyés au camp devant Lille, où se trouvait alors le roi, pour lui présenter le deuxième placet qui se trouve im-

primé dans presque toutes les éditions des ouvrages de Molière. Le monarque ne leva pas la défense, mais il ne la confirma point; c'était déjà un grand succès. On put espérer dès lors que *le Tartuffe* ne serait pas perdu pour la scène.

Molière n'épargna ni peines ni soins pour la conservation d'un ouvrage dont il sentait tout le prix, et qui lui devenait d'autant plus cher qu'il lui avait causé plus de chagrins. L'intervention du monarque dans un dénouement impossible sans que son autorité fût mise en jeu amenait son éloge presque sans effort : ainsi le poëte sut concilier ce qu'il devait à l'art et ce qu'il devait au roi; il plaçait le génie sous l'égide du pouvoir, et, par un accord qui semblait impossible, il liait pour ainsi dire la circonstance à toute la durée de l'avenir. Les louanges de Louis XIV dans un chef-d'œuvre tel que *le Tartuffe* étaient le plus bel hommage qu'il fût possible d'élever à son nom. Le dénouement du *Tartuffe* restera debout à travers les vicissitudes des empires et les révolutions des âges. Une statue au milieu d'une place publique n'est qu'une louange froide et muette; elle attire à peine les regards d'une multitude inattentive, mais un ouvrage de théâtre captive un public qui se renouvelle de jour en jour; il excite au même moment sur vingt scènes diverses les transports de l'élite d'une nation; il échauffe, il électrise tous les cœurs : c'est une vivante apothéose. Un roi qui voyait au-delà des flatteries contemporaines, et qui, suivant la belle expression du poëte, aspirait à un monument plus durable que l'airain, n'y trouvait-il pas tout ce qui pouvait satisfaire son orgueil, et popula-

riser sa renommée en éternisant sa gloire? Quelle jouissance plus enivrante et plus pure pour un cœur jaloux des faveurs de la postérité que cet avenir d'applaudissemens se perpétuant de génération en génération, que ce concert, que cet écho des louanges du même roi se répétant par tous les siècles et sous tous les règnes!

Le dénouement du *Tartuffe* consacre deux souvenirs glorieux pour Louis XIV; il rappelle que, s'il était l'ennemi de la fraude, il était le protecteur du génie; en battant des mains, le public le remercie d'avoir flétri l'hypocrisie, et d'avoir honoré le talent; dans le prince qui permit *le Tartuffe*, il applaudit encore le roi qui vengea Molière. Louis devina juste en lui prêtant son appui : la reconnaissance du poëte a contribué à la grandeur du prince; leur gloire est à jamais confondue. Une politique élevée favorise toujours les Muses; les Muses ne sont pas ingrates, elles couvrent de splendeur et d'éclat les règnes de leurs protecteurs; elles entourent leur renommée d'une si brillante auréole, qu'elle permet à peine aux regards éblouis d'apercevoir les fautes qui pourraient la ternir. Horace et Virgile, en célébrant les bienfaits de la vieillesse d'Auguste, ont jeté un voile de gloire sur les forfaits de la jeunesse d'Octave, de même que Molière et Despréaux ont élevé la renommée du jeune monarque, protecteur des lettres et vainqueur de l'étranger, au-dessus des faiblesses du vieux roi ordonnant les dragonnades, et tournant, à la voix d'un prêtre, le fer de ses soldats contre la conscience de ses sujets.

Alors, n'en doutons pas, la comédie du *Tartuffe* n'eût pas vu le jour; Letellier aurait défendu au roi de la per-

mettre, et Molière, qui jugeait si bien son temps, ne l'eût pas même essayée. Si le timide Racine fut disgracié pour d'insignifiantes représentations, quel sort n'eût pas été celui de Molière déclarant la guerre à l'hypocrisie religieuse quand elle cernait toutes les avenues du trône! Il est donc heureux pour la scène française qu'il ait vécu dans les premières années de Louis XIV; c'est un bonheur non moins grand pour le monarque, car le siècle qui porte son nom eût perdu le plus beau fleuron de sa couronne littéraire.

Molière ne se contenta point de se réfugier sous l'égide royale pour résister à la cabale des dévots, il retrancha avec un soin minutieux tous les passages que pouvait envenimer la malveillance jalouse de ses ennemis, il en modifia, il en adoucit quelques autres; enfin, il fit aux hommes vraiment pieux tous les sacrifices capables d'apaiser jusqu'à leurs moindres scrupules.

Mais toutes les passions déchaînées venaient de se soulever à la fois; l'envie verse de toute part son fiel; la calomnie aiguise ses poignards; et l'amour-propre offensé, le plus implacable des ennemis, fait un appel à tous les ressentimens, et rallie toutes les haines. Les médecins, les précieuses, les marquis, tous les charlatans que Molière avait livrés à la risée publique, crient à la fois à l'impiété; les libertins, les athées sont devenus dévots, et la tourbe des auteurs jaloux s'est changée en une troupe de lévites armés pour les intérêts du ciel. Il en est ainsi dans tous les temps: les médiocrités, pour se venger du talent qui les accable, prennent toujours le masque de la passion dominante; plus tard elles eussent dénoncé Molière comme

janséniste; aujourd'hui elles le traiteraient de séditieux ou de révolutionnaire.

C'est un recueil curieux que celui de tous les libelles qui furent alors publiés contre lui; on y trouve rassemblé tout ce que la haine peut enfanter de plus odieux, tout ce que la colère peut produire de plus cruel, et jamais on ne put s'écrier avec plus de raison :

Tantæ ne animis cœlestibus iræ.

On ne se contenta point d'attaquer la religion ou la morale du poëte; on nia jusqu'à son talent; on le ravala au niveau des derniers bateleurs; enfin on l'abreuva de toutes les humiliations et de tous les dégoûts. Qui pourrait lire aujourd'hui une méchante pièce en un acte et en vers, intitulée *La Critique du Tartuffe?* misérable parodie où le cynisme des expressions le dispute à l'indécence des personnages. L'auteur inconnu de cette diatribe met en scène *Laurent*, valet de Tartuffe, qui n'est nommé qu'une fois dans la pièce de Molière, mais qui n'y paraît point; et dans un tête-à-tête avec Lise, suivante de la maison, il travestit grossièrement la fameuse scène où l'hypocrite ose avouer à Elmire sa criminelle passion.

Pour donner une idée de la sévérité des mœurs de cette indigne cabale qui accusait le poëte comique d'insulter à la religion, il n'est peut-être pas hors de propos de citer quelques passages de cette scène; j'aurai soin de choisir je ne dis pas les plus décens, mais ceux qui sont le moins capables d'alarmer la pudeur. Laurent baise amoureusement la robe de la suivante, et dit comme Tartuffe :

Ton étoffe est moelleuse.

LISE.

En un pareil dessein,
C'est mal suivre Tartuffe, il n'y met qu'une main.

LAURENT.

Que ton collier est beau! les perles en sont grosses.

LISE.

Je comprends ton projet.

LAURENT.

Pourtant, je les crois fausses.

LISE.

Tant mieux : je ne veux point te les laisser toucher ;
Tu peux les voir de loin et sans en approcher.

LAURENT, la pressant vivement.

Je ne puis voir de loin et suis court de visière.

LISE.

Ne t'émancipe pas, car ma main est légère.

La décence ne permet pas de pousser plus loin la citation; mais d'après le commencement de la scène on peut juger de la fin. Le style et l'action vont toujours en s'échauffant : tel est le bon goût, telle est la délicatesse de ces hommes qui reprochaient à Molière de prêcher l'impiété et le libertinage. Des plaisanteries ignobles, des équivoques grossières, voilà quelle fut et quelle est encore la manière d'écrire des cafards : ils ont l'esprit sec et la main pesante; au lieu de répandre le sel d'une critique piquante et légère, ils exhalent le venin d'une méchanceté âcre et d'une haine cruelle; inhabiles à lancer le trait de l'épigramme, ils soulèvent péniblement une lourde massue; quand ils veulent badiner avec grâce, ils assomment.

On n'imaginerait jamais comment le dévot parodiste

amène les reproches de plagiat qu'il fait à Molière. La suivante, repoussant les ardeurs de Laurent, lui dit comme Dorine à Tartuffe :

Je te verrais tout nu sans en être tentée.

LAURENT, se déshabillant.

Il le faut éprouver.

LISE, le retenant.

Il n'est pas besoin. Non.
Quoi! tu serais sujet à la tentation!
Un valet tel que toi de l'amour se consomme! [1]

LAURENT.

Ah! pour être valet, on n'en est pas moins homme.

LISE.

Ce vers est de *Tartuffe*, et c'est piller l'auteur....

LAURENT.

Bon, n'est-il pas permis de piller un voleur?
Ce vers étant sorti du cerveau de Corneille, [2]
Le voler à mon tour n'est pas grande merveille.

LISE.

Il aurait pris ce vers!

LAURENT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui
Qu'il se sait enrichir des dépouilles d'antrui.

Mais ce qui achèvera de peindre la secte, c'est cette autre scène où un des personnages examine l'action du *Tartuffe* sous le rapport moral; il soutient que Molière, en faisant arrêter l'hypocrite, a outragé la vertu, et qu'en

1. Il faudrait *se consume*. Mais les tartuffes, comme dit Molière dans *les Femmes Savantes*, ne font pas seulement des *solécismes en conduite*. Ils lui reprochent cependant d'écrire d'une manière incorrecte.

2. Et pour être Romain on n'en est pas moins homme.
(*Sertorius*.)

assurant le triomphe d'Orgon, il a donné gain de cause au vice. Les injures des faux dévots ne vont guère sans la délation; il ne fallait pas seulement, pour assouvir leur vengeance, signaler Molière comme un ennemi de l'autel; il fallait encore le dénoncer comme un ennemi du trône. Voici de quelle manière le dévot calomniateur essaie de le prouver :

.....Tartuffe ici nous en fait foi.
En fidèle sujet, il va trouver son roi,
Et l'instruit d'un secret qui le tire de peine :
Mais, parce qu'il commence à nuire sur la scène,
Pour l'en faire sortir, cet auteur sans raison
Fait commander au roi qu'on le mène en prison;
Et, contre son devoir, quoi qu'Orgon ait pu faire,
Et sachant ce secret, quoiqu'il ait su s'en taire,
Qu'il ait blessé par-là l'auguste majesté,
Il triomphe, bien loin d'en être inquiété.
Qu'importe à cet auteur d'élever l'injustice,
Pourvu qu'heureusement son poëme finisse.
Qu'une telle action est bien digne de toi,
Et que tu connois mal le cœur d'un si grand roi!

Ce n'est pas ici de la critique littéraire, c'est de la dénonciation bien caractérisée. Ainsi les tartuffes, en accusant Molière, prouvaient la vérité de ses portraits; ils mettaient leurs noms au bas comme si on ne les eût pas suffisamment reconnus. Cette tactique des faux dévots n'a point changé; ils sanctifieraient aujourd'hui Tartuffe dénonçant son bienfaiteur, et livreraient comme non révélateur à la vindicte publique Orgon, qui fut toujours royaliste, mais qui n'a pas assez de dévouement pour dénoncer un de ses amis attaché au parti contraire.

Cependant le critique ne veut pas avoir l'air trop par-

tial; il donne pour interlocuteur à l'ennemi de Molière un personnage qui embrasse sá défense, mais il la prend d'une singulière façon. On en jugera par les vers suivans:

Je sais que c'est à tort qu'il a des envieux :
Que diable, s'il pouvoit, ne feroit-il pas mieux?
Et, quoiqu'il plaise à faux, en est-il moins louable?
Je sais qu'il fait des vers qui le rendent pendable;
Que tous ses incidens, chez lui tant rebattus,
Sont nés en Italie et par lui revêtus;
Et, dans son cabinet, que sa muse en campagne
Vole dans mille auteurs les sottises d'Espagne :
Mais le siècle le souffre, et, malgré ma raison,
Le pauvre homme! pour moi, je signe son pardon.

Cette triste rapsodie, si pauvre de style et de raison, n'en fit pas moins pâmer de joie la tourbe des hypocrites; elle était colportée dans tous les salons comme un petit chef-d'œuvre; on s'extasiait sur chaque vers, on y découvrait sans cesse de nouvelles beautés. Son auteur reçut de publics hommages, on le proclama le vengeur de la religion et du goût, et un autre poëte de la même cabale lui adressa une épître de félicitations où l'on remarque ce passage :

Molière plaît assez, son génie est folâtre ;
Il a quelque talent pour le jeu du théâtre;
Et, pour en bien parler, c'est un bouffon plaisant
Qui divertit le monde en le contrefaisant.
Ses grimaces souvent causent quelques surprises,
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises;
Il est mauvais poëte et bon comédien;
Il fait rire, et, de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.
Molière à son bonheur doit tous ses avantages;
C'est son bonheur qui fait le prix de ses ouvrages.

Je sais que *le Tartuffe* a passé son espoir,
Que tout Paris en foule a couru pour le voir;
Mais, avec tout cela, quand on l'a vu paroître,
On l'a tant applaudi, faute de le connoître:
Un si fameux succès ne lui fut jamais dû;
Et, s'il a réussi, c'est qu'on l'a defendu.

Ce ne fut pas seulement en détestables vers que la cabale exhala sa fureur; on vit éclore une multitude d'ouvrages, ou plutôt de libelles en vile prose contre le beau génie qui répandait un si vif éclat sur son siècle, et qui prenait une place si élevée sur le Parnasse français. Les hypocrites ne se trompèrent point sur l'intention qu'avait eue le poëte en faisant représenter *le Festin de Pierre*. Cette pièce fut le signal d'un déchaînement universel de ses ennemis, et la guerre de Tartuffe commença par l'attaque de Dom Juan.

Un sieur *De Rochemont* se distingua surtout dans cette guerre déloyale par la violence et la perfidie de sa critique. Dans les observations qu'il publia sur cette dernière pièce, il débute avec le ton patelin et la fausse modération de ses pareils; mais il ne peut retenir long-temps la colère qui l'étouffe, et il se jette comme le tigre sur la proie qu'il veut dévorer.

« J'espère, dit-il, que Molière recevra ces observations « d'autant plus volontiers que la passion et l'intérêt n'y « ont point de part. Je n'ai pas le dessein de lui nuire, je « veux au contraire le servir. On n'en veut point à sa « personne, mais à son athée; l'on ne porte point envie « à son gain ni à sa réputation; ce n'est pas un sentiment « particulier, c'est celui de tous les gens de bien, et il ne

« doit pas trouver mauvais que l'on défende publiquement « les intérêts de Dieu qu'il attaque ouvertement, et qu'un « chrétien témoigne de la douleur en voyant le théâtre « révolté contre l'autel, la farce aux prises avec l'évangile, « un comédien qui se joue des mystères, et qui fait raillerie « de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la « religion.

« Il est vrai qu'il y a quelque chose de galant dans les « ouvrages de Molière, et je serois bien fâché de lui ravir « l'estime qu'il s'est acquise; il faut tomber d'accord que, « s'il réussit mal à la comédie, il a quelque talent pour la « farce; et, quoiqu'il n'ait ni les rencontres de Gauthier-« Garguille, ni les impromptus de Turlupin, ni la bra-« voure du Capitan, ni la naïveté de Jodelet, ni la panse « de Gros-Guillaume, ni la science du docteur, il ne laisse « pas de plaire quelquefois et de divertir en son genre. Il « parle passablement françois; il traduit assez bien l'ita-« lien et ne copie pas mal les auteurs, car il ne se pique « pas d'avoir le don de l'invention, ni le beau génie de la « poésie; ce qui fait rire en sa bouche fait souvent pitié « sur le papier, et l'on peut dire que ses comédies ressem-« blent à ces femmes qui font peur en déshabillé, et qui « ne laissent pas de plaire quand elles sont ajustées, ou à « ces petites tailles qui, ayant quitté leurs patins, ne sont « plus qu'une partie d'elles-mêmes. Toutefois, on ne peut « dénier que Molière n'ait bien de l'adresse ou du bon-« heur, de débiter avec tant de succès sa fausse monnoie « et de duper tout Paris avec de mauvaises pièces.

« Voilà en peu de mots ce que l'on peut dire de plus « obligeant et de plus avantageux pour Molière. »

NOTICE

Auteurs qui vous plaignez de l'injustice de vos contemporains, qui vous récriez contre la partialité des critiques, consolez-vous! Voyez de quelle manière fut traité l'homme illustre que vous prenez pour modèle, et que, dans votre désespoir de le surpasser, vous seriez trop heureux d'atteindre : accuserez-vous encore les rigueurs de votre siècle? Et vous dont l'esprit de faction proscrit ou dénature les ouvrages, vous qu'on repousse du sanctuaire des lettres au nom des intérêts du trône, écrivains qui êtes chaque jour en butte à la haine des libellistes ou à la colère des hypocrites de royalisme et de religion, écoutez ce qu'ils publiaient contre le grand poëte auquel la postérité décerne d'unanimes couronnes.

« Si cet auteur n'eût joué que les précieuses, s'il n'en « eût voulu qu'aux pourpoints et aux grands canons, il « ne mériteroit pas une censure publique et ne se seroit « pas assuré l'indignation de toutes les personnes de piété; « mais qui peut supporter la hardiesse d'un farceur qui « fait plaisanterie de la religion, qui tient école de liber- « tinage, et qui rend la majesté de Dieu le jouet d'un « maître et d'un valet de théâtre? Ce seroit trahir visible- « ment la cause du ciel dans une occasion où sa gloire est « ouvertement attaquée, où la foi est exposée aux insultes « d'un bouffon qui fait commerce de ses mystères et en « profane la sainteté, qui foudroye et renverse tous les « fondemens de la religion à la face du Louvre, dans « la maison d'un prince chrétien, à la vue de tant de « sages magistrats et si zélés pour les intérêts de Dieu, « en dérision de tant de bons pasteurs que l'on fait « passer pour des *tartuffes!* Et c'est sous le règne du

« plus grand et du plus religieux monarque du monde! « Cependant que ce généreux prince occupe tous ses « soins à maintenir la religion, Molière travaille à la « détruire; le roi abat les tempêtes de l'hérésie, et Mo- « lière élève des autels à l'impiété; et, autant que la « vertu du prince s'efforce d'établir dans le cœur de « ses sujets le culte du vrai Dieu par l'exemple de ses « actions, autant l'humeur libertine de Molière tâche d'en « ruiner la créance dans leurs esprits par la licence de « ses ouvrages.

« Certes il faut avouer que Molière est lui-même un « tartuffe achevé et un véritable hypocrite. Si le véritable « but de la comédie est de corriger les hommes en les di- « vertissant, le dessein de Molière est de les perdre en les « faisant rire, de même que ces serpens dont les piqûres « mortelles répandent une fausse joie sur le visage de ceux « qui en sont atteints. Organe du démon, il corrompt les « mœurs, il tourne en ridicule le paradis et l'enfer, il dé- « crie la dévotion sous le nom d'hypocrisie, il prend Dieu « à partie et fait gloire de son impiété à la face de tout « un peuple. Après avoir répandu dans les âmes ces poi- « sons funestes qui étouffent la pudeur et la honte, après « avoir pris soin de former des coquettes et de donner « aux filles des instructions dangereuses; après des écoles « fameuses d'impureté, il en a tenu d'autres pour le liber- « tinage; et voyant qu'il choquoit toute la religion et que « tous les gens de bien lui seroient contraires, il a com- « posé son *Tartuffe*, et a voulu rendre les dévots des ridi- « cules ou des hypocrites. Certes, c'est bien à faire à Mo- « lière de parler de la dévotion avec laquelle il a si peu de

« commerce, et qu'il n'a jamais connue ni par pratique ni « par théorie!

« Son avarice ne contribue pas peu à échauffer sa verve « contre la religion. Il sait que les choses défendues irri- « tent le désir, et il sacrifie hautement à ses intérêts tous « les devoirs de la piété; c'est ce qui lui fait porter avec « audace la main au sanctuaire, et il n'est point honteux « de lasser tous les jours la patience d'une grande reine « qui est continuellement en peine de faire réformer ou « supprimer ses ouvrages. »

Qui ne reconnaît à ces derniers mots la noirceur des tartuffes de dévotion? L'écrivain frénétique n'ose attaquer le roi, il commence même par en faire un pompeux éloge. Mais est-il possible de se tromper à ces louanges guindées qui ne cachent que la mauvaise humeur du critique et ne sont qu'une censure détournée du monarque? Quelqu'un pouvait-il ignorer qu'il s'était montré constamment le protecteur de Molière; que non-seulement il n'avait pas défendu Don Juan, mais qu'il avait fait jouer à sa cour les trois premiers actes du *Tartuffe*, qu'il avait assisté depuis à la représentation de la pièce tout entière, et qu'il n'y avait rien trouvé de blâmable?

Et cet appel à la piété de la reine-mère que la cabale représente comme indignée de l'audace sacrilége de Molière, et comme souffrant en secret de l'appui que lui accorde le prince; ce calcul perfide qui montre le fils en opposition avec la mère, qui reproche à l'un une complaisance coupable aux yeux du ciel et des hommes, qui représente l'autre faisant vainement entendre une voix fervente et pieuse, et obligée d'étouffer les scrupules de

sa conscience, n'achèvent-ils pas de dévoiler la méchanceté atroce et profonde de ces hypocrites qui enfoncent saintement le poignard dans les cœurs?

Écoutez leurs fastueuses protestations, ils se donnent comme les soutiens les plus fermes des pouvoirs de la terre; mais, dès qu'ils ne trouvent pas leurs passions sur le trône, ils l'environnent de soupçons et de haines; ils cherchent un appui dans les personnes royales qui l'entourent. S'ils ne dominent pas la vieillesse des monarques, ils soufflent le feu de l'ambition dans le cœur des jeunes princes impatiens du sceptre; ou si un jeune roi s'affranchit de leur tutelle, ils lui opposent un frère dont ils font partout retentir les louanges, et qu'ils affectent de signaler à la piété des fidèles et à l'amour des peuples; enfin, pour fonder leur empire, leur politique implacable et jalouse jette la division dans la famille des rois comme dans la famille des plus obscurs citoyens.

Mais bientôt le critique furibond revient à la charge avec une nouvelle violence, à propos de la représentation du *Festin de Pierre*. Veut-on connaître le secret de tant de haines, il va lui-même nous l'apprendre.

« Auguste fit mourir un bouffon qui avoit fait raillerie
« de Jupiter, et défendit aux femmes d'assister à ses co-
« médies, plus modestes que celles de Molière. Théodose
« condamna aux bêtes des farceurs qui tournoient en dé-
« rision les cérémonies, et néanmoins cela n'approche
« point de l'emportement de Molière. Il devroit enfin ren-
« trer en lui-même, et considérer qu'il est très-dangereux
« de se jouer à Dieu, que l'impiété ne demeure jamais
« impunie, et que, si elle échappe quelquefois aux feux de

« la terre, elle ne peut éviter ceux du ciel. Il ne doit pas « abuser de la bonté d'un grand prince, *ni de la piété* « *d'une reine si religieuse à qui il est à charge et dont il* « *fait gloire de choquer le sentiment. L'on sait qu'il se* « *vante hautement qu'il fera paroître son* Tartuffe *d'une* « *façon ou d'autre, et que le déplaisir que cette grande* « *reine en a témoigné n'a pu faire impression sur son* « *esprit ni mettre des bornes à son insolence.* Mais s'il lui « restoit encore quelque ombre de pudeur, ne lui seroit-il « pas fâcheux d'être en butte à tous les gens de bien, de « passer pour un libertin dans l'esprit de tous les prédi- « cateurs et d'entendre toutes les langues que le saint es- « prit anime condamner publiquement son blasphème; « et enfin je ne crois pas faire un jugement téméraire « d'avancer qu'il n'y a point d'homme si peu éclairé des « lumières de la foi qui, sachant ce que contient cette « pièce, puisse soutenir que Molière, *dans le dessein de la* « *jouer*, soit capable de la participation des sacremens, « qu'il puisse être reçu à pénitence sans une réparation pu- « blique, ni même qu'il soit digne de l'entrée de l'église, « après les anathèmes que les conciles ont fulminés contre « les auteurs de spectacles impudiques ou sacriléges. »

Certes jamais la rage n'a inspiré des phrases aussi atroces. Il ne suffit pas à l'implacable dévot d'appeler sur Molière la colère du pouvoir et la vengeance du ciel; il cite avec complaisance d'anciens supplices et semble les trouver encore trop doux; il parle de cet auteur comique que Théodose avait condamné aux bêtes féroces. En lisant de pareils écrits, on voit que Molière y fut aussi livré; mais un dernier trait montrera à quelle impudeur, à quel

emportement peuvent s'abandonner les hommes qui font métier de dévotion.

A la prière de Louis XIV, le légat avait lu attentivement la comédie du *Tartuffe*, et ce prélat avait pensé qu'elle ne blessait en rien ni les lois de Dieu, ni les lois de l'église; mais le sentiment qu'il en porta fut loin d'éteindre les fureurs de la cabale, elles se tournèrent contre lui-même; et, ainsi que nous avons vu quelquefois les hypocrites de royalisme se faire plus monarchistes que le monarque, les hypocrites de religion se montrèrent alors plus religieux que l'envoyé du pape. Ils auraient damné le Saint-Père lui-même s'il n'eût pas jugé *le Tartuffe* digne des flammes de l'enfer, et auraient nié jusqu'à l'infaillibilité des saints conciles, s'ils n'y eussent rien trouvé que d'orthodoxe.

« Où en serions-nous, s'écrie l'auteur, si Molière vou-« loit faire des versions de tous les mauvais livres étran-« gers; de même qu'un homme qui se noie se prend à « tout, il ne se soucie pas de mettre en compromis l'hon-« neur de l'église pour se sauver, et il semble, à l'entendre, « qu'il ait un bref particulier du pape pour jouer des « pièces ridicules, et *que M. le légat ne soit venu en* « *France que pour leur donner son approbation.* »

On pense bien que cette diatribe, tombée aujourd'hui dans un oubli profond, fut reçue avec de grands applaudissemens de toute la cabale; il m'a paru utile, sous plus d'un rapport, d'en faire revivre les principaux passages. Les gens de lettres y trouveront plus d'une fois de quoi se consoler des dégoûts qu'ils éprouvent. Les observateurs qui aiment à comparer les époques ne la liront pas sans

profit, et peut-être les nouveaux tartuffes ne me sauront pas eux-mêmes mauvais gré de leur avoir fait connaître ce petit-chef-d'œuvre.

N'est-il pas extrêmement vraisemblable que le sieur de Rochemont, qui en est l'auteur, n'est autre que *le curé de....* dont parle Molière dans son premier placet au roi? Qu'on rapproche en effet les passages qu'on vient de lire des expressions mêmes du poëte comique : « V. M. a « beau dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau « donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, « est diabolique, et diabolique en mon cerveau; je suis un « démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, « un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est point « assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois « quitte à trop bon marché; le zèle charitable de ce ga« lant homme de bien n'a garde de demeurer là; il ne « veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il « veut absolument que je sois damné, c'est une affaire « résolue. Ce livre, sire, a été présenté à V. M., etc. »

Si l'on compare maintenant les dates, elles offriront une preuve au moins aussi décisive. On ne trouve malheureusement pas celle du placet de Molière; mais il est certain qu'il fut présenté au roi dans l'intervalle qui s'écoula entre la représentation des trois premiers actes à Versailles, et le moment où il fut permis de jouer la pièce pour la première fois en public; c'est-à-dire de 1664 à 1667. Et précisément, le libelle signé *Rochemont* a paru en 1665, et il a été imprimé chez *Nicolas Pepingue*, marchand libraire, *par permission de M. le baillif du palais*, datée du 8 avril de la même année.

Telle est, à coup sûr, l'époque où Molière présenta son premier placet à Louis XIV; et il est évident, par la comparaison du texte de ce placet et des passages du livre dont il se plaint, et qui était en effet assez violent pour exciter son indignation, que *les observations sur une comédie intitulée Le Festin de Pierre*, sont le livre *du curé de....* qui, selon tous les commentateurs de Molière, et les historiens de sa vie, n'avait pu être retrouvé jusqu'à ce jour.

C'est donc pour les bibliographes et pour les moralistes une précieuse découverte; et j'ai cru ne pouvoir trop faire connaître une pièce extrêmement importante qui jusqu'à ce jour n'avait paru dans aucune édition.

Les amis de Molière crurent devoir réfuter cette diatribe; elle n'était pas digne d'une réponse : l'envie porte avec elle son contrepoison; elle rehausse le mérite en s'efforçant de l'abaisser; plus elle le nie, plus elle le reconnaît. Ce scandaleux libelle fut bientôt suivi d'une lettre pleine de force et de modération; l'auteur en est resté inconnu.

Le début est remarquable; on en appréciera de nos jours la force et la justesse. « Je ne doute point que vous « n'admiriez d'abord l'adresse du critique, lorsque vous « verrez qu'il couvre du manteau de la religion tout ce « qu'il dit à Molière. Ce prétexte est grand, il est spé- « cieux; il impose beaucoup; il permet de tout dire im- « punément; et quand celui qui s'en sert n'aurait pas rai- « son, il semble qu'il y aurait une espèce de crime à le « combattre. Quelques injures qu'on puisse dire à un in- « nocent, on craint de le défendre lorsque la religion y

« est mêlée; l'imposteur est toujours à couvert sous ce « voile, l'innocent toujours opprimé, et la vérité toujours « cachée. On craint de la mettre au jour, de peur d'être « regardé comme le défenseur de ce que la religion con- « damne, encore qu'elle n'y prenne point de part et qu'il « soit aisé de juger qu'elle parleroit autrement si elle pou- « voit parler elle-même. »

L'auteur de la réponse s'élève aux considérations les plus élevées; et, après avoir suivi pied à pied son fanatique adversaire, il démontre jusqu'à l'évidence ce qui a été avancé dans cette notice, il prouve que la coterie des faux dévots n'attaquait dans la comédie du *Festin de Pierre* que la comédie de *l'Imposteur*.

« A quoi, s'écrie-t-il, à quoi songiez-vous, Molière, « quand vous fites dessein de jouer les tartuffes? Si vous « n'aviez jamais eu cette pensée, votre *Festin de Pierre* « ne serait pas si criminel. »

Mais le poëte comique fut encore mieux vengé par Louis XIV; c'est au moment même de ce déchaînement universel de tous les dévots sans religion et de tous les auteurs sans talens, qu'il combla Molière de ses bienfaits, et qu'il ajouta aux bontés qu'il avait eues jusqu'alors pour lui une marque éclatante de sa munificence. Le roi doubla sa pension, et ses acteurs reçurent la permission de prendre le titre de *comédiens ordinaires de S. M.*

Quel plus noble encouragement pouvait espérer Molière? il était accordé à l'auteur du *Tartuffe* bien plus qu'à l'auteur de *Dom Juan*. Le roi, si imprudemment accusé, vengeait sa propre cause : les ennemis du poëte lui avaient préparé un nouveau triomphe; ils avaient

servi à sa fortune en travaillant à sa ruine, contribué à sa gloire en voulant lui ravir sa renommée : tel est le châtiment, tel est le véritable supplice de l'envie.

Mais ce ne fut pas sur le trône seul que l'auteur du *Tartuffe* trouva un généreux appui. Il était fort du suffrage de la plus haute puissance littéraire de son temps. Le poëte de la raison et du goût, Despréaux, était l'admirateur du génie de Molière; il le proclamait dans ses vers, il le répétait à la cour. Interrogé par Louis XIV sur l'homme le plus étonnant de l'époque, il nommait Molière; et, mettant dans ses éloges la même franchise que dans ses satires, il louait Molière devant les tartuffes comme il louait Pascal devant les jésuites. Les arrêts de Boileau faisaient loi au Parnasse; et la seule autorité de sa raison suffisait pour mettre au néant cette nuée de méchans rimeurs, véritables insectes qui bourdonnent autour du talent, et qui réussissent trop souvent à le décourager. Mais, il faut le dire à la gloire du grand siècle littéraire, tous les hommes supérieurs surent se connaître et s'apprécier; Corneille, Racine, Molière, Boileau, La Fontaine, se sont mutuellement jugés comme la postérité les juge, et les noires atteintes de l'envie n'ont jamais troublé cette noble et poétique union formée par l'estime et cimentée par l'amitié.

Quelques écrivains, et entre autres Grimarest, auteur d'une *Vie de Molière* que Voltaire traite avec raison de fabuleuse, ont prétendu que Molière avait été presque entièrement découragé par les persécutions auxquelles l'avait exposé *le Tartuffe*, qu'il en avait conçu un profond chagrin, et qu'on lui avait entendu dire au sujet de cette

pièce : « Je me suis repenti plusieurs fois de l'avoir faite. » Rien ne paraît moins vraisemblable, rien n'annonce que Molière ait songé un seul instant à abandonner le terrain à ses ennemis; on l'a vu au contraire ne perdant jamais de vue son œuvre de prédilection, faisant jouer tous les ressorts de son esprit, et traitant pour ainsi dire de la représentation du *Tartuffe* avec tout l'art et toute la dextérité du négociateur le plus habile.

Était-il donc si abattu, l'homme extraordinaire qui, au milieu de toutes les agitations, enfante chef-d'œuvre sur chef-d'œuvre, qui, après l'essai des trois premiers actes du *Tartuffe* sur le théâtre de Versailles, essai qui fut le signal donné à la foule de ses détracteurs, étonne le public de la perfection du *Misanthrope*? Abandonnait-il le champ de bataille, le vigoureux athlète qui fait presque coup sur coup succéder au *Tartuffe*, défendu par le premier président, *Amphitryon*, *l'Avare*, et *George Dandin*?

Le premier de ces trois ouvrages peut donner lieu à une remarque curieuse. Il ne brille certainement point par la chasteté du sujet; et le dialogue, s'il est un modèle de style, n'est pas toujours un modèle de décence: cependant les mêmes hommes qui traitaient Molière d'empoisonneur public, et qui demandaient des bûchers pour l'auteur de *Dom Juan* et du *Tartuffe*, applaudirent sans réserve à la comédie d'*Amphitryon*. Il ne s'y trouva pas une situation qui choquât leur dévotion, pas une équivoque qui alarmât leur pudeur : c'est ici le lieu de rappeler cette réponse si connue du prince de Condé à Louis XIV, que Molière nous a lui-même transmise dans sa préface du *Tartuffe* : « Je voudrois bien savoir, dit le roi, pourquoi

« lès gens qui se scandalisent si fort de la comédie du « *Tartuffe*, ne disent rien de celle de *Scaramouche*[1]. »

« La raison de cela, répondit le prince, c'est que la « comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, « dont ces messieurs ne se soucient point; mais celle de « Molière les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peu- « vent souffrir. »

Molière ne descendit point dans l'arène où voulaient l'attirer la haine des faux dévots et la jalousie des mauvais auteurs; il ne répondit à tous les libelles que par de nouveaux ouvrages, à toutes les diatribes que par de nouveaux succès. Ses placets au roi, sa préface du *Tartuffe*, tels sont les seuls écrits par lesquels il ait cru devoir se défendre devant ses deux protecteurs, le public et le monarque. Quelques auteurs lui ont cependant attribué une *Lettre sur la comédie de l'Imposteur*, qui parut sous la date du 20 août 1667, c'est-à-dire, quinze jours après la défense de la pièce par le premier président.

C'est une analyse raisonnée et écrite de mémoire par un spectateur qui avait assisté à l'unique représentation de l'ouvrage; la fidélité de l'extrait, l'enchaînement exact des scènes, les citations des passages les plus remarquables et même des vers les plus heureux, l'apologie fine et mesurée de la moralité de la pièce, la raison supérieure, le tact sûr, le goût exquis dont cette production est empreinte, tout, jusqu'à l'impartialité bienveillante qui la distingue, ont dû faire penser que Molière seul avait

1. *Scaramouche ermite*, pièce jouée à la cour, dans laquelle on voyait un moine monter par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, et y reparaître plusieurs fois en disant : *Questo per mortificar la carne*.

pu si bien se connaître, se défendre et se juger. Cependant les hommes qui ont étudié tous les secrets du style n'ont pas trouvé dans celui de l'auteur la manière large et franche et la touche vigoureuse du poëte comique. Il est plus naturel de croire que cette défense du *Tartuffe* est l'ouvrage d'un des amis de Molière, qui la revit avec soin, et sous les yeux duquel elle fut peut-être écrite : c'est une des pièces principales de ce grand procès; elle est digne, sous tous les rapports, de l'attention des critiques et des moralistes.

Lorsqu'en 1667 Molière, sur une permission verbale du roi, donna l'unique représentation de sa comédie, il y avait fait quelques changemens, soit qu'on les eût exigés de lui, soit qu'il eût cru devoir ces concessions à la haine des faux dévots et à la susceptibilité des vrais. Le nom du personnage principal fut changé; *Tartuffe* devint *Panulphe*, et la pièce parut avec le titre de *l'Imposteur*. Ce nom de *Tartuffe* a été un sujet de longues investigations pour les érudits qui, en général, s'occupent beaucoup plus des mots que des choses.

Quand il s'agit d'un tel ouvrage, c'est une question à peu près oiseuse que celle du titre; cependant tout ce qui se rapporte à la plus belle comédie de caractère et de mœurs qui existe au théâtre a une certaine importance, et mérite d'exciter la curiosité publique. Le nom d'un chef-d'œuvre mérite bien autant de recherches que le nom d'un homme, et nous vivons dans un temps où il n'est peut-être pas hors de propos de s'occuper de la généalogie du *Tartuffe*.

Bret, triste auteur comique qui n'était pas de force à

commenter Molière, prétend que, le poëte se trouvant un jour chez le légat avec plusieurs dévots, un marchand de truffes s'y présenta, et que le parfum qu'elles exhalaient suffit pour enflammer les physionomies béates et contrites des courtisans de son éminence : *Tartufoli, signor nunzio, tartufoli,* s'écriaient-ils en lui présentant les plus belles. Molière, qui écoutait et qui profitait partout, conçut, suivant cette version, le nom de son imposteur d'après le mot de *tartufoli.* Cette fable n'est pas heureusement imaginée; on croit avec beaucoup plus de raison que c'est à un vieux mot français que Molière doit le nom de son hypocrite. On disait de son temps, et on dit encore familièrement dans quelques contrées, *truffer* pour *tromper,* et c'est de truffer qu'on a fait, suivant quelques érudits, le mot de *truffe,* qui convenait très-bien, disent-ils, à cette espèce de fruit par la difficulté qu'on a de le découvrir. Ce qu'il y a de plus curieux, et ce dont nos modernes épicuriens ne se doutent probablement guère, c'est que jadis on disait indifféremment *truffe* et *tartuffe,* comme on peut le voir dans un traité de *Platina,* intitulé *De honestâ voluptate*, dont la traduction française a été imprimée à Paris en 1505, et se trouve citée dans le *Dictionnaire étymologique* de Ménage. Les truffes viendraient donc de la tartufferie : peut-être n'est-ce point parce qu'elles sont difficiles à découvrir qu'on leur a donné ce nom, mais parce qu'elles sont un moyen puissant de séduction, et que la séduction n'a guère d'autre but que la tromperie. Ainsi, d'après une antique tradition, les grands dîners qui ont aujourd'hui une si haute influence dans les affaires de l'état, seraient

des dîners de tartuffes. Il y a des étymologies beaucoup moins raisonnables que celle-là. Mais ce qui semblerait prouver qu'avant la pièce de Molière le nom de *tartuffe* existait déjà, et qu'il se prenait en très-mauvaise part, c'est qu'il l'avait d'abord changé en celui de *panulphe*, par égard pour des hypocrites puissans : on a pu voir, par la lettre en réponse au libelle sur *le Festin de Pierre*, que son auteur parle presqu'à chaque ligne des *tartuffes*, comme si l'expression était dès long-temps consacrée par l'usage. Au reste, en supposant qu'elle ait été créée par Molière, les plus grands hommes du siècle de Louis XIV l'ont employée après lui; elle est devenue française de par le génie. Qui ne connaît ce début d'une fable de La Fontaine :

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage;
C'étoient deux vrais *tartufs*, deux archipatelins.

Il paraît que le costume du personnage principal fut une grande affaire; il fallut pour ainsi dire capituler sur chacun de ses vêtemens; Molière le fit paraître sous l'ajustement d'un homme du monde, avec un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée et des dentelles. On a vu que tant de concessions n'avaient pas désarmé la colère des dévots. Ce ne fut que le 5 février 1669, c'est-à-dire, dix-huit mois après la défense du *Tartuffe* par le premier président, que le roi en permit de nouveau la représentation. Depuis cette époque il n'a pas été un seul instant banni du théâtre; il y est demeuré même sous la vieillesse de Louis XIV; et, si récemment la pièce a disparu quelques jours de la scène, elle a été

plutôt suspendue qu'interdite; encore l'ordre de ne pas l'inscrire sur le répertoire est resté enseveli dans un profond mystère.

Molière fut bien dédommagé de ses longues tribulations; le succès du *Tartuffe* fut complet, et l'auteur recueillit de toute part le prix du talent et de la persévérance. Ceux-là même qui avaient le plus crié au scandale lui accordèrent de magnifiques éloges. La pièce prit dès lors son rang parmi les chefs-d'œuvre de la scène, et la postérité l'a placée à la tête des productions les plus étonnantes de l'esprit humain. Elle fut jouée au mois de juin, et ne cessa d'attirer la ville et la cour; les camarades de Molière voulurent qu'il eût double part par chaque représentation, et cette décision honorable fut fidèlement exécutée durant toute la vie de l'auteur.

A cette solennelle reprise, Molière rendit à son hypocrite le premier nom qu'il lui avait donné; il reparut sous le nom de *Tartuffe*, et c'est ainsi qu'il est appelé dans toutes les éditions de l'ouvrage. Ce n'est pas le seul changement qu'il ait fait à sa pièce dans l'intervalle des dix-huit mois où elle fut défendue, quoi qu'en disent les frères Parfait dans leur *Histoire du théâtre français*, et plusieurs autres éditeurs des Œuvres de Molière. On peut s'en convaincre, en comparant la pièce telle qu'elle est imprimée avec l'analyse détaillée de chaque scène que donne de l'ouvrage joué une seule fois en 1667 l'auteur de la *Lettre sur la comédie de l'Imposteur*. Dans la scène d'exposition, la plus originale et la plus ingénieuse qui soit au théâtre, l'auteur a fait plusieurs retranchemens; après ce vers de Dorine :

Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.

Cléante s'élevait contre cette humeur chagrine des gens d'un certain âge qui blâment tout ce qu'ils ne peuvent plus faire. Ce petit trait de satire enflammait encore plus le courroux de madame Pernelle; et Cléante, continuant comme s'il ne s'en fût pas aperçu, opposait à l'éloge d'une bigote que venait de faire la vieille les portraits de plusieurs personnes vraiment pieuses; il en citait tour à tour *six* ou *sept* qu'il montrait comme réunissant tous les caractères d'une vertu solide : c'est alors que, la bile de la bonne femme s'échauffant de plus en plus, elle terminait la scène par cette sortie si plaisante et si originale qui couronne l'exposition.

Ce retranchement a sans doute paru nécessaire à l'auteur; il n'aura pas manqué de s'apercevoir qu'il nuisait à la belle scène du premier acte entre Orgon et Cléante, où le même moyen se trouve employé.

Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre, etc.

Peut-être aussi est-ce une transposition plutôt qu'une suppression; et Molière a-t-il reporté à la scène sixième cette partie du dialogue de la première. Ce changement est d'autant plus vraisemblable que l'auteur de la *Lettre sur l'Imposteur* qui analyse avec le plus grand soin, et presque mot à mot, la scène entre les deux beaux-frères, n'y fait aucune mention de ces portraits, et qu'il a parlé de *six* ou *sept* dans celle de l'exposition.

Il est certain qu'une si éloquente tirade se trouve beaucoup mieux placée dans cette admirable scène de

raisonnement que dans la première, dont elle devait d'ailleurs ralentir le mouvement. C'est donc plutôt une correction indiquée au goût de l'auteur qu'une concession faite à la susceptibilité des bigots.

Il n'en est pas de même de la seconde scène; Molière crut devoir en faire le sacrifice, ou peut-être l'exigea-t-on de lui; la seule Elmire accompagnait sa belle-mère, et tous les autres personnages restaient sur le théâtre. Ils s'entretenaient de Tartuffe, au portrait duquel ils donnaient le dernier coup de pinceau, et ils achevaient de prouver que les dévots, non contens de leurs pieuses grimaces, ne s'insinuaient dans les maisons que pour s'enquérir des affaires les plus secrètes, mettre la discorde entre le père et les enfans, et devenir peu à peu les tyrans des familles.

Cette scène ne s'est pas retrouvée; elle est d'autant plus regrettable, qu'elle était une fidèle image des mœurs du temps. Les Médicis avaient introduit en France la superstition et le libertinage de l'Italie, et le long règne de Mazarin en avait perpétué la tradition. On sait que dans ce pays le personnage obligé de toute grande maison est l'*abbé*, qui n'a des ministres de l'Évangile que le costume, et qui a tellement l'art de se rendre nécessaire, qu'il est bientôt l'intendant du logis, le directeur de la femme et l'ami du maître de la maison. Cette coutume existe encore dans ce pays, dont l'exemple prouve que rien ne s'allie plus facilement que l'intolérance et la débauche, et que le vice ne se déguise jamais mieux que sous le manteau de la religion.

Molière a fait un autre changement à la fin du second acte; il en a supprimé la dernière scène; Dorine, restée

seule après la réconciliation des jeunes amans, était abordée par Elmire, Cléante et Damis; ils concertaient les moyens de rompre le mariage entre Panulphe et Mariane, et décidaient que le seul moyen de l'empêcher était d'en faire parler à l'hypocrite par Elmire, parce qu'ils commençaient à soupçonner qu'il ne la haïssait pas. Cette scène rattachait mieux encore le deuxième acte à l'action principale, et faisait vivement désirer aux spectateurs l'entrevue de Tartuffe et de la femme d'Orgon. Il peut paraître étonnant que Molière se soit décidé à la supprimer; il n'a pu s'y résoudre que pour terminer son second acte d'une manière brillante; peut-être s'était-il aperçu, à la première représentation, qu'après la scène délicieuse de la brouillerie et du raccommodement, celle qui la suivait avait paru un peu terne, et la crainte de finir froidement un acte qui complète l'exposition de la pièce, ou plutôt ce désir si naturel à un auteur de viser à l'effet, et de ne pas voir languir les applaudissemens, l'ont sans doute décidé à ce retranchement.

C'est dans la seconde scène du deuxième acte qu'Orgon prétend que Tartuffe est gentilhomme, et que Dorine répond : *Oui, c'est lui qui le dit.* D'après la *Lettre sur l'Imposteur,* ce ne serait que dans la troisième scène du quatrième acte que ces vers se trouvaient d'abord placés. Cléante remarquait même, à ce sujet, « *qu'il sied mal à* « *ces sortes de gens de se vanter des avantages du* « *monde.* » Molière a donc transporté ce passage, et il l'a fait avec beaucoup de raison; il est bien plus convenable qu'Orgon énumère toutes les qualités de Tartuffe au moment où il le propose à sa fille, qu'à une époque où l'ac-

tion est déjà si avancée, et où Elmire va proposer cette terrible épreuve qui doit enfin détromper son trop crédule époux.

La scène deuxième du cinquième acte paraît avoir été composée par Molière après la représentation de l'*Imposteur;* du moins l'écrivain qui en a donné une si fidèle analyse n'en fait aucune mention : c'est la scène où le bouillant Damis, apprenant la trahison du scélérat, veut absolument *lui couper les deux oreilles, et même l'assommer pour sortir d'affaire.* Quelques commentateurs ont pensé qu'en ajoutant cette scène, Molière avait eu pour but de faire ressortir davantage celle qui suit, et qui est si comique par l'incrédulité de madame Pernelle. Il serait possible que cette intention fût entrée pour quelque chose dans l'addition de cette scène; mais il est plus vraisemblable que, soit pour s'assurer de plus en plus la protection du prince dont Molière connaissait le faible pour la louange, soit pour préparer le dénouement où sa royale autorité devait intervenir, il fut bien aise d'amener par la pétulance de Damis ces vers qu'il a placés dans la bouche du sage Cléante :

Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans;
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

Le changement le plus remarquable de tous est à coup sûr celui que Molière a fait au dénouement, dans ce fameux passage :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

L'exempt le terminait en disant *que l'hypocrisie étoit*

autant en horreur dans l'esprit du roi qu'elle étoit accréditée parmi ses sujets. L'auteur crut devoir adoucir ce trait, qui n'en est pas moins précieux pour l'histoire des mœurs, et qui prouve qu'en attaquant la fourberie des faux dévots, il a tout à la fois fait preuve de courage et d'esprit d'observation, et qu'il a rendu un éclatant service à la religion et à l'humanité, en imprimant une flétrissure publique à cette détestable hypocrisie qui corrompt les peuples, et qui, confondant ce qu'il y a de plus vénérable et ce qu'il y a de plus odieux, aurait pour triste résultat de désenchanter même de la vertu.

Quand la ferme volonté du roi et les applaudissemens du public eurent réduit au silence l'esprit de persécution, il se replia sur la critique littéraire; il se mit à accuser de plagiat celui qu'il n'avait pu convaincre d'athéisme; il accordait d'abord assez volontiers à Molière le talent et l'invention comique, pour le mieux damner comme impie; plus tard, ne pouvant le faire brûler comme mauvais chrétien, il se mit à le condamner comme mauvais auteur. Les uns lui reprochaient d'avoir mis à contribution les vieux comiques italiens, ceux-là recherchaient péniblement dans Bocace, dans Rabelais et jusque dans Scarron, les traits les plus vigoureux et les scènes les plus heureuses de son ouvrage. Le commun des hommes qui a toujours un peu d'envie, la médiocrité qui se console de sa faiblesse par l'abaissement du talent qui l'étonne, et auquel elle est incapable d'atteindre, saisirent avidement cette petite occasion offerte à tous les amours-propres humiliés, et la haine des sots fit cause commune avec la fureur impuissante des tartuffes.

SUR LE TARTUFFE.

Palissot a dit avec raison que *le Tartuffe* n'avait de modèle dans aucune langue et dans aucun théâtre : on citera quelques anecdotes, quelques traits épars dans les moralistes ou dans les satiriques dont Molière s'est emparé; mais ils lui appartenaient, et quand il a dit : « Je prends mon bien où je le trouve, » il a exprimé une pensée très-juste; il a parfaitement défini les droits de l'auteur comique : s'il a conçu un sujet, s'il veut tracer un caractère, il le compose de tous les traits isolés qui s'y rattachent, soit dans le monde, soit dans les livres : il interroge Théophraste, Plutarque, La Bruyère, Lucien, de même qu'il écoute le courtisan, l'avare et l'hypocrite qu'il veut faire parler : il n'oublie rien de ce qu'il lit, rien de ce qu'il entend; il inscrit sur ses tablettes les mots qui échappent à l'amour-propre, et jusqu'aux saillies qui éclatent dans la conversation : il fait de la sorte son profit des ridicules et de l'esprit des autres; je dirais presque, si je ne craignais que la comparaison ne fût un peu précieuse, qu'il butine au milieu du monde comme l'abeille au milieu des fleurs. Il peut hardiment refaire les ouvrages ou essayer de nouveau les caractères tracés par une main inhabile. Si quelques traits heureux, quelques scènes même survivent à leur chute sans avoir pu l'empêcher, ils sont sa propriété légitime, parce qu'au théâtre le succès seul tient lieu de titre; l'auteur primitif n'a plus rien à y prétendre : ce sont des richesses mal employées que le public a confisquées au profit du génie.

Les étrangers, justement jaloux d'un chef-d'œuvre tel que *le Tartuffe*, ont fait de vains efforts pour nous en

disputer au moins l'invention. M. Signorelli, savant auteur d'une *Histoire générale des théâtres*, imprimée à Naples il y a une trentaine d'années, prétend que Molière a pris la première idée de son imposteur dans *l'Hypocrite* de l'Arétin, et dans *le Bernagasse*. Bayle avait déjà cité ce dernier ouvrage comme ayant beaucoup servi à Molière; mais il n'en rapporte aucune preuve, et il ne cite à l'appui de son assertion qu'un discours d'arlequin tiré d'un livre anonyme. Il semble qu'un aussi grand critique aurait dû prendre la peine de comparer l'ouvrage italien et la comédie française avant de hasarder un pareil jugement. Il se serait convaincu que le fameux *Bernagasse*, joué à la comédie italienne en 1667, a été imité du *Tartuffe*, et n'a paru qu'après lui; il aurait pu s'assurer que ce même sujet fut mis au théâtre français en 1708, sous le titre de *Dom Basilique Bernagasse*, comédie anonyme en six actes et en prose, divisée en deux parties, dont la première, selon l'auteur de la *Bibliothèque du théâtre français*, représente la prompte élévation de ceux que la fortune favorise, et la seconde fait voir la chute précipitée de ceux qu'elle élève. Il n'y a certes dans une telle indication rien qui annonce le moindre rapport avec la comédie du *Tartuffe*.

C'est avec autant de raison qu'on a reproché à Molière d'en avoir pris l'idée dans une autre comédie italienne intitulée *Il Dottor Bacchetone*. L'auteur étranger fut au contraire l'imitateur de Molière, auquel il a survécu, et dont il a travesti *le Malade imaginaire* quelque temps après sa mort sous le titre de *Ammalato imaginario sotto la cura del Dottor Purgon*.

Quant à *l'Hypocrite* de l'Arétin, voici de quelle manière en parle Ginguené dans son excellente *Histoire littéraire d'Italie* : on jugera par cette rapide analyse de la foi que mérite l'assertion de M. Signorelli.

« L'hypocrite est un homme très-madré, mais d'assez « bon conseil, qui dirige, pour son intérêt il est vrai, un « père de famille simple et crédule. Ce père, nommé Lisée, « a cinq filles. Le mariage des unes à faire, celui des « autres à empêcher ou à rompre, le mettent dans les « plus grands embarras. Lisée avait un frère jumeau qu'il « croit perdu, et qui lui ressemblait parfaitement. Ce « frère revient à Milan, où se passe la scène, et la res- « semblance des deux menechmes complique de plus en « plus l'intrigue, et produit des incidens à ne point finir. « Lisée, conduit par l'hypocrite, se tire de tous les piéges « qui lui sont tendus et de toutes les querelles qu'on lui « suscite. La débauche de ses filles, la persécution de ses « gendres ne le touchent plus; toutes les intrigues se « débrouillent, les ennemis se réconcilient, les deux ju- « meaux se reconnaissent, la paix et la joie rentrent dans « le sein de la famille, le tout par les soins de l'hypocrite, « qui emploie toujours un langage mystique et quelque- « fois des moyens peu délicats, mais qui au fond rend « service à tout le monde, et ne travaille que secondai- « rement pour lui-même. Ce n'est pas ainsi que fait le « tartuffe de Molière, et ce n'est pas non plus ainsi que « font les tartuffes et les hypocrites de tous les temps. »

Certes, il faut n'avoir pas lu l'ouvrage français pour y trouver le rapport même le plus éloigné avec l'ouvrage italien. Si Molière a fait quelques emprunts, c'est à

Bocace, et à Scarron qu'il les doit. Dans la huitième nouvelle de la troisième journée du *Décaméron*, le premier introduit un abbé qui passe pour un saint dans toute la Toscane, et qui au fond n'est qu'un fieffé libertin. Il est épris d'une jeune villageoise dont le mari est très-jaloux, et il parvient à devenir le confesseur de la belle. C'est au tribunal de la pénitence que l'abbé fait éclater sa passion criminelle; la jeune femme stupéfaite lui dit : « O mon père! que me demandez-vous? « je vous regardois comme un saint. — Ma chère enfant, « répond l'hypocrite, ne soyez point surprise; ceci n'em- « pêche pas que ma sainteté ne soit toujours parfaite; « elle réside dans l'âme, et ce que je vous demande n'est « qu'un péché du corps. Mais vous êtes si belle que je « ne puis résister à tant d'attraits : vous pouvez être fière « de vos charmes, puisqu'ils ont su captiver un saint « habitué à la contemplation des beautés spirituelles et « célestes. *Pour être abbé, je n'en suis pas moins homme*[1]; « vous voyez que je suis jeune encore, vous ne devez « point balancer à m'accorder les complaisances que je « vous demande.... Personne ne pourra se douter de ce « qui se passera entre nous, car on me croit plus saint « que vous n'avez pu vous l'imaginer jusqu'à présent. « Ne me refusez donc pas la faveur que je sollicite de « vous : combien de femmes se trouveroient honorées de « me l'accorder! »

L'admirable scène où Tartuffe, accusé par Damis, se reconnaît coupable de tous les crimes, est imitée d'une

1. Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme!
Le Tartuffe, acte III, scène 3.

nouvelle de Scarron intitulée *les Hypocrites*. Un aventurier espagnol nommé *Montufar* est lié avec deux filles suspectes, l'une jeune et l'autre vieille : après avoir joué successivement tous les rôles pour abuser de la crédulité publique, ils arrivent à Séville, où ils prennent le masque de la dévotion, dans l'espérance de faire de nouvelles dupes. Montufar s'affuble d'une soutane, et fait passer l'une de ses compagnes pour sa mère, et l'autre pour sa sœur. Ces trois personnages affectent la piété la plus fervente; ils assistent régulièrement à tous les offices, vont visiter les prisons, les hôpitaux; enfin, à force de grimaces, ils sont bientôt dans une véritable odeur de sainteté; les plus grandes familles s'estiment heureuses de les posséder un moment, et le peuple se précipite partout sur leurs pas : mais un gentilhomme, qui a été jadis l'amant d'une des deux pèlerines, et qui connaît Montufar pour un vrai chevalier d'industrie, arrive un beau jour à Séville, et il reconnaît à la porte d'une église ce misérable dont une multitude imbécile et fanatique baisait dévotement les habits. Révolté de cette vile jonglerie, il va droit à l'aventurier, lui rappelle sa vie passée, et cherche à dissuader le peuple de sa stupide admiration. Montufar se permettant d'insulter le gentilhomme, celui-ci le frappe dans un mouvement de colère; et aussitôt le peuple se soulève en criant au sacrilége.

La foule, irritée de voir maltraiter son idole, se précipite sur l'agresseur; elle est sur le point de le mettre en pièces; mais l'hypocrite se jette au-devant de lui comme s'il voulait parer les coups; il le relève, il le console, il le couvre d'embrassemens; et, s'adressant

au peuple : « Je suis le méchant, s'écrie-t-il, je suis le « pêcheur, je suis celui qui n'a jamais rien fait d'agréable « aux yeux de Dieu. Pensez-vous, parce que vous me « voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été « toute ma vie un larron, le scandale des autres et la per- « dition de moi-même? vous vous êtes trompés, mes frères; « faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et « tirez sur moi vos épées. »

Cette conduite adroite de Montufar produit sur la multitude le même effet que la feinte humilité de Tartuffe sur Orgon; l'engouement d'un peuple hébêté redouble pour l'imposteur, et le trop véridique gentilhomme est obligé de se soustraire par la fuite à la vindicte publique.

M. Petitot, dans l'édition qu'il a donnée de Molière, a justement remarqué que le poëte avait encore emprunté à la Nouvelle de Scarron quelques-uns des traits les plus heureux dont il a peint la sensualité des faux dévots. Voici comment le burlesque auteur de *Jodelet* a représenté le genre de vie de Montufar et des deux aventurières de Séville. « Leurs lits, fort simples, n'étoient le « jour couverts que de nattes, et la nuit de tout ce qu'il « falloit pour dormir délicieusement. Leur porte, en hiver, « se fermoit à cinq heures, en été à sept, avec autant de « ponctualité qu'en un couvent bien réglé : alors les bro- « ches tournoient, la cassolette s'allumoit, le gibier se « rôtissoit, le couvert se mettoit bien propre, et l'hypo- « crite triumvirat mangeoit de grande force, et buvoit vo- « lumineusement à la santé de ses dupes. Montufar et « Hélène couchoient ensemble de peur des esprits, et leur « valet et leur servante, qui étoient de même complexion,

« les imitoient en leur façon de passer la nuit. Il ne faut « pas demander s'ils avoient de l'embonpoint, menant « une si bonne vie. Chacun en bénissoit le Seigneur, et « ne pouvoit trop s'étonner de ce que des gens qui vivoient « austèrement avoient meilleur visage que ceux qui vi- « voient dans le luxe et l'abondance. »

Telles sont, après bien des recherches, les seules sources où Molière ait puisé pour la composition de son chef-d'œuvre. Mais n'était-ce pas pour lui un devoir de mettre en œuvre ces parcelles d'or; et Scarron méritait-il plus d'égards que Cyrano de Bergerac? n'est-il pas heureux qu'un homme de génie ait pris dans une Nouvelle médiocre, et destinée à l'oubli, une des plus belles scènes du théâtre? Il a enrichi l'auteur en le dérobant; il l'a rendu immortel par le larcin qu'il lui a fait : Scarron est plus célèbre par la scène du *Tartuffe* que par tous ses ouvrages; on ne cite plus guère ce burlesque poëte que comme le premier mari de madame de Maintenon, et comme l'heureux inventeur d'une scène qui est passée à Molière, comme s'il eût été dans sa destinée de ne s'élever que par ses alliances, et de ne traverser les âges qu'à la suite des grands hommes qui l'ont associé à leur souvenir.

Mais Molière ne doit qu'à lui seul la conception vigoureuse de son ouvrage; où a-t-il puisé cette exposition si comique et si originale, ces scènes tour à tour si gaies et si pathétiques, cette opposition si savante des caractères? Où a-t-il pris ces traits si heureux du dialogue, ces tirades où l'éloquence s'élève jusqu'au sublime? Où a-t-il trouvé cette peinture si énergique et si profonde de l'hypocrisie et du fanatisme; ce secret de forcer l'impos-

ture jusque dans ses derniers retranchemens, d'arracher la vérité au mensonge même, et de faire jaillir du choc des plus viles passions le triomphe de la vertu?

Presque tous les commentateurs de Molière semblent avoir eu la prétention de prouver qu'ils savaient mieux le français que lui, comme s'ils avaient voulu se dédommager, par la critique de son style, de l'hommage qu'ils étaient forcés de rendre à son génie. Armés de la férule scolastique, ils ont cherché querelle aux mots, et n'ont pas même épargné les points et les virgules. Celui-ci relève une expression qui lui paraît impropre, celui-là découvre à la loupe un passage qui n'est pas rigoureusement conforme aux règles de la syntaxe; cet autre enfin refait un vers qu'il trouve sans harmonie, comme un maître qui corrigerait le thème de son disciple. Il y a, selon moi, un peu d'irrévérence, dans ces investigations minutieuses; elles pourraient tout au plus être utiles à un étranger qui voudrait apprendre notre langue, et ce n'est ni dans Molière, ni dans les auteurs comiques, qu'on en étudie les premiers principes. Ce qu'on blâme dans lui devrait être précisément un sujet de louange : il parle comme on parlait alors; son dialogue est celui des hommes qu'il voyait tous les jours; il est absurde d'exiger de lui les phrases précieuses d'une société qui n'était pas la sienne, et la pruderie d'une langue raffinée qu'on use à force de la polir. Cette allure vive et franche, cet heureux abandon, que nous prenons pour de la négligence, sont l'empreinte du temps où il a écrit. Les anciennes mœurs doivent être exprimées dans l'ancien langage: gardons-nous d'altérer la couleur de ces peintures d'une

autre époque, en leur substituant une triste et froide enluminure; on ne refait pas plus le style des vieilles comédies qu'on ne corrige l'orthographe des antiques médailles. Il était aussi impossible à Molière d'écrire *le Tartuffe* avec le style du *Méchant*, qu'à Gresset d'écrire *le Méchant* avec le style du *Tartuffe*. L'un a peint les mœurs du siècle de Louis XIV, et l'autre, les mœurs du siècle de Louis XV.

Qu'un commentateur explique des usages qui n'existent plus, ou des expressions tombées en désuétude; qu'il éclaircisse des passages qui se rapportent à des anecdotes ou à des événemens du temps, et qui sont devenus obscurs pour le vulgaire des lecteurs, il fait alors un travail utile [1], et peut mériter quelque estime; mais il tombe dans le ridicule indélébile si, du haut de son petit tribunal, il fait subir au génie une censure pointilleuse.

C'est surtout comme peintre de mœurs et comme philosophe qu'il faut juger Molière; les intérêts de la morale doivent passer avant les scrupules de la grammaire. *Le Tartuffe* est de tous ses ouvrages celui où il a pénétré le plus avant dans les replis du cœur; il a découvert une des plaies les plus tristes de l'humanité, et il l'a sondée d'une main si ferme, qu'il a arraché des cris douloureux.

L'hypocrisie est, dans une société vieillie, le pire de tous les fléaux; c'est le voile de toutes les passions, le masque de tous les vices, le manteau de tous les crimes; la justice elle-même hésite à frapper le criminel paré des couleurs du ciel; on dirait que la fausse dévotion est

1. Je citerai avec plaisir M. Taschereau, qui a fait des notes très-utiles dans l'édition de Molière qu'il a récemment publiée.

pour les scélérats ce qu'était jadis l'enceinte de certains temples du paganisme, un asile sûr, un refuge inviolable. Molière en a forcé les portes; il a saisi l'hypocrite jusque sur les marches sacrées, il l'a mis à nu au pied de ces mêmes autels qu'il profanait par ses vices, et en présence de la foule qu'il trompait par ses grimaces.

En ornant la scène française d'un immortel ouvrage, il a légué à tous les siècles le signalement de la plus cruelle et de la plus redoutable de toutes les impostures. Le chef-d'œuvre du *Tartuffe* est un service rendu à l'humanité par le génie. Comment se fait-il que La Bruyère, ce peintre si ingénieux et si vrai des travers de son temps, n'ait pas vivement senti les beautés supérieures de cet immortel ouvrage?

Il a aussi dessiné un hypocrite, et il semble moins avoir voulu le peindre que critiquer celui de Molière. « Le sien, dit-il, ne cajole point la femme de l'homme « opulent à qui il a su imposer; il ne lui fait du moins ni « avance, ni déclaration; il s'enfuira, il lui laissera son « manteau s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même; il « est encore plus éloigné d'employer pour la séduire le « jargon de la dévotion; ce n'est point par habitude qu'il « le parle, mais avec dessein et selon qu'il lui est utile, « et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ri- « dicule. »

L'Onuphre de La Bruyère est un pénitent exténué par le jeûne; il a peu de mérite à jouer l'abstinence et la chasteté: il est sans passion, sans désirs; mais le Tartuffe de Molière est un homme ardent, plein de feu, de santé; sa convoitise est sans cesse excitée par l'aspect d'une femme

jeune et belle, dont le mari est vieux et dévot, et qui paraît d'ailleurs un peu portée à la coquetterie. S'il emploie le jargon de la dévotion, c'est qu'il est devenu le sien, et qu'il n'en saurait parler d'autre. Les imposteurs finissent eux-mêmes par croire aux mensonges qu'ils débitent, et sont presque de bonne foi dans la fraude. Tartuffe se croit dévot; s'il déposait tout à coup le masque devant Elmire, et qu'il lui tînt le langage d'un petit-maître ou d'un libertin, cet aveu seul de son hypocrisie l'humilierait aux yeux de celle qu'il veut séduire; mais c'est comme dévot qu'il veut plaire, c'est par sa profession même qu'il essaie de faire taire les scrupules d'une femme bien née qui hésite entre ses devoirs et ses passions; il lui promet

De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur.

S'il veut lui prouver qu'

Il est avec le ciel des accommodemens,

et que rien ne se concilie mieux que les plaisirs des sens et les béatitudes célestes, ne doit-il pas s'exprimer en langage pieux, à peine d'être inconséquent et de s'avouer lui-même le plus vil de tous les hommes?

Ne sait-on pas, d'ailleurs, que le libertinage et la superstition vont fort bien ensemble, et que les pays qui, comme l'Italie et l'Espagne, paraissent les plus dévots, sont réellement les plus débauchés; qu'ainsi le langage y est pieux et la conduite dissolue? Encore une fois Onuphre est un vulgaire hypocrite, et Tartuffe est un scélérat consommé.

La Bruyère a fait au *Tartuffe* un reproche qui n'est

guère plus fondé, mais qui est beaucoup plus spécieux. « Onuphre ne pense point, dit-il, à profiter de toute la « succession d'un homme opulent, ni à s'assurer une do- « nation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de « les enlever à un fils, le légitime héritier. Il ne se joue « pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une « famille où se trouvent à la fois une fille à établir et un « fils à pourvoir; il y a là des droits trop forts et trop « inviolables; on ne les traverse point sans faire d'éclat, « et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise ne « vienne aux oreilles du prince à qui il dérobe sa marche, « par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce « qu'il est. » Sans doute les faux dévots ont plus beau jeu chez un célibataire que chez un père de famille; on calomnie, on dépouille plus facilement des collatéraux que des enfans; mais le vrai tour de force de Tartuffe est de faire déshériter le fils même de la maison; et, si l'auteur nous prouve que le fanatisme peut aveugler un père jusqu'à lui faire oublier son propre sang pour un misérable fardé d'une fausse dévotion, ne fait-il pas voir à plus forte raison l'empire que de pieux imposteurs peuvent exercer sur des hommes qui ne tiennent pas au lien puissant de la famille? N'atteint-il pas de la sorte au plus haut degré le but du moraliste? D'ailleurs Tartuffe n'a pas de prime abord conçu le dessein de suborner la femme, d'épouser la fille et de dépouiller le fils de son bienfaiteur; il a commencé par bien choisir sa dupe : il a vu un homme riche, dévot, crédule, d'une imagination faible et exaltée; un mari d'un certain âge ayant de grands enfans d'un premier lit, et une jeune femme pour seconde épouse. Quel

théâtre pourrait être plus heureux pour l'intrigue et la fourberie! Une belle-mère seule est déjà un germe de division dans une famille.

Tartuffe n'a pas d'ailleurs, comme le pâle hypocrite de La Bruyère, la force de maîtriser ses passions; elles sont ardentes, impérieuses; sa lubricité, son avarice, sont sans cesse excitées à l'aspect d'une maison riche et d'une femme séduisante. C'est un coup de maître d'avoir mis sa fausse dévotion aux prises avec son libertinage; et c'est de l'amour criminel de Tartuffe, comme de l'amour brûlant du misanthrope, que jaillissent les scènes les plus admirables et les développemens de passions les plus sublimes auxquels le génie se soit jamais élevé.

La Bruyère n'a pas remarqué qu'après avoir asservi l'époux à force de patelinage et d'adresse, le seul désir ardent qui pousse Tartuffe, c'est la possession d'Elmire. Il en est tellement préoccupé, qu'il ne semble pas très-empressé d'accepter la main de Mariane, et qu'il se laisse plutôt solliciter per Orgon qu'il ne le sollicite lui-même. On croirait que, satisfait de rompre le mariage de Valère avec elle, il se réserve seulement de l'épouser plus tard, afin de dominer un jour la maison comme gendre après y avoir joui d'abord de tous les droits du maître. Aussi, quand Elmire lui adresse cette question :

On tient que mon mari veut dégager sa foi
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi?

Il se hâte de répondre :

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire.

Si plus tard il se montre plus empressé de devenir l'époux de Mariane, c'est que Damis a surpris sa passion criminelle; c'est qu'il doit avoir hâte d'entrer dans une famille dont de nouvelles explications peuvent le faire sortir. Ce ne sont point ses insinuations qui décident Orgon à déshériter son fils; il est bien plus habile : c'est en feignant de l'excuser, c'est en demandant grâce pour lui qu'il enflamme de plus en plus le courroux de son père; et, quand celui-ci le chasse, l'accable de sa malédiction, Tartuffe est au comble de ses vœux, parce qu'il espère être à jamais délivré d'un témoin qui a tout entendu, et qui peut toujours devenir un accusateur. La vengeance de l'infâme est d'ailleurs satisfaite par l'exhérédation de Damis; ce n'est plus comme étranger qu'il en profite, c'est comme gendre; voilà pourquoi Tartuffe est conçu d'une manière plus large, et tracé d'une touche bien plus vigoureuse que le triste Onuphre, qui, comme tous les fourbes du bas étage, va courir les successions à la porte des vieux célibataires, et extorquer quelques sommes à la terreur des mourans.

Il y a du reste entre Onuphre et Tartuffe la même différence qu'entre l'auteur des caractères et le grand poëte comique. L'un dessine purement un portrait; la ressemblance est exacte, les traits sont fidèles, les nuances même les plus fugitives sont habilement saisies; mais ce n'est qu'une figure isolée, sans mouvement et sans vie; l'autre conçoit un vaste sujet : il groupe autour de son personnage principal d'autres figures qui font ressortir la sienne; il met en présence le vice et la vertu, l'hypocrisie et la bonne foi; il presse, il anime, il enflamme son

action : du jeu des contrastes les plus opposés il fait sortir la ressemblance ; du choc des passions les plus tristes il fait jaillir la gaieté ; enfin d'un divertissement il tire une haute leçon morale, et du portrait d'un homme il fait le tableau d'une époque.

La Bruyère est le seul philosophe du siècle de Louis XIV qui n'ait point su apprécier *le Tartuffe ;* quant aux auteurs sacrés, tous ne furent pas aussi tolérans que l'envoyé du Saint-Siége et que les prélats auxquels le monarque déféra l'examen de ce chef-d'œuvre : plusieurs ont pu être de bonne foi dans leurs attaques, mais l'esprit de corps rend les hommes d'église injustes et passionnés comme tous les autres ; et peut-être l'opinion généralement accréditée, que l'évêque d'Autun, Roquette, avait été le modèle de l'hypocrite de Molière, n'a pas peu contribué à les irriter contre son chef-d'œuvre.

Il paraît qu'en effet l'abbé Roquette a fourni les principaux traits au peintre du *Tartuffe ;* l'abbé de Choisi le dit formellement dans ses Mémoires, et madame de Sévigné, parlant de ce prélat, l'appelle malicieusement *le pauvre homme.* Si l'on en croit même une insinuation de J.-B. Rousseau, Molière aurait dû à l'évêque plus que le caractère de son personnage, et *l'aventure du Tartuffe se serait passée chez la duchesse de Longueville,* dont on sait que Roquette était un des courtisans les plus assidus.

On conçoit d'ailleurs que l'intolérance religieuse augmentait à mesure que le roi avançait en âge ; l'on peut même s'étonner que les persécutions du *Tartuffe* n'aient pas recommencé sous les Tellier et sous les Lachaise ; il a fallu sans doute vingt ans de succès pour qu'une glorieuse

prescription le mît à couvert de la fureur des faux dévots.

Parmi les orateurs sacrés qui condamnèrent *le Tartuffe*, il en est deux des plus illustres qui aient immortalisé la chaire chrétienne; Bourdaloue et Bossuet ont attaqué ce chef-d'œuvre l'un avec une sorte de modération, mais par des argumens plus spécieux que solides, l'autre avec un fougueux emportement qui annonce plutôt la colère de l'orgueil que les alarmes de la piété.

Le premier, dans son sermon sur l'hypocrisie, dit que, « comme la fausse dévotion tient en beaucoup de choses « de la vraie, comme la fausse et la vraie ont beaucoup « d'actions qui leur sont communes, comme les dehors « de l'une et de l'autre sont presque tous semblables, il « est non-seulement aisé, mais d'une suite presque néces- « saire, que la même raillerie qui attaque l'une, et que les « traits dont on peint celle-ci défigurent celle-la, à moins « qu'on n'y apporte toutes les précautions d'une charité « prudente. »

Ces précautions, Molière les a prises avec un soin presque minutieux; et, si Bourdaloue a écrit de bonne foi, il n'a certes pas lu l'ouvrage dont il fait une si injuste censure. Le personnage de Cléante est là pour soutenir l'honneur de la vraie religion, et ce n'est pas seulement dans une poésie admirable qu'il en trace les devoirs et qu'il en fait ressortir les principes consolateurs, c'est par des actions qu'il montre la différence d'une superstition aveugle et cruelle à une piété douce et éclairée. Ainsi, lorsque Orgon, éclairé sur la scélératesse du misérable qu'il a recueilli, se jette, comme tous les fanatiques, dans un autre extrême, et s'écrie :

C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien!

Le sage Cléante lui répond :

Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui!
. . . .
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais au vrai zèle aussi n'allez point faire injure.

Ces seuls vers répondent à tous les reproches de Bourdaloue, qui d'ailleurs portent sur une base absolument fausse.

La pièce de Molière est conçue de manière que le public ou le lecteur ne peut un seul instant se méprendre entre la vraie et la fausse dévotion. Ce grand poëte, avec tout son talent, ne serait jamais venu à bout de mettre en scène un homme pieux, et de le peindre des couleurs qu'il a données à son Tartuffe. On se fût alors écrié avec justice : Ce n'est point là un véritable dévot; c'est un hypocrite. Pour jouer les personnes, il faut les montrer telles qu'elles sont; si l'on ne met sur le théâtre que ce que fait un honnête homme qui a des sentimens religieux, on ne représentera que de bonnes actions, et alors la religion ne sera pas compromise. Elle le sera bien moins encore si le personnage n'en fait que de mauvaises, puisque alors ce n'est plus un honnête homme, c'est un imposteur.

Sans doute, si le vrai dévot et l'hypocrite paraissaient ensemble sur la scène, ayant le même extérieur, tenant

le même langage, on pourrait s'y méprendre; mais ce n'est ni par les dehors, ni par les discours qu'on juge les hommes, c'est par leurs actions; et à peine les deux caractères seront mis en jeu qu'on dira : Voilà le vrai dévot! voilà l'hypocrite!

Dans le chef-d'œuvre de Molière toute méprise est impossible : avant de faire paraître son Tartuffe il emploie deux actes entiers à le peindre; quand il entre, il est déjà connu; quand il parle, on sait que c'est un misérable. Son maintien, son langage ne peuvent tromper personne; plus il abuse des expressions pieuses, plus il inspire d'horreur; c'est le respect pour la religion qu'il profane qui excite l'indignation au plus haut degré.

Mais, s'il fallait prendre à la lettre le sermon de Bourdaloue, il serait impossible de démasquer l'hypocrisie, et ce vice odieux jouirait de tous les priviléges de l'impunité. Si le faux dévot ne doit pas être livré au ridicule parce qu'il ressemble au vrai, l'hypocrite de bienfaisance peut, en toute sûreté, faire des dupes; le tartuffe de mœurs porter le déshonneur dans les familles, car ils prennent aussi le langage de la philanthropie et du sentiment; ils ressemblent à l'homme désintéressé et à l'homme sensible. Mais que le poëte comique ou le moraliste mette en opposition leurs discours et leur conduite, qu'il fasse voir la différence du masque au visage, il ne compromet ni la probité, ni la bienfaisance; il excite la haine contre l'égoïste et le malhonnête homme; et en cela il rend un service éminent à l'humanité, car ce n'est pas le vice brutal qui est le plus dangereux, son aspect seul est repoussant et sa nudité dégoûtante : c'est le vice

paré des couleurs de la vertu qu'il faut redouter dans une société qu'une extrême civilisation rend confiante et facile; c'est lui qu'il faut signaler sous les faux dehors dont il se couvre.

Et plus le manteau est sacré, plus la fourberie qui s'en affuble est à craindre. De profonds scélérats ont cru y trouver un abri pour tous leurs crimes : l'empoisonneur Desrues osait invoquer le nom de Dieu, et l'assassin Maingrat, ce prêtre impie et féroce dont le crime a épouvanté notre époque, avait fasciné tous les yeux par une sorte de dévotion sauvage qui se refusait même aux plus innocentes distractions, qui interdisait tous les plaisirs comme profanes, et qui condamnait la jeunesse elle-même aux austérités de la vie des anachorètes. C'est donc le devoir des moralistes, et même des auteurs sacrés, de préserver les esprits crédules contre les charlatans de religion; et Molière a bien mérité de son siècle et des siècles à venir, lorsqu'il leur a dit : Ne vous fiez pas à un dévot sur l'emphase de ses paroles et sur le nombre de ses génuflexions; gardez-vous de l'introduire dans votre intérieur, de lui livrer vos secrets, ou vous risquez de voir porter le trouble et le déshonneur dans votre famille, de prendre un maître qui vous opprime, un espion qui vous dénonce et un fripon qui vous ruine. Ainsi, les reproches de Bourdaloue tombent à faux; comment un homme d'une raison si élevée les a-t-il faits si légèrement? Ne serait-ce point parce qu'il était jésuite, et que la morale relâchée de cette société semble avoir fourni à Molière quelques-uns des traits les plus heureux de son imposteur. Ces vers du quatrième acte,

Selon divers besoins il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.

peignent au naturel ces casuistes si terribles pour les autres et si faciles pour eux-mêmes, que Pascal a flétris du sceau d'un immortel ridicule.

La scène du cinquième acte, où le crédule Orgon explique à Cléante la manière dont il a été amené à confier au fourbe la fatale cassette qu'un ami fugitif avait déposée entre ses mains, est une espèce de théorie de la restriction mentale, l'une des armes les plus perfides de cette secte redoutable qui a rempli le monde de ses intrigues, et dont l'ambition inquiète et tracassière a semé le trouble dans toutes les familles, et porté la terreur jusque dans le conseil des rois.

Ce fut par un motif de cas de conscience,
J'allai droit à mon traître en faire confidence;
Ce sot raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.

Ces vers ne caractérisent-ils pas fortement le jésuitisme? et faut-il s'étonner que les membres de cette association rancuneuse et puissante, liés par les mêmes intérêts et par les mêmes doctrines, aient essayé de ravaler un chef-d'œuvre qui a si bien révélé les secrets de leur politique tortueuse?

L'implacable Bossuet a mis bien moins de réserve dans ses attaques contre Molière; ce n'est pas seulement un de ses ouvrages qu'il accuse, c'est tout son théâtre qu'il proscrit. Signalons ici ce passage qui fait tache dans les œuvres d'un grand homme, et qui est si odieux dans la bouche d'un prélat.

« Il faudra donc que nous passions pour honnêtes les « impiétés et les infamies dont sont pleines les comédies « de Molière, ou qu'on ne veuille pas ranger parmi les « pièces d'aujourd'hui celles d'un auteur qui a expiré « pour ainsi dire à nos yeux, et qui remplit encore à « présent tous les théâtres des équivoques les plus gros- « sières dont on ait jamais infecté les oreilles des chré- « tiens!... Songez seulement si vous oserez soutenir à la « face du ciel des pièces où la vertu et la piété sont tou- « jours ridicules, la corruption toujours excusée et tou- « jours plaisante.....

« La postérité saura peut-être la fin de ce poëte comé- « dien, qui, en jouant son *Malade imaginaire*, reçut la « dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu « d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre, « parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir, au « tribunal de celui qui dit : Malheur à vous qui riez, car « vous pleurerez! »

Eh quoi, Mathan! d'un prêtre est-ce là le langage?

« Quelle dureté fanatique! s'écrie à ce sujet M. Le- « mercier, dans son *Cours de Littérature;* quelle délec- « tation cruelle à se retracer la mort d'un homme de « génie, qui expira, non sur la scène, mais dans les bras

5

« de deux religieuses, sœurs de la charité, dont il avait « toujours pris soin, qui furent inconsolables de sa perte, « et qui se jetèrent en pleurant aux pieds des gens d'é- « glise pour en obtenir une sépulture refusée à leur bien- « faiteur! circonstance que Bénigne Bossuet omet insi- « dieusement. Quel ton d'intolérance en cette doctrine! « quel appareil de rigueur! quelle emphatique sévérité! « et, ce qui doit le plus étonner en lui, que d'assertions « calomnieuses à l'égard de la plus morale des comédies! »

Mais le persécuteur de Fénelon pouvait-il être juste envers Molière! Il lui reproche les impuretés de ses comédies; il dit que ce sont les plus grossières dont on ait jamais *infecté les oreilles des chrétiens!*

Comment des milliers de voix ne lui ont-elles pas répondu que les pièces les plus obscènes furent composées par des prélats; qu'elles faisaient les délices de la cour de Rome et la joie des saints pontifes? Comment n'a-t-on pas dit au proscripteur du *Tartuffe*, où la vraie piété est mise en honneur, que la *Calandra*, la comédie la plus licenciense qui *ait jamais souillé les oreilles des Chrétiens*, a été composée par un cardinal et jouée devant un pape? Molière, dans son ouvrage, nous offre une épouse fidèle à ses devoirs, et le prince de l'église se complaît à nous montrer le libertinage effronté d'une femme mariée. Et la *Mandragore!* cette débauche de Machiavel, où la religion n'est pas moins outragée que la pudeur, où un ministre des autels se fait un vil agent de prostitution, et déshonore jusqu'au tribunal de la pénitence, ne fut-elle pas plusieurs fois représentée devant Léon x? Non, ce n'est point Molière qui a introduit dans

la comédie la licence et le libertinage; c'est au contraire lui qui, en peignant les ridicules ou les travers des hommes, les a forcés à rougir d'eux-mêmes; c'est lui qui a épuré à la fois l'art et les mœurs, qui a fait d'un divertissement une leçon, et du théâtre une école de morale.

La postérité a cassé la sentence de Bossuet. Molière est le poëte des philosophes, et ses ouvrages font les délices de tous les hommes raisonnables et de tous les hommes polis. *Le Tartuffe*, qu'a vainement voulu foudroyer l'aigle de Meaux, s'est élevé au-dessus de son tonnerre; il plane majestueusement dans les plus hautes régions du génie, et il traversera les siècles en les éclairant.

A une seule époque *le Tartuffe* cessa d'être vrai. Sous le règne affreux de l'athéisme et de l'anarchie, au moment où les autels tombaient sous la hache des impies, et leurs ministres sous le fer des bourreaux, la peinture de l'hypocrisie religieuse était une cruauté froide et dérisoire : aussi la pièce était-elle moins jouée, et produisait-elle moins d'effet. Dans ces jours de fièvre et de délire, le mot de *roi* était proscrit jusque sur la scène, et le dénouement du *Tartuffe* fut mutilé par les nouveaux Vandales, comme tant d'autres monumens.

Voici de quelle manière Cailhava l'avait refait : il est fâcheux qu'un auteur qui avait passé sa vie à commenter Molière, et qui n'a guère de célébrité que par son admiration fastueuse pour ce grand homme, se soit vu contraint à porter la main sur son chef-d'œuvre.

Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude :
Ils sont passés ces jours d'injustice et de fraude

Où, doublement perfide, un calomniateur
Ravissait à la fois et la vie et l'honneur;
Celui-ci, ne pouvant, au gré de son envie,
Prouver que votre ami trahissait la patrie,
Et vous traiter vous-même en criminel d'état,
S'est fait connaître à fond pour un franc scélérat:
Le monstre veut vous perdre; et sa coupable audace
Sous le glaive des lois l'enchaîne à votre place.

A cette cruelle époque l'hypocrisie religieuse était impossible, parce que la piété même était un crime, et qu'on se cachait pour en remplir les devoirs; mais il existait d'autres Tartuffes et d'autres Orgons. Des misérables affectaient l'austérité des mœurs républicaines, et s'abandonnaient, sous le manteau du stoïcisme, aux vices les plus honteux et aux passions les plus criminelles. Faites du personnage principal un Caton ou un Brutus de circonstance, introduisez-le chez quelque bourgeois honnête homme, atteint de la fièvre des doctrines anarchiques, qui ait une jeune femme à séduire et une fille riche à doter, et qui, malgré la ferveur de ses opinions, garde le secret d'un ami fugitif; supposez qu'il se trouve dans cette maison un homme modéré qui blâme ces emportemens et ces faux dehors d'un patriotisme affecté, qui distingue entre l'amour vrai et désintéressé du pays et l'intolérance brutale de l'esprit de persécution, vous retrouverez Tartuffe, Orgon, Elmire, Mariane et Cléante; l'hypocrite démasqué dénoncera son bienfaiteur comme un mauvais citoyen; vous aurez pour un autre temps et pour d'autres mœurs toute la fable de Molière, parce que les mêmes passions produisent les

mêmes effets, parce que les Tartuffes changent de manteaux et ne changent pas de vices.

Mais le règne de la terreur n'a été qu'une éclipse sanglante; la religion est remise en honneur et l'hypocrisie est redevenue un bon métier. Depuis qu'on espère se pousser par la piété dans les emplois; nous avons une multitude de chrétiens improvisés qui s'agenouillent dévotement quand on les regarde; les gens qui veulent faire leur chemin ne manquent pas un office, et les athées qui ont de l'ambition ne passent pas un jour sans répéter leur *credo*. Ces brusques changemens de décoration sont communs en France. A peine Louis XIV avait fermé les yeux, que tous les dévots de la veille devinrent les roués du lendemain. Il en est de même de nos jours; presque tous les matérialistes de la révolution se sont sanctifiés en un tour de main. De toute part les Tartuffes reparaissent; les Orgons sont encore rares, mais on fait ce qu'il faut pour les multiplier. Moins il y aura d'instruction, plus il y aura de fanatisme : aussi travaille-t-on de toutes ses forces à l'ignorance publique. Que deviendraient les charlatans s'il n'y avait pas de dupes?

En assistant aujourd'hui à la représentation du *Tartuffe*, ne reconnaît-on pas les grimaciers religieux de notre époque, surtout lorsqu'on entend le misérable s'excuser d'avoir dénoncé son bienfaiteur, par cette froide réponse :

. . . . L'intérêt du prince est mon premier devoir :
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds
Amis, femme, parens, et moi-même avec eux.

Qui n'est involontairement frappé de cette conformité de langage avec celui de tant d'hypocrites de royalisme que nous avons entendus ériger l'ingratitude en devoir et la délation en vertu?

Le Tartuffe de Molière est donc rajeuni, et ses couleurs, loin de s'altérer par le temps, deviendront toujours plus vives et plus frappantes, parce qu'à mesure que le monde vieillit, la société se corrompt, et que l'hypocrisie des hommes sera toujours en raison de leur égoïsme et de leur perversité. Ce n'est ni la pièce d'une époque ni celle d'une nation, c'est celle de tous les siècles et de tous les pays avancés dans la civilisation; c'est le tableau le plus hardi et le plus vrai, le plus triste et le plus sublime; c'est l'étude la plus profonde qu'un homme ait jamais faite sur les misères de l'humanité.

ÉTIENNE.

MÉMORIAL.

Les persécutions qui précédèrent, accompagnèrent et suivirent la représentation du premier des chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, les libelles et les critiques auxquels il donna lieu, les infernales calomnies, les diatribes furibondes que des ministres du Dieu de paix firent entendre contre l'auteur dans la chaire de vérité; enfin tous ces efforts prolongés de la lâcheté mystique, de la rancuneuse hypocrisie, étaient trop étroitement liés au récit du succès du *Tartuffe*, et pour ainsi dire à l'examen de cet ouvrage, pour que l'auteur de la *Notice* essayât de les en distraire. On ne doit donc pas s'étonner du petit nombre des faits que nous allons retracer.

On a vu que *le Tartuffe*, qui ne fut soumis au jugement de la ville qu'au mois d'août 1667, avait été représenté à la cour dès le mois de mai 1664. Les trois années qui s'écoulèrent de l'une à l'autre de ces représentations ne furent perdues ni pour la haine, ni pour la calomnie. A toutes les menées jésuitiques dont on vient de lire le récit, nous devons ajouter celui d'une combinaison non moins infâme, qui réussit pendant quelque temps à ses auteurs. Un affreux libelle anonyme fut répandu avec profusion, et Molière hautement désigné comme en étant l'auteur. C'est à cette occasion qu'il fit dire à Alceste, acte v, scène 1 du *Misanthrope* (1666):

> Et, non content encor du tort que l'on me fait,
> Il court parmi le monde un livre abominable, etc.

Les applaudissemens du parterre ne contribuèrent pas, on le conçoit facilement, à calmer la tourbe des envieux. On prétend qu'à la première représentation de *l'Imposteur*, Panulphe disait, acte III, scène 7, en parlant de Damis :

> O ciel! pardonne-lui, comme je lui pardonne!

L'œil clairvoyant de la sainte cabale vit dans ce vers une parodie

sacrilége du *Et dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus debitoribus nostris* de l'Oraison dominicale, et force fut à Molière de substituer à cette *évidente hérésie* le vers que Tartuffe prononce aujourd'hui,

O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne!

Enfin il semble que, par une suite de la fatalité attachée à cette admirable production, les anecdotaires se soient entendus pour porter à la mémoire de l'auteur des coups, sinon aussi meurtriers, du moins aussi acharnés que ceux sous lesquels ses ennemis avaient tenté de l'accabler. Qui n'a vu traîner dans tous les *Ana* recueillis depuis plus d'un siècle cette ignoble facétie si calomnieusement attribuée à Molière : « Messieurs, nous comptions avoir l'honneur « de vous donner la seconde représentation du *Tartuffe*, mais « monsieur le premier président ne veut pas qu'on le joue? » Il a fallu que l'auteur de cette misérable pasquinade comptât bien sur la crédulité du public, pour se persuader qu'il ajouterait foi à une aussi grossière attaque de la part de notre premier comique envers un homme dont les vertus ne pouvaient être effacées aux yeux de personne par une mesure qui était plutôt celle du parlement que la sienne propre. Non, Molière, qui a donné tant de preuves de son respect pour les convenances, ne les eût point violées à l'égard d'un citoyen chez qui la vertu était austère, mais sans rudesse; la religion zélée, mais sans aveuglement. Le protecteur et l'ami de Boileau et du grand Corneille, le magistrat qui eut le noble courage de plaindre Fouquet malheureux, avait trop de titres à la reconnaissance des hommes de lettres et à l'estime du public pour que quelqu'un eût pu le croire joué, pour que Molière prétendît qu'il pût l'être. Le folliculaire obscur qui en a platement accusé notre auteur n'a pas même le mérite, assez triste il est vrai, d'avoir inventé cette charge. L'anecdote suivante, rapportée dans le *Ménagiana*, lui en a évidemment fourni l'idée et le trait :

« On avait fait à Madrid une comédie sur l'alcade : il eut le crédit de la faire défendre; néanmoins les comédiens eurent assez d'amis auprès du roi pour la faire réhabiliter. Celui qui fit l'annonce, la veille que cette pièce devait être représentée, dit au parterre : « Messieurs, *le Juge* (c'était le nom de la pièce) a souf-

« fert quelques difficultés : l'alcade ne voulait pas qu'on le jouât ; « mais enfin Sa Majesté consent qu'on le représente [1]. »

Une des lettres en vers de Robinet, journaliste du temps, écrite quelques jours après la seconde représentation si impatiemment attendue de ce chef-d'œuvre (23 février 1669), fait connaître avec quel rare ensemble cette pièce était jouée dans l'origine. Nous rapporterons ce morceau, non comme un modèle de poésie ou de critique, mais comme un témoignage irrécusable du tact avec lequel Molière savait choisir les acteurs de sa troupe et distribuer ses rôles :

« A propos d'ébat théâtral,
« Toujours, dans le Palais-Royal,
« Aussi *le Tartuffe* se joue ;
« Où son auteur, je vous l'avoue,
« Sous le nom de monsieur *Orgon*,
« Amasse pécune et renom.
« Mais pas moins encor je n'admire
« Son épouse, la jeune *Elmire ;*
« Car on ne saurait constamment
« Jouer plus naturellement.
« Leur mère, *madame Pernelle*,
« Est une fringante femelle,
« Et s'acquitte, ma foi, des mieux
« De son rôle facétieux.
« *Dorine*, maîtresse servante,
« Est encor bien divertissante ;
« Et *Cléante* enchante et ravit
« Dans les excellens vers qu'il dit.
« Ces deux autres, ou Dieu me damne,
« *Damis* et sa sœur *Mariane*,
« Qui sont les deux enfans d'Orgon,
« Y font merveilles tout de bon.

1. Florian a heureusement appliqué ce mot à l'un des princes dont la France conservera le plus long temps la mémoire, au duc de Penthièvre. On devait jouer *le Bon Père* sur le théâtre de Sceaux ; le prince devait assister à cette représentation ; mais, peu avant qu'elle commençât, il fit prévenir qu'il ne pouvait s'y trouver. Cette triste nouvelle équivalait à une défense. Florian s'avança donc vers la rampe, et dit aux spectateurs réunis : « Nous allions vous donner « *le Bon Père*, mais Monseigneur ne veut pas qu'on le joue. »

« *Valère*, amant de cette belle,
« Des galans y semble un modèle;
« Et le bon *Tartuffe*, en un mot,
« Charme en son rôle de bigot. »

Mais ce qui donne surtout du prix à ce document littéraire, ce sont des notes de Robinet lui-même, qui nous apprennent que Molière remplissait le rôle d'Orgon; madame Molière celui d'Elmire; Béjart jeune, son frère, celui de madame Pernelle; mademoiselle Madeleine Béjart, leur sœur aînée, celui de Dorine; La Thorillière celui de Cléante; Hubert celui de Damis; mademoiselle De Brie celui de Mariane; enfin que Valère était représenté par La Grange, et Tartuffe par Du Croisy.

Grimarest rapporte que le rôle d'Elmire, dont madame Molière s'était chargée, fut pour sa coquetterie l'occasion d'un cruel crève-cœur. « Comme cette pièce promettait beaucoup, dit le biographe, elle voulut y briller par l'ajustement; elle se fit faire un habit magnifique, sans en rien dire à son mari, et du temps à l'avance elle était occupée du plaisir de le mettre. Molière alla dans sa loge une demi-heure avant qu'on commençât la pièce : « Comment « donc, dit-il en la voyant si parée, que voulez-vous dire avec « cet ajustement? ne savez-vous pas que vous êtes incommodée « dans la pièce? et vous voilà éveillée et ornée comme si vous « alliez à une fête. Déshabillez-vous vite, et prenez un habit con- « venable à la situation où vous devez être. »

Nos Elmires ignorent probablement cette anecdote, ou du moins les soins de l'amour-propre l'emportent chez elles sur leur respect pour les intentions de l'auteur. Il est vrai que, si on les observait toutes fidèlement, la représentation de ce chef-d'œuvre serait aujourd'hui impossible : il n'est guère d'acteurs qui eussent le droit d'y prendre un rôle. Le fait suivant, que nous puisons à la même source, fait connaître les qualités bien rares de nos jours que Molière exigeait de ses interprètes :

« Un soir qu'on représentait *le Tartuffe*, Champmêlé, qui n'était point encore dans la troupe, fut voir Molière dans sa loge, qui était proche du théâtre; comme ils en étaient aux complimens, Molière s'écria : *Ah! chien! Ah! bourreau!* et se frappait la tête comme un possédé. Champmêlé crut qu'il tombait de quelque mal,

et il était fort embarrassé. Mais Molière, qui s'aperçut de son étonnement, lui dit : « Ne soyez pas surpris de mon emportement ; « je viens d'entendre un acteur déclamer faussement et pitoyablement quatre vers de ma pièce ; et je ne saurois voir maltraiter « mes enfants de cette force-là, sans souffrir comme un damné. »

Hélas ! à quelles épreuves cruelles ne seraient-elles pas mises aujourd'hui ses entrailles paternelles ? Quelle douleur poignante ne sentirait-il pas en apprenant les grossières interprétations que le parterre et les acteurs donnent trop souvent à plusieurs de ses vers ? Nous n'en citerons que deux exemples :

Dans la scène 4 de l'acte IV, quand la malheureuse Elmire, que l'incrédulité de son mari met à la torture, le détermine enfin à se cacher sous la table pour constater lui-même la réalité de ce qu'elle avance, elle lui dit :

> ..... Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
> C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
> Quand vous croirez la chose assez avant poussée.

Une foule de spectateurs ne manque jamais à ce vers de laisser éclater une dégoûtante gaieté, qui prouve combien peu ils comprennent l'auteur auquel cette hilarité fait affront. Quoi ! c'est dans le moment même où Molière avait besoin des plus grands ménagemens pour faire passer une situation que sa délicatesse rend unique à la scène, qu'il se serait permis une plaisanterie de mauvais lieux, qu'il aurait eu soin encore de faire débiter par une femme qui s'est toujours montrée décente et retenue ! Non, le rire du parterre est calomnieux, et les actrices qui, comme nous en avons vu, se permettent à ce vers un sourire qu'elles croient malin, et qui n'est que scandaleux, font voir par là qu'elles ne connaissent pas plus les premières règles de leur art que les lois de la pudeur.

Dans la scène suivante, Elmire au supplice, après avoir toussé plusieurs fois pour prévenir son impassible mari, répond à Tartuffe, qui lui dit :

> Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse ?
> — C'est un rhume obstiné, sans doute ; et je vois bien
> Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

Ce dernier vers est encore accueilli par un rire indécent, justifié

quelquefois par l'indécence de l'acteur. Quel est le spectateur honnête qui eût jamais pu lui supposer une aussi grossière intention, si quelques histrions de province, nous pourrions ajouter, et de la capitale, en prononçant le vers,

> Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

n'eussent prêté à son auteur l'idée d'une ignoble métaphore, et n'eussent exprimé cette basse interprétation par la pantomime la plus licencieuse? Nous sommes honteux d'avoir été forcé de mettre le lecteur sur la voie d'un pareil trait d'immoralité; mais il fait connaître l'origine des reproches adressés à Molière, au sujet des vers d'Elmire, par des gens qui ne savaient pas apprécier le talent de ce grand écrivain, puisqu'ils le supposaient assez maladroit pour faire débiter de tels propos à une femme qui, par sa position, a besoin de l'indulgence, et surtout du sérieux du parterre.

Que si l'on nous objecte que ce ne serait point la première grossièreté immorale que Molière aurait mise dans la bouche d'un de ses personnages, on voudra bien remarquer qu'il n'y a que ses valets fripons ou ses servantes libres et éhontées qui s'en soient jamais permis dans ses ouvrages, et que personne, ainsi que l'a très-bien fait observer un de nos meilleurs critiques (M. Duviquet), n'a plus fidèlement que lui suivi le précepte :

> Ne faites point parler vos acteurs au hasard.

On a vu dans la *Notice* de quelle manière Cailhava, qui avait été chargé de *sansculottiser* le dénouement du *Tartuffe*, s'acquitta de cette *noble* tâche. Un autre auteur, dont le nom est demeuré inconnu, entreprit dans le même temps d'en donner la continuation. Sa pièce fut jouée, ou plutôt sifflée, sous le titre du *Tartuffe révolutionnaire* ou *la Suite de l'Imposteur*. On retrouvait dans cette rapsodie les mêmes épreuves et les mêmes moyens que dans la pièce de Molière; il n'y manquait que le style, la vigueur et le génie de notre auteur. Quelle aveugle frénésie a donc pu pousser ces citoyens littérateurs à porter une main sacrilége sur cet immortel ouvrage? Voulaient-ils donc, dans leur fièvre d'égalité, rabaisser le génie à leur niveau?

J. TASCHEREAU.

PRÉFACE.

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été long-temps persécutée ; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étoient plus puissans en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les marquis, les précieuses, les cocus et les médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux : mais les hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauroient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés, ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu ; et *le Tartuffe*, dans leur bouche[1], est une pièce qui offense la piété : elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu : toutes les syllabes en sont impies, les gestes même y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droit ou à gauche[2] y cache des mystères, qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis et à la censure de tout le

1. *Le Tartuffe, dans leur bouche*, veut dire, mais ne dit pas clairement, *le Tartuffe, selon eux.* (J. Taschereau.)

2. On disait autrefois *à droit, à gauche;* on ne dit aujourd'hui que *à droite, à gauche.* Dans la première locution, on sous-entendait le substantif *côté;* dans la seconde, on sous-entend le substantif *main.* Boileau a dit, *Satire* IV :

> Les voyageurs sans guide assez souvent s'égarent,
> L'un à droit, l'autre à gauche. (J. Taschereau.)

monde; les corrections que j'y ai pu faire; le jugement du roi et de la reine qui l'ont vue[1]; l'approbation des grands princes et de messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence; le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable: tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre, et tous les jours encore ils font crier en public des zélés indiscrets, qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierois fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'étoit l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les intérêts du ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure, de tout mon cœur, de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer; que je l'ai traitée avec toutes les précautions que me demandoit la délicatesse de la matière; et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance: on le connoît d'abord aux marques que je lui donne; et, d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs

1. Ceci suffirait pour démentir les mauvaises dispositions que le sieur de Rochemont prêtait à la reine contre *le Tartuffe*, dans ses *Observations sur le Festin de Pierre;* car Molière n'eût point ici nommé la reine, si elle ne se fût déclarée pour lui. Bret observe aussi avec raison, que, si la reine eût été en effet à la tête de ses ennemis, MONSIEUR, frère du roi, n'eût point, dans la fête qu'il lui donna, ainsi qu'à la reine-mère, à Villers-Cotterets, le 24 septembre 1664, fait représenter les trois premiers actes de cet ouvrage.

(J. TASCHEREAU.)

le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que, pour réponse, ces messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières : mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon. Et sans doute il ne seroit pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisoit partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne; que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importans mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. Corneille, qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'état, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissans, le plus souvent, que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant, mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Hé! pouvois-je m'en empêcher pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connoître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés [1], dont on auroit

1. *Les termes consacrés*, c'est-à-dire, les mots *Dieu*, *mystère*, *sacrement*, etc. (J. Taschereau.)

eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. — Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse. — Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits; que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre; qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps; et jamais on ne s'étoit si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des pères de l'Eglise qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi, l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

En effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre, et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque, et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connoîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poëme ingénieux, qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne sauroit la censurer sans injustice. Et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisoient profession d'une sagesse si austère, et qui crioient sans cesse après les vices de leur siècle. Elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies. Elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et

des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes; qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avoient composées; que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime, par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer; et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis pas dans Rome débauchée, et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime; point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions; rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons[1]; et cependant il y a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du ciel; elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connoissance d'un Dieu par la contemplation des merveilles de la nature : et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire. On n'enveloppe point dans une fausse conséquence la bonté des choses que l'on corrompt, avec la malice des corrupteurs. On

1. Voilà la seule phrase que Molière ait jamais écrite à la louange des médecins : elle forme un singulier contraste avec tous les jugemens qu'il a portés sur eux dans ses autres ouvrages. M. Auger pense avec raison, selon nous, que cette phrase avait pour but de diminuer le nombre des ennemis de l'auteur. Ce qu'il dit avec le ton de la plaisanterie, dans son troisième placet, sur son désir de réconciliation avec la Faculté, nous a bien l'air d'être plus sérieux qu'on ne pense. (J. TASCHEREAU.)

sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art : et, comme on ne s'avise point de défendre la médecine pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes, on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici. Elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre ; il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout-à-fait opposées. Elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre, que la ressemblance du nom; et ce seroit une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olympe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olympe qui a été une débauchée. De semblables arrêts, sans doute, feroient un grand désordre dans le monde; il n'y auroit rien par là qui ne fût condamné : et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses; que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes, qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et, si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condam-

née avec le reste. Mais, supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles, et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par le mot d'un grand prince[1] sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche Hermite*[2]; et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrois « bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la « comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche*. » A quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie « de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là « ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes, « c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

1. Le prince de Condé.
2. Voir la *Notice*.

FIN DE LA PRÉFACE.

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

SUR LA COMÉDIE DU TARTUFFE, QUI N'AVAIT PAS ENCORE ÉTÉ REPRÉSENTÉE EN PUBLIC.[1]

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve[2], je n'avois rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et, comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avois eu, SIRE, la pensée que je ne rendrois pas un petit service à tous les honnêtes gens de votre royaume, si je faisois une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnoyeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie, avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvoit demander la

1. On ne connaît pas d'une manière précise la date de ce placet; voir cependant la *Notice*. (J. TASCHEREAU.)

2. *L'emploi où je me trouve*. Le roi se plaisait tellement aux divertissemens fréquens que la troupe de Molière lui donnait, qu'au mois d'août 1665, Sa Majesté jugea à propos de la fixer tout-à-fait à son service, en lui donnant une pension de sept mille livres. Elle prit alors le titre de *la troupe du Roi*, qu'elle a toujours conservé depuis, et elle était de toutes les fêtes qui se faisaient partout où était Sa Majesté. (GRIMAREST.)

délicatesse de la matière; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avois à toucher. Je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvoit confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi dans cette peinture que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnoître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de VOTRE MAJESTÉ; et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant étoit adouci par la manière dont VOTRE MAJESTÉ s'étoit expliquée sur ce sujet; et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôtoit tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'elle ne trouvoit rien à dire dans cette comédie qu'elle me défendoit de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand Roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de M. le légat et de la plus grande partie de nos prélats, qui tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentimens de VOTRE MAJESTÉ; malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de..., qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages[1]. VOTRE MAJESTÉ a beau dire, et M. le légat et MM. les prélats ont beau donner leur jugement, ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serois quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là;

1. Voir la *Notice*.

il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRE, a été présenté à VOTRE MAJESTÉ; et sans doute elle juge bien elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces messieurs; quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'aurois à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage: les rois éclairés, comme vous, n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de VOTRE MAJESTÉ; et j'attends d'elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI, DANS SON CAMP DEVANT LA VILLE DE LILLE EN FLANDRE, PAR LES SIEURS LA THORILLIÈRE ET LA GRANGE, COMÉDIENS DE SA MAJESTÉ, ET COMPAGNONS DU SIEUR MOLIÈRE, SUR LA DÉFENSE QUI FUT FAITE LE 6 AOUT 1667 DE REPRÉSENTER LE TARTUFFE JUSQU'A NOUVEL ORDRE DE SA MAJESTÉ.

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? Et qui puis-je solliciter contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de VOTRE MAJESTÉ. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet, une épée, et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissemens, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulois faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose [1]. Ils ont trouvé moyen de surprendre

1. LA CABALE *s'est réveillée aux simples conjectures* qu'ILS ONT pu *avoir de la chose.* Ce sujet de phrase au singulier, ce verbe au pluriel sont choquans en

des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que VOTRE MAJESTÉ avoit eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avois pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avoit qu'elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, SIRE, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de VOTRE MAJESTÉ, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions. Quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir, ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquoient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu : mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir [1]. Ils ne sauroient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde, et sans doute on ne manquera pas de dire à VOTRE MAJESTÉ que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, SIRE, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite; que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devroient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

français. On dirait aujourd'hui *qu'elle a pu avoir de la chose*. La phrase telle que Molière l'a écrite contient un de ces latinismes qui ne se sont point naturalisés dans notre langue. Les mots collectifs n'admettent que le singulier, et nous n'avons pas le choix entre *turba ruit* et *turba ruunt*. (J. TASCHEREAU.)

1. Ceci n'est autre chose que la réponse que le prince de Condé avait faite au roi. (Voir à la fin de la *Préface* de Molière.) (J. TASCHEREAU.)

J'attends avec respect l'arrêt que VOTRE MAJESTÉ daignera prononcer sur cette matière ; mais il est très-assuré, SIRE, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les tartuffes ont l'avantage ; qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, SIRE, me donner une protection contre leur rage envenimée ! et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser VOTRE MAJESTÉ des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocens plaisirs après de si nobles travaux, et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe !

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI LE 5 FÉVRIER 1669.

SIRE,

Un fort honnête médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet, et veut s'obliger pardevant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTÉ. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandois pas tant, et que je serois satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...[1].

Oserai-je demander encore cette grâce à VOTRE MAJESTÉ le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés? Je suis par cette première faveur réconcilié avec les dévots; et je le serois par cette seconde avec les médecins. C'est pour moi, sans doute, trop de grâces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour VOTRE MAJESTÉ : et j'attends avec un peu d'espérance respectueuse la réponse de mon placet[2].

1. M. de Mauvilain est le médecin pour lequel Molière a fait le troisième placet qui est à la tête de son *Tartuffe*, lorsqu'il demanda au roi un canonicat de Vincennes pour le fils de ce médecin....

On rapporte, dans deux livres de remarques, que, M. de Mauvilain et lui étant à Versailles au dîner du roi, Sa Majesté dit à Molière: « Voilà donc votre « médecin? Que vous fait-il? — Sire, répondit Molière, nous raisonnons en- « semble; il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, et je guéris. » (GRIMAREST.)

2. M. de Mauvilain obtint la grâce demandée. Que ne tint-il la promesse qu'il avait faite? (J. TASCHEREAU.)

FIN DES PLACETS.

LE TARTUFFE.

PERSONNAGES.

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.

ORGON, mari d'Elmire.

ELMIRE, femme d'Orgon.

DAMIS, fils d'Orgon.

MARIANE, fille d'Orgon.

VALÈRE, amant de Mariane.

CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.

TARTUFFE, faux dévot.

DORINE, suivante de Mariane.

MONSIEUR LOYAL, sergent.

UN EXEMPT.

FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scène est à Paris, dans la maison d'Orgon.

Nota. Toutes les notes non signées sont de M. J. TASCHEREAU.

LE TARTUFFE.[1]

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, FLIPOTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons; que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas, qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez; ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous l'on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

1. Nous avons le premier, dans notre édition de *Molière*, avec commentaires, publiée en 1823 et 1824 par M. Lheureux, combattu la fable de Bret relativement à l'étymologie du mot *tartuffe*, et fait valoir les raisons que Le Duchat allègue dans le *Dictionnaire* de Ménage pour démontrer que ce mot a une origine française. Notre avis à ce sujet a été partagé par M. Étienne (voir la *Notice*).

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée;
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée;
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.[1]

DORINE.

Si....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, mamie,[2] une fille suivante
Un peu trop forte en gueule, et fort impertinente;
Vous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Mais....

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils;[3]

1. *La cour du roi Pétaud.* C'est par corruption qu'on écrit *Pétaud;* il faudrait *Peto*, je demande; parce que ce prétendu roi est le chef que se choisissent les mendians, et assurément une cour de gueux est un peu tumultueuse. (Bret.)

2. *Mamie*, contraction de *mon amie.* On voit aussi, dans *le Malade imaginaire*, acte I, scène 6, *mamour* pour *mon amour.* Quelques auteurs, pour distinguer la première de ces locutions de *ma mie*, faisaient suivre la première lettre d'une apostrophe.

On lit, dans les bonnes éditions de Regnard, acte II, scène 3 de *Démocrite:*

Vous êtes là, *m'amie*, en très-mauvaise école.

Et plus loin, dans la même scène :

Mais vous-même, *m'amie*, êtes-vous ivre ou folle?

3. Le Pays ayant dit à Linières, *Vous êtes un sot en trois lettres.* — *Vous en êtes un, vous*, lui dit Linières, *en mille lettres que vous avez composées.* (*Ménagiana*, tome III, page 147.) Linières faisait allusion au recueil de lettres publié par Le Pays, sous le titre d'*Amitiés, Amours et Amourettes.*

C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
Et j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
Que vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
Et ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

Je crois....

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! sa sœur, vous faites la discrète,
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette!
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort;
Et vous menez sous chape[1] un train que je hais fort.

ELMIRE.

Mais, ma mère....

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
Votre conduite en tout est tout-à-fait mauvaise;
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux;[2]
Et leur défunte mère en usoit beaucoup mieux.
Vous êtes dépensière; et cet état me blesse,
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
Quiconque à son mari veut plaire seulement,
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.[3]

1. Le mot *cape*, beaucoup plus ancien que son synonyme, *chape*, est, pour ainsi dire, le seul dont on se serve aujourd'hui. *La cape*, ou *la chape*, était un manteau à capuchon. *Sous chape*, dans l'acception où le prend madame Pernelle, voulait dire, *en cachette*, *en secret*.

2. *Mettre aux yeux*, qu'on retrouve encore dans *le Misanthrope* et dans *Mélicerte*, et dans plusieurs contemporains de Molière, est tout-à-fait hors d'usage aujourd'hui.

3. Ces deux vers renferment la même idée que la troisième *Maxime du mariage*, acte III, scène 2 de *l'École des Femmes* :

Et les soins de paroître belles
Se prennent peu pour les maris.

CLÉANTE.

Mais, madame, après tout....

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
Je vous estime fort, vous aime et vous révère :
Mais enfin, si j'étois de mon fils, son époux,
Je vous prierois bien fort de n'entrer point chez nous.
Sans cesse vous prêchez des maximes de vivre
Qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre.
Je vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
Et je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux, sans doute...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi! je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique
Vienne usurper céans[1] un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,[2]

1. *Céans* pour *ici dedans;* expression fréquemment employée par Molière, mais bien vieillie. Fabre d'Églantine a cependant encore dit, dans son *Philinte de Molière*, acte IV, scène 2 :

Je demande *céans* monsieur de Valencés.

2. *Croire à* est inusité dans cette acception; nous aurons occasion de le faire remarquer acte II, scène 2 de cette même pièce.

On ne peut rien faire qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.[1]
C'est au chemin du ciel qu'il prétend vous conduire :
Et mon fils à l'aimer vous devroit tous induire.[2]

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père, ni rien,
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien :
Je trahirois mon cœur de parler d'autre sorte.
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte :
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.[3]

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise;
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avoit pas de souliers,
Et dont l'habit entier valoit bien six deniers,

1. Ce vers, si comique par la vivacité de la repartie, est un de ceux dont on fait les plus fréquentes applications.

2. *Induire*, signifiait autrefois *déterminer, porter à faire une chose;* aujourd'hui on ne l'emploie plus guère qu'en disant : *Induire quelqu'un en erreur,* et, *Qu'en induisez-vous?* pour, *Quelle conséquence en tirez-vous?* Piron s'est cependant encore servi de ce verbe dans le même sens, acte 1, scène 2 de *la Métromanie.*

L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.

3. Damis se montre ici bouillant, comme on l'est à son âge; mais le naturel de ses sentimens et de ses passions n'est pas la seule chose que l'on doive admirer. Son impatience et ses menaces sont la plus adroite préparation, l'acheminement le plus vraisemblable à la scène qu'il fera bientôt à ce bon monsieur Tartuffe.

En vienne jusque-là que de se méconnoître,
De contrarier tout, et de faire le maître!

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie! il en iroit bien mieux,[1]
Si tout se gouvernoit par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierois, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne sauroit-il souffrir qu'aucun hante céans?
En quoi blesse le ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête?

1. C'est ici qu'on peut sentir mieux qu'ailleurs l'inconvénient de ces impersonnels dont on a fait justice depuis Molière, et qui ne servaient qu'à jeter le lecteur dans l'incertitude. Certes, si l'on n'avait lu attentivement tout ce qui précède, personne ne douterait un seul instant que, *Il en irait bien mieux*, ne se rapportât au Tartuffe; tandis qu'au contraire c'est une phrase impersonnelle, qui signifie, *La maison en irait bien mieux*.

Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous?...
(Montrant Elmire.)
Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux.[1]

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites :
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage,
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, madame, empêcher qu'on ne cause?
Ce seroit dans la vie une fâcheuse chose,
Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il falloit renoncer à ses meilleurs amis.

1. Tartuffe, qu'on ne voit point au premier acte, y devenant l'objet de tous les débats des uns qui l'attaquent et des autres qui le défendent, s'annonce d'avance par les discussions qu'il excite. Dorine surtout l'a désigné par ses brocards et par son libre caquet : on l'a entendu dire que le saint homme s'érigeait en directeur de la maison et en surveillant d'Elmire. Ce n'est point au hasard qu'elle s'est écriée malignement :

Je crois que de madame il est, ma foi, jaloux;

trait exquis de sa sagacité, qui fait pressentir la conduite que tiendra le cafard. (M. Lemercier.)

— Ce vers, qui devait nécessairement être placé dans la bouche d'une servante d'un esprit vif et qui connaît peu la retenue, mérite des éloges du même genre que ceux que nous avons donnés tout à l'heure à l'impatience et aux menaces de Damis. C'est encore une adroite préparation aux entreprises de Tartuffe. Personne ne savait mieux que Molière rendre une situation : personne aussi ne savait mieux l'amener; ce qui est peut-être plus difficile encore.

Et, quand même on pourroit se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire?
Contre la médisance il n'est point de rempart.[1]
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux
Ne seroient-ils point ceux qui parlent mal de nous?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire;[2]
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie.
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et, sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public, dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnemens ne font rien à l'affaire.

1. Madame Pernelle, ne voulant point encore reconnaître la fourbe manifeste de Tartuffe, dira aussi acte v, scène 3 :

Des esprits médisans la malice est extrême.

2. On ne dit point, *Médire sur quelqu'un*, mais, *Médire de quelqu'un.* M. Auger propose, pour faire disparaître cette incorrection, un changement aussi facile qu'heureux :

Des autres sont toujours les premiers à médire.

On sait qu'Orante mène une vie exemplaire;
Tous ses soins vont au ciel; et j'ai su par des gens
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.[1]

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne!
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.[2]

1. On a blâmé ces mots, *Le train qui vient céans*, auquel on supposait le sens de, *Le train qu'on mène céans.* Nul doute que, dans ce cas, la phrase ne fût répréhensible; mais ce que madame Pernelle vient de dire, *Des carrosses à la porte plantés, du bruyant assemblage des laquais qui font un éclat fâcheux dans tout le voisinage*, pourrait faire croire qu'elle en est encore sur les nombreuses visites que reçoit Elmire; ce qui rendrait irréprochable, *Le train qui vient céans.*

2. *A son corps défendant*, est une expression heureusement appliquée à une ex-coquette, qui ne s'est jamais *défendue* que contre la solitude.

— *La lettre sur l'Imposteur* dit qu'après que Dorine a parlé de cette prude à son corps défendant, « le frère de la bru (Cléante) continue par un caractère « sanglant qu'il fait de l'humeur des gens de cet âge, *qui blâment tout ce qu'ils « ne peuvent plus faire.* Comme cela touche la vieille de fort près, elle entre« prend avec grande chaleur de répondre, sans pourtant témoigner se l'ap« pliquer en aucune façon, ce que nous ne faisons jamais dans ces occasions, « pour avoir un champ plus libre à nous défendre, en feignant d'attaquer sim« plement la thèse proposée et évaporer toute notre bile contre qui nous pique « de cette manière subtile, sans qu'il paraisse que nous le fassions pour notre « intérêt. Pour remettre la vieille de son émotion, le frère continue sans faire « semblant d'apercevoir le désordre où son discours l'a mise; et, pour un exemple « de bigoterie qu'elle avait apporté, il en donne six ou sept qu'il propose, sou« tient et prouve l'être de la véritable vertu; nombre qui excède de beaucoup « celui des bigots allégués par la vieille pour aller au-devant des jugemens mali« cieux ou libertins, qui voudraient induire de l'aventure qui fait le sujet de cette « pièce, qu'il n'y a point ou fort peu de véritables gens de bien, en témoignant « par ce dénombrement que le nombre en est grand en soi, voire très-grand, « si on le compare à celui des fieffés bigots, qui ne réussiraient pas si bien « dans le monde s'ils étaient en si grande quantité. » Il est probable que le reste

Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages :
Mais, voyant de ses yeux tous les brillans baisser,
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la foiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps :
Il leur est dur de voir déserter les galans.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien.[1]
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne sauroit souffrir qu'un autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge[2] a sevré leurs désirs.[3]

de cette tirade de Dorine contient une grande partie de ce que Cléante, dans la bouche duquel elle eût été beaucoup mieux placée, avait d'abord à débiter. Mais il ne nous reste rien de la réponse de madame Pernelle. Quant au morceau de Cléante sur les vrais dévots, nous pensons avec M. Étienne qu'il n'a été que transposé, et que c'est lui qu'on retrouve scène sixième de ce même acte. (Voir la *Notice*.)

1. *Et ne pardonne à rien*, est une locution fautive, si Molière a voulu dire, *Et ne pardonne aucune chose*; mais elle cesse de l'être, si, *Et ne pardonne à rien*, est là pour, *Ne pardonne à personne : rien*, est très-souvent, dans le style de la conversation, synonyme du mot indéfini, *personne ; c'est un homme qui n'a d'affection pour rien.*

2. *Le penchant de l'âge ;* on dit, *Le penchant d'une colline*, et, *Le déclin de l'âge, de la vie. Le penchant de l'âge*, signifierait plutôt, *L'inclination de l'âge*, comme dans cette phrase : *Le plaisir est le penchant de la jeunesse.*

3. Diderot a dit, au sujet de ces tirades de Dorine : « Je ne croirai jamais que c'est une servante qui parle. » Cette observation n'est peut-être que trop juste, car ces vers ont plus d'un point de ressemblance avec ce que Célimène répond à la prude Arsinoé, acte III, scène 5 du *Misanthrope.*

ACTE I, SCÈNE I.

MADAME PERNELLE, à Elmire.

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire;
Car madame, à jaser, tient le dé tout le jour.[1]
Mais enfin je prétends discourir à mon tour.
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le ciel, au besoin, l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que, pour votre salut, vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là, jamais on n'entend de pieuses paroles;
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles:[2]
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart.
Enfin, les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées:
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et comme, l'autre jour, un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone,
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune:[3]

1. Un semblable reproche, de la part de madame Pernelle, qui n'a pas cessé de parler, est très-comique.

2. *Fariboles.* Ménage et Le Duchat regardent ce mot comme dérivé de *frivole.* Le Duchat cite un passage d'un ancien auteur, où *frivole*, devenu substantif, est employé dans l'acception que nous donnons aujourd'hui au mot *faribole;* d'autres font venir ce mot du verbe latin *fari*, parler.

3. Madame Pernelle cite la tour de *Babylone*, et c'est celle de *Babel* que l'on s'attendait à voir entrer dans la comparaison, puisque c'est à la construc-

Et, pour conter l'histoire où ce point l'engagea....
(Montrant Cléante.)
Voilà-t-il pas monsieur qui ricane déjà!
Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
(A Elmire.)
Et sans.... Adieu, ma bru; je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous rêvez et bayez aux corneilles.[1]
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.[2]
Marchons, gaupe[3], marchons.[4]

tion de cette tour que les hommes qui y étaient réunis furent obligés d'abandonner leur entreprise par la confusion que causaient leurs divers langages; mais le désir de faire une pointe, inspirée par le dépit, fait commettre à madame Pernelle cette violation de l'Histoire sainte. Elle joue sur le mot de *Babylone*, qui contient les mots, *babille* et *l'aune*, employés dans le vers suivant. Si, comme La Harpe l'a dit au sujet de la pointe d'Alceste, acte 1, scène 2 du *Misanthrope*, on est exposé à manquer de goût quand on se fâche, madame Pernelle doit rarement en avoir un très-pur.

1. *Bayer aux corneilles*, locution proverbiale, qui signifie, *Ouvrir la bouche*, comme il arrive quand on regarde avec attention quelque chose au-dessus de soi. On disait autrefois indifféremment, *béer* et *bayer;* l'un et l'autre viennent du verbe latin, *beare*. Un *bayard* signifiait un homme niaisement attentif.

2. A la condition des caractères, s'unit celle des passions, très-bien traitées dans *le Tartuffe;* car tous les ridicules en ressortent. Madame Pernelle s'annonce par la vivacité qui la rend insociable, et par sa charité peu édifiante, qui distribue les injures de droite et de gauche, qui prêche sur un ton de colère, qui s'emporte à tout coup, fait le martyre de ses enfans, et soufflette largement la pauvre Flipote qui la suit. Rien de plus vrai, de plus fréquent que cette violence passionnée en une vieille bigote. (M. Lemercier.)

3. *Gaupe*, terme d'injure et de mépris, dont on se sert familièrement pour désigner une femme malpropre et désagréable.

4. L'exposition vaut seule une pièce entière : c'est une espèce d'action. L'ouverture de la scène vous transporte sur-le-champ dans l'intérieur d'un

SCÈNE II.[1]

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller.
Que cette bonne femme!...

ménage, où la mauvaise humeur et le babil grondeur d'une vieille femme, la contrariété des avis et la marche du dialogue, font ressortir naturellement tous les personnages que le spectateur doit connaître, sans que le poëte ait l'air de les lui montrer. Le sot entêtement d'Orgon pour Tartuffe, les simagrées de dévotion et de zèle du faux dévot, le caractère tranquille et réservé d'Elmire, la fougue impétueuse de son fils Damis, la saine philosophie de son frère Cléante, la gaieté caustique de Dorine, et la liberté familière que lui donne une longue habitude de dire son avis sur tout; la douceur timide de Mariane, tout ce que la suite de la pièce doit développer; tout, jusqu'à l'amour de Tartuffe pour Elmire, est annoncé dans cette scène, qui est à la fois une exposition, un tableau, une situation. (La Harpe.)

— Au lever de la toile, on voit tous les acteurs rassemblés, hormis Orgon et Tartuffe. Le seul babil d'une vieille grand'mère expose tous les intérêts, tous les caractères, le sien propre, et le sujet de la fable : chaque mot sorti de sa bouche est un coup de pinceau hardi, brillant, large, rapide, qui peint, comme sur une toile, autant de vivans portraits de famille. Tout se meut autour de la bonne femme, et la pièce entre de prime abord en action : exposition originale, animée, dont l'exemple paraît unique au théâtre (M. Lemercier.)

1. D'après la *Lettre sur l'Imposteur,* à la fin de la première scène, il n'y avait qu'Elmire qui accompagnât sa belle-mère : dans *le Tartuffe,* tous les personnages la suivent, à l'exception de Cléante et de Dorine. Pendant l'absence d'Elmire, les autres personnages s'entretenaient de la conduite que les faux dévots tiennent dans les maisons où ils sont admis. Ce passage fut supprimé, comme exagéré et comme pouvant donner lieu à des applications dangereuses. On parlait aussi de la liaison de Mariane et de Valère : on savait que Panulphe s'opposait à leur union; mais on ignorait son motif. L'intention de Molière, en faisant reconduire madame Pernelle par la seule Elmire à peine convalescente, avait été de marquer, dès le commencement, le caractère de cette

DORINE.

Ah! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouît tenir un tel langage :
Elle vous diroit bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée!
Et que de son Tartuffe elle paroît coiffée!

DORINE.

Oh! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils;
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : C'est bien pis!
Nos troubles l'avoient mis sur le pied d'homme sage,
Et, pour servir son prince, il montra du courage;[1]
Mais il est devenu comme un homme hébêté,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté;
Il l'appelle son frère, et l'aime, dans son âme,
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent.
Il le choie, il l'embrasse; et, pour une maîtresse,
On ne sauroit, je pense, avoir plus de tendresse :
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis;
Avec joie il l'y voit manger autant que six;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède;

femme scrupuleusement attachée à ses moindres devoirs. On ignore pourquoi Molière a supprimé cette intention vraiment dramatique (M. Petitot.) Voir la *Notice*.

1. Il est essentiel d'observer avec quelle adresse Molière prépare son dénouement dès le premier acte de la pièce; voilà le bonhomme Orgon présenté d'un seul trait comme un citoyen digne de la grâce que doit lui faire le prince, auquel il sera déféré par Tartuffe. (Bret.)

Et, s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide ! [1]
Enfin, il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connoît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire, à toute heure, des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermonner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit, de ses mains,
Un mouchoir [2] qu'il trouva dans une Fleur des Saints, [3]
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III.

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE, à Cléante.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.

1. C'est une servante qui parle. (*Note de Molière.*)

2. *Rompre un mouchoir*, ne se dit pas ; on dit, *déchirer un mouchoir*. Le verbe *rompre* ne s'emploie aujourd'hui que dans les phrases où l'on pourrait faire usage du verbe *briser*.

3. *Fleur des Saints*, livre ascétique ou de dévotion : c'est le titre des *Vies des Saints*, de Ribadeneira, traduites en français, 2 vol. in-fol. (Bret.)

Mais j'ai vu mon mari : comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue. [1]

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici, pour moins d'amusement,
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

SCÈNE IV.

CLÉANTE, DAMIS, DORINE.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands;
Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
Et, s'il falloit....

DORINE.

Il entre.

SCÈNE V.

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortois, et j'ai joie à vous voir de retour.

1. Le motif de la sortie d'Elmire n'est pas du tout clair. Veut-elle se retirer pour éviter la présence de son mari? Cela ne peut être : elle cesserait ainsi d'inspirer une grande partie de l'intérêt sur lequel Molière a compté; il faut plutôt croire que c'est une sortie non motivée, qu'une démarche inconvenante.

La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

(A Cléante.)

Dorine.... Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.

(A Dorine.)

Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?[1]

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe! il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout:
Tant sa douleur de tête étoit encor cruelle!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle;

1. *Comme est-ce qu'on s'y porte? Comme* s'employait autrefois pour *comment*, même dans les phrases interrogatives: Corneille a dit: *Albin, comme est-il mort?* Mais Vaugelas désapprouvait déjà cette substitution.

Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchoient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table;
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avoit perdu madame,
But, à son déjeûné, quatre grands coups de vin. [1]

1. On serait tenté de croire que le P. Bourdaloue ne connaissait pas l'ouvrage contre lequel il s'élevait dans la chaire de vérité, puisqu'il dit qu'on

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence. [1]

SCÈNE VI.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous :
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,

« donne à un hypocrite imaginaire le visage d'un pénitent; » tandis que Molière le peint avec l'oreille rouge et le teint bien fleuri, mangeant le soir deux perdrix avec une moitié de gigot en hachis, passant ensuite dans son lit bien chaud, où, sans trouble, il dort jusqu'au lendemain, et buvant à son déjeûner quatre grands coups de vin, pour réparer le sang qu'avait perdu madame.

(Bret.)

1. A peine Orgon a-t-il parlé, qu'il se peint tout entier par un de ces traits qui ne sont qu'à Molière. On peut s'attendre à tout d'un homme qui, arrivant dans sa maison, répond à tout ce qu'on lui dit par cette seule question : *Et Tartuffe?* et s'apitoie sur lui de plus en plus, quand on lui dit que Tartuffe a fort bien mangé et fort bien dormi. Cela n'est point exagéré : c'est ainsi qu'est fait ce que les Anglais appellent l'*infatuation*, mot assez peu usité parmi nous, mais nécessaire pour exprimer un travers très-commun. (Laharpe.)

— La seule condition de la force comique place *le Tartuffe* au-dessus du *Misanthrope*, et conséquemment de toutes les comédies. Dans la vive scène de l'exposition il y a force comique; dans cet interrogatoire d'Orgon, que l'on instruit de la maladie de sa femme, et dont l'inquiétude n'aboutit qu'à redire, *Et Tartuffe?* il y a force comique; dans cette exclamation réitérée d'Orgon, à qui l'on donne les meilleurs témoignages du bon appétit, du paisible sommeil et de la fraîche santé du dévot, qu'il plaint en soupirant à chaque fois, *Le pauvre homme!* il y a force comique. (M. Lemercier.) Voir à la *Notice* l'origine de cette comique exclamation.

Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui;
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...?

ORGON.

Halte-là, mon beau-frère;
Vous ne connoissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connois pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être....

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connoître,
Et vos ravissemens ne prendroient point de fin.
C'est un homme... qui... ah!... un homme... un homme enfin.[1]
Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien:
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien;
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrois mourir frère, enfans, mère et femme,
Que je m'en soucierois autant que de cela.[2]

1. Rien de plus naturel que ce compte rendu par Orgon de ce qui cause son admiration. Quoi que Boileau en ait dit, l'admiration et l'enthousiasme, quelque clairement conçus qu'ils soient, se rendent peu facilement; et il n'y a rien de plus ordinaire que d'entendre un homme, qui a pris à tâche de vous faire partager son vertige, laisser échapper quatre ou cinq exclamations, et les terminer par un *suffit*, ou un *enfin*, comme Orgon.

2. Digne expression des sentimens humains de ces bons dévots, qui, selon leur propre dire, mettent humblement toutes leurs pertes au pied de la croix,

CLÉANTE.

Les sentimens humains, mon frère, que voilà!

ORGON.

Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venoit, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attiroit les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussoit sa prière;
Il faisoit des soupirs, de grands élancemens,
Et baisoit humblement la terre à tous momens;
Et, lorsque je sortois, il me devançoit vite,
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitoit,
Et de son indigence, et de ce qu'il étoit,
Je lui faisois des dons : mais, avec modestie,
Il me vouloit toujours en rendre une partie :
« C'est trop, me disoit-il, c'est trop de la moitié;
« Je ne mérite pas de vous faire pitié. »
Et, quand je refusois de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il alloit le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et, depuis ce temps-là, tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même

et s'abstiennent de sensibilité envers les créatures les plus chères, afin de mieux vivre en béatitude devant le Créateur! (M. Lemercier.)

— Geoffroy trouve cette tirade impie : c'est, selon lui, une parodie de l'humilité et de la résignation chrétiennes. N'a-t-il donc pas songé que ces sentimens outrés ont été inspirés à Orgon par un monstre qui en veut faire son profit; et que par conséquent ils ne peuvent, ils ne doivent être qu'une parodie de la vertu?

Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux. [1]
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle;
Un rien presque suffit pour le scandaliser;
Jusque là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère. [2]

CLÉANTE.

Parbleu! vous êtes fou, mon frère, que je croi.
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage....

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE.

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux;

1. Orgon, en parlant de la sorte, est loin des réflexions que cette conduite devrait lui faire faire; car il songe au mariage de sa fille avec ce fourbe, et cet arrangement ferme son esprit à tous les soupçons qu'il aurait lieu de concevoir. (M. Lemercier.)

2. Qui ne se rendrait à de telles preuves de vertu? Il faut avoir l'esprit aussi mal fait que Cléante, pour ne pas partager l'admiration que ressent Orgon pour le donneur d'eau bénite et l'assassin repentant de la puce! Cette tirade fort adroite fait connaître tous les moyens que le fourbe a mis en œuvre pour capter l'esprit du trop faible mari d'Elmire.

Et qui n'adore pas de vaines simagrées
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers on n'est point les esclaves. [1]
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves :
Et, comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace.
Hé quoi! vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter d'un semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage,
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnoie à l'égal de la bonne?
Les hommes, la plupart, sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère.

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère;

1. *On n'est point les esclaves*, pour, *on n'est point les dupes*, n'est pas très-correct; mais, dans notre langue, la poésie est souvent *esclave* de la rime, ce vers en est la preuve.

Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes,
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes. [1]

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré;
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et, comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle, [2]
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place,
De qui la sacrilége et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue, à leur gré,
De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré; [3]
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,

1. Les gens pour qui une sotte ironie est un argument doivent être fort contens de la réponse d'Orgon; elle est cependant encore plus adroite qu'on n'eût dû l'attendre de lui. Il n'y a pas une objection à faire à Cléante, dont toutes les raisons ont été d'une incontestable justesse : elle est donc encore assez bien trouvée pour un entêté qui n'a rien à répondre, et ne veut pas avoir l'air de se tenir pour battu.

2. Voir la *Notice*, au sujet de ces vers.

3. *De plus saint et sacré;* aujourd'hui on serait obligé de répéter non-seulement le terme comparatif *plus*, mais même la préposition *de*. Vaugelas voulait cependant qu'avec des adjectifs synonymes, on ne répétât ni l'un ni l'autre, et qu'ainsi l'on dît: *Les plus hautes et excellentes vertus*. Il serait difficile de trouver deux adjectifs d'une plus égale valeur que, *saint* et *sacré*.

Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés;
Ces gens, dis-je, qu'on voit, d'une ardeur non commune,
Par le chemin du ciel courir à leur fortune;
Qui, brûlans et prians, [1] demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour;
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du ciel leur fier ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère,
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré. [2]
De ce faux caractère on en voit trop paroître.
Mais les dévots de cœur sont aisés à connoître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux.
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre :

1. *Brûlans et prians.* On peut soutenir jusqu'à un certain point que ces deux mots, le dernier surtout, ne sont que des participes présens, et devaient par conséquent rester indéclinables; mais le contraire fût-il, Molière aurait encore pour excuse l'exemple du correct Racine, qui a dit, dans *Andromaque :*

Pleurante, après son char, voulez-vous qu'on me voie ?

2. C'est là le sublime du style de Thalie : celui de tout *le Tartuffe* est pareil, et la condition du dialogue qui en dépend soutient le parallèle en beauté, en vigueur, en éclat, avec l'excellence des discours suivis de cet éloquent morceau. (M. Lemercier.)

Ce titre par aucun ne leur est débattu;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu.
On ne voit point en eux ce faste insupportable;
Et leur dévotion est humaine, est traitable.
Ils ne censurent point toutes nos actions,
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections;
Et, laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre.
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du ciel plus qu'il ne veut lui-même.
Voilà mes gens; voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle:
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle;
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui. [1]

1. Aujourd'hui bien des gens regardent comme une leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de Cléante, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécile d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue; et c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que Molière au théâtre. (Voltaire.)

— La distinction entre la vraie piété et la fausse dévotion, si solidement établie par Cléante, est en même temps la morale de la pièce et l'apologie de l'auteur. Elle est si convaincante, que le bon Orgon n'y trouve d'autre réponse que

ACTE I, SCÈNE VI.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON, s'en allant.

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère,
Pour être votre gendre, a parole de vous.

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

celle qui a été et qui sera à jamais, sur cette matière, le refrain des imbéciles ou des fripons :

Mon frère, ce discours sent le libertinage.

On sait la réplique de Cléante :

Voilà de vos pareils le discours ordinaire. (LAHARPE.)

Quoique la citation de La Harpe ne soit pas exacte, comme ce que répond Orgon n'est pas beaucoup plus fort en raisonnement que le vers cité, la remarque n'en subsiste pas moins.

— Le noble et vif hommage que Molière rend dans cette scène à la vraie piété, devait seul couvrir de honte tous ceux qui criaient au scandale. Nous avons peu de morceaux dans notre langue qui soient écrits avec autant de chaleur et de pureté; c'est la scène du plus honnête homme et du meilleur poëte de la nation; elle fait à la représentation un grand effet sur les esprits, et notre jeunesse a bien peu d'occasions de se pénétrer de vérités aussi utiles. (BRET.)

— Dans la dernière scène du premier acte de *l'Imposteur*, la distinction des vrais et des faux dévots n'était pas suffisamment marquée. Si les obstacles qu'on opposa long-temps à la représentation du *Tartuffe* furent un abus de pouvoir, du moins leur doit-on cette tirade fameuse, qui peut passer pour un des chefs-d'œuvre de notre poésie. (M. PETITOT.)

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

ORGON.

Selon.

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le ciel en soit loué!

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc?

ORGON.

De faire

Ce que le ciel voudra. [1]

CLEANTE.

Mais parlons tout de bon.

Valère a votre foi; la tiendrez-vous, ou non?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, seul.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe. [2]

1. Cette réponse est celle du digne élève d'un maître qui sait aussi se tirer d'affaire, en s'écriant:

La volonté du ciel soit faite en toute chose!

2. Cet acte est le meilleur d'une comédie qui en a cinq admirables: il renferme trois scènes capitales; six caractères s'y développent largement, et un septième, celui de Tartuffe, y est annoncé de la manière la plus adroite, la plus profonde. Il y a tant de pièces où l'exposition froide et lente occupe deux actes entiers! mais aussi il y a si peu d'auteurs qui approchent, même de bien loin, de l'inimitable Molière!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père?

ORGON.

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler [1] en secret.

MARIANE, à Orgon, qui regarde dans un cabinet.

Que cherchez-vous?

ORGON.

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourroit nous entendre;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre. [2]
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

1. *J'ai de quoi vous parler*, ne peut pas se dire; sans la rime et la mesure, Molière eût écrit, *j'ai à vous parler.*

2. Ce vers est une adroite préparation à la scène IV du troisième acte.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe, notre hôte?

MARIANE.

Qui? moi?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

SCÈNE II.

ORGON, MARIANE; DORINE, entrant doucement, et se tenant derrière Orgon sans être vue.

ORGON.

C'est parler sagement.... Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous seroit doux
De le voir, par mon choix, devenir votre époux.
Hé!

MARIANE.

Hé!

ORGON.

Qu'est-ce?

MARIANE.

Plaît-il?

ORGON.

Quoi?

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui [1] me touche le cœur, et qu'il me seroit doux
De voir, par votre choix, devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi! voulez-vous, mon père...?

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir, par votre hymen, Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela.

(Apercevant Dorine.)

Et, comme sur vos vœux je.... Que faites-vous là?

1. *Qui voulez-vous que je dise qui;* il eût fallu, *de qui voulez-vous que je dise qu'il*, etc.

La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard;
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc! la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point,
Que vous-même, monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui! oui! vous nous contez une plaisante histoire!

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons!

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu. [1]

DORINE.

Allez, ne croyez point à monsieur votre père; [2]
Il raille.

1. *N'est point jeu:* bien qu'on dise au pluriel, *ce sont jeux de prince*, la suppression de l'adjectif *un* devant le singulier ne peut être admise; il fallait, *n'est point un jeu.*

2. *Croire à quelqu'un*, et, *croire quelqu'un*, ne sont point synonymes; *croire à quelqu'un*, signifie croire à l'existence de quelqu'un. *Croire aux sor-*

ORGON.

Je vous dis....

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux....

DORINE.

Hé bien! on vous croit donc; et c'est tant pis pour vous.
Quoi! se peut-il, monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir...?

ORGON.

Écoutez:
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point; je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot:
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux...?

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.

ciers, c'est croire qu'il y en a, qu'il en existe: *croire les sorciers*, c'est regarder comme vrai ce qu'ils vous disent. Dorine devait donc dire ici: *Ne croyez point monsieur votre père.*

Sa misère est sans doute une honnête misère;
Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisque enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soins des choses temporelles;
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras, et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et, tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit;[1] et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence,
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse:
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui[2]
D'une fille comme elle un homme comme lui?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences?
Sachez que d'une fille on risque la vertu
Lorsque, dans son hymen, son goût est combattu;
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne;

1. Voir la *Notice* pour la transposition d'un passage de *l'Imposteur*.
2. *Ennui*, est pris ici dans une acception qu'il n'a plus aujourd'hui; Dorine l'emploie pour *répugnance*.

Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile, enfin, d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;[1]
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dis qu'il me faut apprendre d'elle à vivre!

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons :
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avois donné pour vous ma parole à Valère;
Mais, outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin :
Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.

1. Cailhava, dans une espèce de dialogue sur les traditions des acteurs dans *le Tartuffe*, dialogue qui est censé avoir lieu après une représentation de cet ouvrage, dit, à propos de ces quatre vers que débite Dorine : » Je suis fâché « qu'en prononçant ces vers, elle les ait dédiés avec tant d'affectation à Orgon, « qu'elle doit aimer, qu'elle doit estimer, qui n'a rien de difforme, et qui ne « mérite pas d'être traité avec mépris en présence de sa fille. Ajoutons qu'en « appliquant ces quatre vers à Orgon, Dorine semble vouloir excuser Elmire, « sur la vertu de laquelle on ne doit faire naître aucun soupçon. »

Enfin avec le ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfans, comme deux tourterelles :
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez ;
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure. [1]

ORGON.

Ouais ! quels discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura. [2]

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, monsieur, que pour votre intérêt.

1. Un mari qui se laisse tromper et gouverner par son insolente femme est réputé *porteur de cornes*, *cornu*, *cornard*. C'est par cette raison que *cocu*, *cornard* et *sot* sont synonymes. Dans une de nos comédies on trouve ce vers :

Elle ? Elle n'en fera qu'un sot, je vous assure. — (VOLTAIRE.)

2. Ces vers sont une des nombreuses preuves de la crédulité de nos ancêtres, de leur superstitieuse confiance dans l'astrologie judiciaire. Vous deviez être heureux ou malheureux, selon qu'à votre naissance le degré de tel ou tel signe montait au ciel : c'est ce qu'on appelait l'*ascendant*.

ORGON.

C'est prendre trop de soin; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimoit....

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.[1]

DORINE.

Et je veux vous aimer, monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah!

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards d'un chacun vous alliez vous offrir.

ORGON.

Vous ne vous tairez point!

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...?[2]

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez![3]

1. *Je ne veux pas qu'on m'aime*, est un admirable trait de vérité et de naturel; c'est le dépit, la colère même qui parle, mais c'est celle d'un homme naturellement bon.

2. *Serpent, dont les traits effrontés;* on ne dit point, *les traits*, et surtout *les traits effrontés d'un serpent:* on dit, *sa bouche*, *ses dents envenimées.* Ce vers en rappelle un autre de Malherbe, dans lequel la métaphore n'est pas mieux soutenue :

> Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion, etc.

3. Orgon participe de l'humeur impatiente de madame Pernelle. Il a beau

ACTE II, SCÈNE II.

ORGON.

Oui : ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises;
Et, tout résolument, je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
(à sa fille.)
A ne m'en point parler, ou... Suffit.. Comme sage,[2]
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE, à part.

J'enrage
De ne pouvoir parler.

ORGON.

Sans être damoiseau,
Tartuffe est fait de sorte....

se faire des lois de résignation, et pousser l'enthousiasme pour la douceur de son Tartuffe jusqu'à l'admiration, de s'être confessé saintement

> D'avoir pris une puce, en faisant sa prière,
> Et de l'avoir tuée avec trop de colère :

cependant les moindres contrariétés qu'il éprouve le mettent hors de lui; et ses fureurs contre les familiarités de Dorine fourniront à celle-ci l'occasion de désigner la passion qui l'aveugle par ce bon vers devenu proverbe :

> Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez! (M. Lemercier.)

— Bret a fait remarquer avec raison que Molière avait presque calqué sur cette scène la scène v de l'acte premier du *Malade imaginaire*, dans laquelle Orgon annonce à Angélique, devant Toinette, qu'il lui destine Thomas Diafoirus pour époux. Le dialogue de ces deux scènes a aussi plus d'un trait de ressemblance, et ce vers de Dorine est à peu près le, *Doucement, monsieur, vous ne songez pas que vous êtes malade*, de la servante d'Argan.

2. *Comme sage*, qui est là pour *en ma qualité d'homme sage*, n'est ni modeste, ni correct.

DORINE, à part.

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que, quand tu n'aurois même aucune sympathie
Pour tous les autres dons.....

DORINE, à part.

La voilà bien lotie!

(Orgon se tourne du côté de Dorine, et, les bras croisés, l'écoute, et la regarde en face.)

Si j'étois en sa place, un homme assurément
Ne m'épouseroit pas de force impunément;
Et je lui ferois voir, bientôt après la fête,
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.[1]

ORGON, à Dorine.

Donc, de ce que je dis on ne fera nul cas?

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON, à part.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de donner un soufflet à Dorine; et, à chaque mot qu'il dit à sa fille, il se tourne pour regarder Dorine, qui se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein....

1. Martine, du *Médecin malgré lui*, dit aussi, acte premier, scène IV : « Je « sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un « mari. »

Croire que le mari.... que j'ai su vous élire....[1]
(à Dorine.)
Que ne parles-tu?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plaît pas, moi.[2]

ORGON.

Certes, je t'y guettois.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi!...

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerois fort de prendre un tel époux.[3]

1. *Élire;* on ne dit point *élire*, mais *choisir un mari. Élire*, suppose un choix à faire entre un grand nombre de personnes, et n'est même guère d'usage qu'en parlant de fonctionnaires nommés par leurs collègues ou par leurs concitoyens à la pluralité des voix.

2. *Il ne me plaît pas, moi.* L'exactitude grammaticale demanderait, *il ne me plaît pas, à moi;* mais la première de ces locutions a une rapidité qui convient si bien à la passion, que nous nous garderons de reprocher à Molière d'en avoir fait usage; il s'en est servi même dans *le Médecin malgré lui*, où il ne peut sembler, comme ici, y être forcé par la mesure.

3. Je me moquerois fort de prendre un tel époux.

Bret a trouvé cette expression, *je me moquerais fort de faire telle chose*, peu française, dans le sens de, *je ne voudrais jamais faire telle chose.* Il eût dû dire même qu'il y a ici un contre-sens; car on dit ordinairement : *Je me moquerais de faire telle chose*, pour, *je m'inquiéterais peu de faire telle chose;* par exemple,

ORGON, après avoir manqué de donner un soufflet à Dorine.

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui, sans péché, je ne saurois plus vivre. [1]
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre;
Ses discours insolens m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu. [2]

je me moquerais bien de me voir décrié par les sots et les hypocrites, si j'étais auteur du Tartuffe; et certes Dorine ne veut pas dire qu'*il lui serait égal* d'épouser Tartuffe, qu'*elle s'en inquiéterait peu.*

1. Cailhava, dans son dialogue précédemment cité, dit, en parlant de l'acteur qui remplissait le rôle d'Orgon : « L'endroit surtout dans lequel il s'est « montré le plus comédien, c'est au moment où Dorine lui dit :

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez!

« Le reproche l'a vivement frappé; il s'est recueilli un instant, et par là il a « motivé sa sortie précipitée, lorsque, poussé à bout par la soubrette, et craignant de s'emporter encore, il s'écrie :

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurois plus vivre.

2. Tout ce second acte est un chef-d'œuvre de dialogue vif et comique. Le rôle de la soubrette y est admirable; les scènes entre Orgon et Dorine servent tous les jours à éprouver le talent des actrices qui débutent dans cet emploi.

On remarquera ici que tout ce qu'on a dit de la trop grande part que nous laissons prendre dans nos comédies à des valets s'applique moins directement aux soubrettes, qui très-souvent, auprès des jeunes personnes, jouent à peu près les rôles dont nos écrivains les ont chargées.

A l'égard des libertés de Dorine avec Orgon, que quelques gens trouvent un peu fortes, on ne réfléchit pas assez qu'un bonhomme du caractère de ce maître a dû laisser prendre chez lui un ton qui ne conviendrait point ailleurs. Crédule, faible et confiant, Orgon serait moins propre à être la dupe d'un fripon adroit, s'il avait su se faire respecter chez lui davantage. (Bret.)

SCÈNE III.

MARIANE, DORINE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé!

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace!

MARIANE.

Quoi?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui;
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire;
Et que, si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.[1]

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

1. Ce trait paraissait d'autant plus plaisant alors, qu'il était nouveau. Le grand nombre des auteurs qui l'ont emprunté à Molière n'en fait plus aujourd'hui qu'une plaisanterie triviale.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie? ou ne l'aimez-vous pas?

MARIANE.

Ah! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas[1] pour lui jusqu'où va mon ardeur?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrais sentimens ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et, selon l'apparence, il vous aime de même?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?

1. *T'ai-je pas là-dessus.... et sais-tu pas?* Du temps de Molière, on supprimait sans scrupule la particule négative devant le point interrogant; Vaugelas décide même qu'il est plus élégant de dire, *ont-ils pas fait*, que, *n'ont-ils pas fait*. Aujourd'hui le contraire est décidé, mais on commet encore la faute. (Bret.)

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où [1] je ne songeois pas :
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras. [2]
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et, dans l'occasion, mollit comme vous faites.

1. *Un recours où.* L'adverbe de lieu *où* ne doit être employé au lieu du pronom *auquel, à laquelle, dans lequel, dans laquelle,* que quand il y a à rendre une certaine tendance ou une certaine localité physique ou morale. Cette distinction n'était pas établie du temps de Molière.

2. Dans la charmante comédie des *Étourdis*, de M. Andrieux, acte II, scène 3, Folleville, qui a fait passer son ami pour mort, voyant sa ruse prête à être découverte, lui dit :

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'est de te laisser mourir :
Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre,
Ni moi non plus; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité...

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je point pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé,
Et manque à l'union qu'il avoit arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais, par un haut refus et d'éclatans mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...?

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartuffe; et j'aurois, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurois-je à combattre vos vœux?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe! oh! oh! n'est-ce rien qu'on propose?
Certes, monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied;[1]

1. *Ne pas se moucher du pied.* Un homme qui ne pourrait se moucher que du pied n'aurait pas le nez propre, et par cela même, son odorat ne serait pas

Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne;
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu!...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme!

MARIANE.

Ho! cesse, je te prie, un semblable discours;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord, chez le beau monde on vous fera venir.
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siége pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,

subtil. Au moral, il se dit d'un homme fin; c'est la traduction burlesque du proverbe latin : *Homo emunctæ naris.* (*Dictionnaire des Proverbes.*)

Et parfois Fagotin et les Marionnettes;[1]
Si pourtant votre époux....

MARIANE.

Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Hé! Dorine, de grâce....

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille!

1. *Fagotin*, singe fort célèbre dans ce temps, au nom duquel l'immortalité est assurée par ce vers et par ceux de La Fontaine dans *la Cour du Lion*, fable 7, liv. VII :

Un fort grand festin
Suivi des tours de Fagotin.

Les Marionnettes étaient un spectacle alors nouveau en France, et qui faisait les délices du peuple. Celui qui les mit le premier en mouvement était un arracheur de dents, nommé Jean Brioché, qui comptait sur la curiosité du public pour accroître sa clientelle. Jaloux d'une si *belle invention*, les Anglais s'en voulurent, dit-on, approprier le mérite; mais, quoique cette prétention soit sans fondemens, il le faut avouer à notre honte, nous ne sommes cependant nous-mêmes que de misérables imitateurs. M. Amar, dans son commentaire sur Boileau, épître VII, en fait remonter l'origine bien plus haut. « Aristote, dit-il, « parle (*lib. de mundo, ad Alex.*) de ceux qui faisaient métier de montrer en « public des petits animaux de bois, qui, *à l'aide de certains fils adroitement* « *tirés*, exécutaient *avec grâce* toutes sortes de mouvemens; et l'esclave d'Ho« race lui reproche (liv. II, sat. VII, v. 83) de n'être qu'une *marionnette* que le « premier venu fait mouvoir à son gré :

Duceris ut nervis alienis mobile lignum. »

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés....

DORINE.

Point. Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi....

DORINE.

Non, vous serez ma foi tartuffiée.[1]

MARIANE.

Hé bien! puisque mon sort ne sauroit t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir;
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide;
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Mariane veut s'en aller.)

DORINE.

Hé! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher.... Mais voici Valère, votre amant.[2]

1. *Tartuffiée.* Le plaisant de ce verbe actif, dérivé du nom même d'un scélérat, n'a rien de trivial et de malséant de la part de Dorine, qui par là couvre cet homme d'un nouveau trait de ridicule pour le faire mieux haïr. (M. Lemercier.)

2. Cette scène est à la fois amusante et touchante. Le chagrin de Mariane est naturel, et rend sa timidité plus aimable encore : Dorine, à qui le dépit de

SCÈNE IV.

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, madame, une nouvelle
Que je ne savois pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épouserez Tartuffe.[1]

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, madame!...

MARIANE.

A changé de visée:
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi! sérieusement?

voir tant de faiblesse dans sa jeune maîtresse fait prendre d'abord un ton ironique, le quitte bientôt pour s'abandonner tout entière à l'intérêt qu'elle porte à Mariane et au désir qu'elle a de la voir heureuse. C'est une des scènes qui servent le mieux à donner la juste mesure de ces deux caractères.

1. Grandval s'annonçait en riant, et disait, du ton le plus dissuadé d'avance:

On vient de débiter, madame, une nouvelle, etc.

Que l'on se figure à quel point le spectateur, instruit des projets d'Orgon, s'amusait, et de la sécurité de l'amant, et de la surprise qui devait lui succéder! (Cailhava.)

MARIANE.

Oui, sérieusement.

Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.

Vous ne savez?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?[1]

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

1. Les deux amans n'ont pas de caractères bien déterminés; cependant ils offrent des nuances qui ne conviendraient pas dans un autre sujet. Mariane, si aimable et si séduisante, montre une incertitude et une timidité qui ne peuvent appartenir qu'à la fille d'un dévot aveugle, subjugué par un hypocrite. (PETITOT.)

VALÈRE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien! c'est un conseil, monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner en a souffert votre âme.

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir.

DORINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir. [1]

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'étoit tromperie
Quand vous....

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter :
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

1. *Réussir*, est ici employé dans une acception qu'il n'a point conservée jusqu'à nous. Il était alors synonyme de, *arriver;* et les substantifs, *succès* et *réussite*, signifiaient en général l'*issue* d'une affaire, à part toute idée de bonheur ou de malheur.

ACTE II, SCÈNE IV.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions :
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai; c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute; et votre cœur
N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi : mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite
Le mérite....

VALÈRE.

Mon Dieu! laissons là le mérite : [1]
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi;
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira, sans honte, à réparer ma perte.

1. Dans *le Misanthrope*, acte III, scène 7, Alceste fait à Arsinoé, qui lui parle de son *mérite*, une réponse toute semblable:

....Mon Dieu! laissons mon mérite, de grâce!

MARIANE.

La perte n'est pas grande; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible; et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire;
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi! vous voudriez qu'à jamais, dans mon âme,
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas!

MARIANE.

Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrois déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter.

(Il fait un pas pour s'en aller.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE, revenant.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE, revenant encore.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE, en sortant.

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux!

VALÈRE, revenant encore.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE, se retournant lorsqu'il est prêt à sortir.

Hé?

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! je poursuis donc mes pas.
Adieu, madame.

(Il s'en va lentement.)

MARIANE.

Adieu, monsieur.

DORINE, à Mariane.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissés tout du long quereller,
Pour voir où tout cela pourroit enfin aller.
Holà, seigneur Valère!

(Elle arrête Valère par le bras.)

VALÈRE, feignant de résister.

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non; le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non; vois-tu, c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE, à part.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse;
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

ACTE II, SCÈNE IV.

DORINE, quittant Valère, et courant après Mariane.

A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu me veux retenir.

VALÈRE, à part.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice;
Et, sans doute, il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE, quittant Mariane, et courant après Valère.

Encor! Diantre soit fait de vous! Si je le veux. [1]

1. *Si je le veux.* Nous ne saurions mieux faire, pour expliquer ces mots, que de rapporter la note que M. Walckenaër, dans son Commentaire sur La Fontaine, a faite au sujet de ce vers de la troisième élégie:

Si faut-il une fois brûler d'un feu durable.

« *Si faut-il*, c'est-à-dire, *pourtant faut-il.* Cette tournure se trouve fréquemment dans La Fontaine. *Si*, dans ces sortes de phrases, n'est pas une conjonction dubitative, mais le mot *si*, de notre ancien langage, qui, au contraire, s'emploie dans les phrases où il faut affirmer, et qui remplace par cette raison au besoin les mots *il*, *vous*, *oui*, *aussi*, *pourtant*. « La particule *si*, dit très-« bien Nicot (*Thrésor de la langue françoyse*, Paris, 1606, in-folio, page 564), « a, en maints lieux, énergie renforçant le verbe qui le suit, comme : *Si veux-je* « *pas que tu mentes. Si l'abandonnerez-vous*, auquel endroit, *si*, est de me-« nace, commandement et force. Cette particule a autre énergie quand on dit: « *Il était savant, et si était vaillant aux armes.* Quand elle précède le mot « *faut*, elle a énergie de nécessité, comme : *Si faut-il que vous me fâchiez.* » On trouve aussi des exemples de cette sorte de locution dans Molière, et je m'étonne qu'aucun de ses commentateurs ou éditeurs n'ait pu comprendre ni ponctuer les deux vers de la scène 4 du second acte du *Tartuffe*, que prononce la suivante Dorine, impatientée de la bouderie de Valère et de Mariane,

Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

(Elle prend Valère et Mariane par la main, et les ramène.)

VALÈRE, à Dorine.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE, à Dorine.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.

(A Valère.)

Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE, à Mariane.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

(A Valère.)

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous; j'en suis témoin.

(A Mariane.)

Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

qu'il lui importe de faire cesser à l'instant même, afin de leur communiquer les projets qu'elle a conçus pour le succès de leurs amours;

> Encor! Diantre soit fait de vous! Si je le veux.
> Cessez ce badinage; et venez çà tous deux.

Dans ce vers, *si je le veux*, signifie *oui, je le veux, vous dis-je.* Le mot *si* est placé devant le verbe pour lui donner plus de force, et le rendre non pas seulement l'expression de la volonté de celui qui parle, mais aussi celle de l'autorité et du commandement. »

MARIANE, à Valère.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE, à Mariane.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous tous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
(A Valère.)
Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE, à Mariane.

Ah çà! la vôtre.

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.
(Valère et Mariane se tiennent quelque temps par la main sans se regarder.)

VALÈRE, se tournant vers Mariane.

Mais ne faites donc point les choses avec peine;
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.
(Mariane se tourne du côté de Valère en lui souriant.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amans sont bien fous! [1]

VALÈRE, à Mariane.

Oh çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous? [2]
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante

1. La Chaussée a dit, dans *Mélanide*, acte III, scène 4 :

Les amans sont entre eux un peuple bien bizarre.

2. Relisez cette admirable scène où deux amans viennent de se raccom-

De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais, vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...?

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer ce fâcheux mariage.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
(A Mariane.) (A Valère.)
Votre père se moque; et ce sont des chansons.
(A Mariane.)
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie.
Tantôt vous payerez [1] de quelque maladie,

moder, et où l'un d'eux, après la paix faite et scellée, dit, pour la première parole :

Oh çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?

Relisez cent traits de cette force; et, si vous avez aimé, vous tomberez aux genoux de Molière, et vous répéterez ce mot de Sadi : « Voilà celui qui sait « comme on aime. » (LAHARPE.)

1. *Tantôt vous payerez; payerez*, est ici de trois syllabes, comme dans ce vers de Quinault :

Je payerai bien chèrement, etc.

La Fontaine a fait *payerai* de deux syllabes dans sa première fable. Molière, dans une pièce qu'il a écrite avec force, revient ici à une négligence qu'il avait déjà plus d'une fois évitée. Vaugelas avait cependant décidé qu'il fallait dire, en poésie, *je pairai, je loûrai*, et non pas *je payerai*, etc. (BRET.)

Qui viendra tout à coup, et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais;
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse : [1]
Enfin, le bon de tout, c'est qu'à d'autres qu'à lui
On ne vous peut lier, que vous ne disiez : Oui.
Mais, pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.

(A Valère.)

Sortez; et, sans tarder, employez vos amis
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.

(A Mariane.)

Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

1. Ce conseil de Dorine prouve qu'il n'y avait pas que les gens des dernières classes du peuple qui tirassent alors des présages de leurs songes : le trop faible Orgon partage, à ce qu'il paraît, ce ridicule. Molière s'est moqué deux autres fois du même travers, en ne le prêtant toutefois qu'à un valet (*le Dépit amoureux*, acte v, scène 7) et à un plaisant de cour (*les Amans magnifiques*, acte 1, scène 2). Mais l'allusion que Dorine fait ici à ce préjugé est la plus directe de toutes. Dans *les Amans magnifiques*, Molière ne prête à Clitidas que le langage qu'il devait nécessairement tenir, la religion des païens étant essentiellement superstitieuse. Il est juste de dire cependant que, même dans ces temps reculés, quelques hommes étaient exempts de ces préjugés. Caton était de ce nombre, si l'on en croit la tradition qui lui attribue une repartie, dont l'auteur de l'épigramme suivante, Baraton, a fait son profit :

> Autrefois un Romain s'en vint tout affligé
> Raconter à Caton que, la nuit précédente,
> Son soulier des souris avait été rongé,
> Chose qui lui parut tout-à-fait effrayante :
> « Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits;
> « Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable,
> « Mais si votre soulier eût mangé les souris
> « C'aurait été sans doute un prodige effroyable. »

VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous. [1]

MARIANE, à Valère.

Je ne vous réponds pas des volontés d'un père;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise! Et quoi que puisse oser....

DORINE.

Ah! jamais les amans ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE, revenant sur ses pas.

Enfin....

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part; et, vous, tirez de l'autre. [2]

(Dorine les pousse chacun par l'épaule, et les oblige de se séparer.)

1. Dans *les Femmes Savantes*, acte IV, scène 8, Clitandre dit à Henriette, dans une circonstance également critique pour leurs feux :

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, madame.

2. Que restait-il à Molière pour achever son groupe admirablement ridiculisé? Deux amans : ceux-ci, tous deux bien nés, tous deux doués des mêmes nobles penchans, et d'une égale fortune; tous deux liés l'un à l'autre par leur mutuelle inclination et par le vœu de leur famille, n'ont rien qu'on puisse reprocher à l'honnêteté de leurs mœurs ni de leurs vues; ils se sont aimés et choisis sous les yeux de leurs parens; toutes les bienséances concourent à les unir; mais les prétentions d'un scélérat vont les séparer. Le spectateur qui s'intéresse à leur passion réciproque, à leur jeune âge, à leur espérance d'établissement, aura donc sujet de les plaindre; et la pitié due à leur sort suspen-

dra le comique durant l'intervalle accordé dans la pièce à l'expression des chagrins de ces aimables personnages. Non, non : l'habile Molière sait trop bien que son art réprouve les pleurs et souffre tout au plus l'attendrissement; il sait quelle douce nuance de ridicule peut rendre assez risibles les plus honnêtes amoureux. Voilà qu'il les amène en présence l'un de l'autre; et pourquoi? Chacun d'eux est rempli d'un égal amour; chacun a le même malheur à craindre et à éviter : eh bien! déjà leur jalousie est aux prises sur une chimère, par l'effet d'un malentendu; l'un et l'autre s'accusent, s'outragent, jurent de se fuir, de ne se revoir jamais. On les rapproche : ils se raccommodent, ils protestent qu'ils s'adorent; et, si l'aide d'un tiers ne s'interposait encore en leur explication, tous deux, s'imputant le premier tort, récrimineraient et recommenceraient plus violemment leur querelle, pour la terminer de nouveau par un même raccommodement. N'est-ce point ainsi que les cœurs jeunes et passionnés consument les heures les plus précieuses en de pointilleux débats? Et jamais la grâce et la vérité s'unirent-elles plus agréablement que dans cette charmante scène, pour égayer le spectacle des jalouses manies d'un âge aveugle, impétueux et sensible? Quel couple ne s'est, en riant, reconnu tel qu'il fut plus d'une fois, dans le tableau des tendres extravagances de Valère et de Mariane?

Des critiques ont hasardé de dire que le sujet étant bien exposé par le premier acte, celui-ci pouvait s'unir au troisième sans que la perte du second causât nul préjudice à l'intégrité de l'action. Ils ne considéraient ce deuxième acte, rempli des chagrins que Mariane confie à sa suivante, et de sa querelle avec Valère, que comme un ornement agréable, mais superflu; il est aisé pourtant de voir que son omission causerait un grand dommage à l'effet de l'intrigue. Outre les gracieux dialogues et les jeux de scène divertissans dont elle enlèverait le charme aux spectateurs, elle les priverait de connaître l'union des deux cœurs que Tartuffe désole et veut séparer; elle les empêcherait de concevoir pour eux cette vive affection qu'inspirent leurs naïves mœurs et leur tendresse ingénue; elle eût soustrait au public l'image des douleurs dont cet intrigant accable ces aimables jeunes gens qu'il désespère; et la première apparition de Tartuffe, d'autant plus théâtrale qu'elle est mieux ménagée et plus attendue, ne serait pas précédée du spectacle des troubles jetés parmi tous les membres de la famille, qu'il agite avant même que de se montrer. Ce second acte, précieux embellissement au sujet, est encore un développement nécessaire. (M. Lemercier.)

Cette scène était absolument neuve au théâtre : jusqu'alors on avait offert des querelles d'amans, toujours produites par un contre-temps ou par l'artifice de quelque rival; ces moyens avaient été préparés à loisir, et derrière le théâtre. Dans la scène de Valère et de Mariane, au contraire, la dispute des amans naît et finit devant les spectateurs; le dépit et la réconciliation sont

gradués avec tout l'art imaginable; ils ont pour cause, et rien n'est plus naturel, la délicatesse et la force de la passion des deux amans.

Dans *l'Imposteur*, la scène charmante du dépit ne terminait pas, comme à présent, le second acte. Elmire et Cléante venaient parler à Dorine; ils s'entretenaient du mariage; et, ne sachant quel parti prendre pour l'empêcher, on se décidait à en faire parler à Panulphe lui-même par Elmire, pour laquelle on soupçonnait déjà son inclination. Cette scène avait l'avantage de lier le second acte avec le troisième. Molière aima mieux terminer son acte d'une manière brillante, en se bornant à faire dire par Dorine, qu'il faut mettre la belle-mère dans le parti des amans. (M. Petitot.) Voir la *Notice*.

Ce tableau si vrai de brouillerie et de raccommodement, ce double mouvement de dépit et d'amour ont été reproduits par Molière dans *le Bourgeois Gentilhomme*, acte III, scène 10, et cette scène elle-même n'est qu'une imitation de la troisième de l'acte IV du *Dépit Amoureux*. Quinault essaya d'en faire une copie dans sa *Mère Coquette;* mais le peu de succès de l'imitation prouve l'inabordable supériorité de l'original.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre, sur l'heure, achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect, ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose;
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots. [1]

1. Damis, jeune étourdi, croyant que la violence suffit pour chasser Tartuffe, fait, dans le cours de la pièce, des imprudences qui augmentent l'ascendant de l'hypocrite, et qui provoquent même la malédiction paternelle. Dans tout autre sujet, ce personnage serait mal placé; mais ici on excuse ses em-

DORINE.

Ah! tout doux! Envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourroit bien avoir douceur de cœur pour elle :
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose seroit belle!
Enfin votre intérêt l'oblige à le mander :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentimens, et lui faire connoître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir.
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir :
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en alloit descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires;
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

portemens, quand on pense au scélérat qui en est l'objet. D'ailleurs, rien n'est plus naturel que le caractère de Damis; la dévotion outrée est tellement contraire à l'esprit des jeunes gens, qu'on voit sans étonnement sa prévention contre Tartuffe, avant qu'il soit instruit de sa perfidie. (M. Petitot.)

DAMIS.

Non; je veux voir, sans me mettre en courroux.

DORINE.

Que vous êtes fâcheux! Il vient. Retirez-vous.

(Damis va se cacher dans un cabinet qui est au fond du théâtre.[1])

SCÈNE II.

TARTUFFE[2], DORINE.

TARTUFFE, parlant plus haut à son valet, qui est dans la maison, dès qu'il aperçoit Dorine.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.

1. Ce même cabinet dont Orgon a dit, acte II, scène I :

..... Ce petit endroit est propre pour surprendre.

2. Molière n'a fait paraître Tartuffe qu'à la seconde scène du troisième acte, d'abord pour ne pas montrer un scélérat pendant cinq actes entiers, ensuite pour se donner le temps d'établir d'avance l'idée de sa perversité; de sorte que les spectateurs, préparés par tout ce qu'ils entendent à ses criminelles entreprises, puissent le supporter jusqu'au dénouement. Quelque sages que soient ces précautions, elles n'ont pas paru suffisantes à la cour d'un prince, dont la piété sans doute est respectable, mais un peu timide. On assure que, lorsqu'il faisait jouer cette admirable comédie dans l'intérieur de son palais, le rôle de Tartuffe était supprimé. (M. Desprès, *Mémoires sur Molière*, page 9.)

Le P. Brumoy, Bret et M. Lemercier prêtent la même intention à Molière pour l'entrée tardive de *Tartuffe*. Ce dernier croit que Racine fut dirigé par le même calcul, lorsqu'il ne fit paraître *Athalie* qu'à la troisième scène du second acte. Quelque ingénieux que soient ces motifs, il est très-certain qu'ils ne furent point ceux qui déterminèrent Molière, dont la véritable intention est consignée dans la *Lettre sur l'Imposteur :* « C'est peut-être une adresse de « l'auteur de ne l'avoir pas fait voir plus tôt, mais seulement quand l'action est « échauffée; car un caractère de cette force tomberait, s'il paraissait s'en faire « d'abord un jeu digne de lui; ce qui ne se pouvait que dans le fort de l'action. »

Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers. [1]

DORINE, à part.

Que d'affectation et de forfanterie!

TARTUFFE.

Que voulez-vous?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE, tirant un mouchoir de sa poche.

Ah! mon Dieu! je vous prie,
Avant que de parler, prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein, que je ne saurois voir.
Par de pareils objets les âmes sont blessées,
Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation; [2]

1. La Bruyère, dans son chapitre *de la Mode,* a tracé le caractère d'un faux dévot qu'il nomme Onuphre. Il s'y est livré à plusieurs critiques artificieuses et indirectes du caractère de Tartuffe, que nous rapporterons à mesure, avec des réfutations.

— Onuphre ne dit point : « Ma haire et ma discipline; » au contraire, il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite; et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot. (La Bruyère.)

— Tartuffe ne le dirait pas non plus à Cléante, homme avisé, qui saurait le pénétrer et le lui reprocher en face, comme La Bruyère; mais il ne le dit qu'à son valet Laurent, et devant un domestique d'Orgon, afin que l'on croie à ses pieuses pratiques, dont l'ordre qu'il donne est une simple manifestation. (M. Lemercier.)

2. Orgon dit à Tartuffe, acte IV, scène 7 :

Comme aux tentations s'abandonne votre âme!

Et la chair sur vos sens fait grande impression!
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis pas si prompte;
Et je vous verrois nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenteroit pas.[1]

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie.

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,

1. La modestie est tournée en dérision par la manière dont Tartuffe reproche à une soubrette l'indécence de son ajustement : on peut être étonné que, dans une maison aussi sage que celle d'Orgon, dont le maître et la maîtresse donnent eux-mêmes l'exemple de la décence et du ton le plus honnête, il se trouve une soubrette vêtue avec une immodestie scandaleuse : il n'est pas moins étrange que cette soubrette soit encore plus indécente dans ses propos que dans sa parure, et réponde au zèle officieux du Tartuffe avec l'insolence la plus grossière et la plus cynique : cela n'est pas tout-à-fait conforme au proverbe, *tel maître, tel valet;* et Molière a sacrifié ici, comme en beaucoup d'autres endroits, le naturel et la vérité à la charge comique. (Geoffroy.)

— La notice de Geoffroy sur *le Tartuffe* n'est qu'une pieuse homélie, dont il est facile de démontrer la mauvaise foi. Qui lui a dit que la mise de Dorine était moins convenable que celle d'Elmire, de Mariane, enfin, que la mode du temps? Qui le lui a dit? «Tartuffe,» répondra-t-il. Et n'auriez-vous pas dû songer, avant que de tancer Molière, qu'il doit entrer dans le calcul de ce monstre d'afficher une pudeur déplacée, et vous en rapporter bien plutôt au respect pour les convenances, dont Molière a donné tant de preuves, qu'à l'hypocrisie calomniatrice de Tartuffe ! Quant au reproche que Geoffroy adresse aux discours de Dorine, un autre littérateur s'est chargé de lui répondre dans la note suivante.

— La bégueulerie, qui sifflerait aujourd'hui ces paroles comme indécentes, mériterait elle-même d'être sifflée. Dorine ici ne plaisante pas aux dépens de la pudeur, mais elle prononce la sienne devant un cafard qui lui paraît en manquer ; et, le voyant tout apprêté, tout confit en ses discours, elle lui parle crûment, afin de le confondre par ses énergiques propos, où la force du comique de style se joint à la force de la situation. (M. Lemercier.)

LE TARTUFFE.

Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très-volontiers.

DORINE, à part.

Comme il se radoucit! [1]
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne, et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III.

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le ciel à jamais, par sa toute bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire!

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

1. Dans la pudeur de Tartuffe, que courrouce la vue du col découvert de la soubrette, et qui se radoucit à la proposition d'un tête-à-tête avec Elmire, il y a force comique. (M. Lemercier.)

ACTE III, SCÈNE III.

TARTUFFE, assis.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE, assise.

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en-haut;
Mais je n'ai fait au ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé;
Et, pour la rétablir, j'aurois donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne;
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et suis bien aise ici qu'aucun ne nous éclaire.[1]

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même; et sans doute il m'est doux,

1. *Éclairer* se prenait alors pour *observer*. Molière en a déjà fait usage dans ce sens, acte IV, scène 3 de *Don Garcie de Navarre;* et Destouches a dit long-temps encore après, scène 7 du *Triple Mariage :* « *Je vais éclairer la petite fille de si près qu'elle ne parlera point à monsieur votre père.* »

Madame, de me voir seul à seul avec vous :
C'est une occasion qu'au ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien.

(**Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet dans lequel il s'était retiré pour entendre la conversation.**)

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière,
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits,
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits,
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement....

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE, **prenant la main d'Elmire, et lui serrant les doigts.**

Oui, madame, sans doute; et ma ferveur est telle....

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurois bien plutôt....

(**Il met la main sur les genoux d'Elmire.**)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

ACTE III, SCÈNE III.

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elmire recule son fauteuil, et Tartuffe se rapproche d'elle.)

TARTUFFE, maniant le fichu d'Elmire.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux :
Jamais en toute chose on n'a vu si bien faire.[1]

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai? dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots; mais, madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme point un cœur qui soit de pierre.

1. M. Simonnin, auquel nous devons, pour ainsi dire, la *Lettre sur l'Imposteur*, perdue sans lui peut-être à jamais, a, dans une des notes trop peu nombreuses qu'il a faites sur Molière, signalé avec raison cette idée et ce prétexte licencieux comme appartenant à Rabelais, chap. XVI, l. 2 de *Pentagruel:* « Et quand il (Pentagruel) se trouvoit en compagnie de quelques bonnes da- « mes, il leur mettoit sur le propos de lingerie, et leur mettoit la main au « sein, demandant : Et cest ouvraige est-il de Flandres ou de Haynault? »

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour, qui nous attache aux beautés éternelles,
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles :
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le ciel a formés.
Ses attraits réfléchis brillent dans vos pareilles :
Mais il étale en vous ses plus rares merveilles;
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés;
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits[1] où lui-même s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite;[2]
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable!
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur;
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;

1. *Mon cœur atteint au plus beau des portraits*, pour, *Mon cœur atteint à la vue du plus beau des portraits;* la phrase n'est pas très-correcte : mais elle a du moins le mérite d'être claire et rapide.

2. *Secrète* et *adroite*, espèce de rimes que La Fontaine a souvent employée.

Mais j'attends, en mes vœux, tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité.
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude;
De vous dépend ma peine ou ma béatitude :
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux, si vous voulez; malheureux, s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout-à-fait galante;
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme....

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme: [1]

1. On a cru que ce vers était une parodie de celui de *Sertorius*, acte IV, scène I,

> Et, pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.

On chercha même, dans le temps, à persuader au grand Corneille que Molière osait le traiter comme Aristophane avait traité Euripide; mais deux grands hommes se brouillent difficilement. D'ailleurs, il n'en-était pas de ce vers comme de celui que parodia Racine dans *les Plaideurs*,

> Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Molière avait puisé le sien dans la huitième nouvelle de la troisième journée du Décaméron. Elmire est avec Tartuffe dans la même position où se trouve la femme de Féronde avec le saint abbé, et il ne fait que traduire littéralement ce que le dévot conteur dit dans Boccace : *Come che io sia abbate, io sono uomo come gli altri : tanta forza ha havuta la vostra vaga bellezza, che amore mi costrigne a così fare.* (Voir la *Notice.*) C'est à peu près ce qu'ajoute aussi Tartuffe en disant :

> Et, lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
> Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas. (BRET.)

Et, lorsque l'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paroît étrange :
Mais, madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et, si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmans attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine,
De mon intérieur vous fûtes souveraine;
De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinoit mon cœur :
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois;
Et, pour mieux m'expliquer, j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez, d'une âme un peu bénigne,
Les tribulations de votre esclave indigne;
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler,
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille!
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galans de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyans dans leurs faits, et vains dans leurs paroles;
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer :
Ils n'ont point de faveur qu'ils n'aillent divulguer;
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui, pour toujours, on est sûr du secret.

ACTE III, SCÈNE III.

Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée;
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale, et du plaisir sans peur.[1]

1. « S'il se trouve un homme opulent à qui Onuphre a su imposer, dont il » soit le parasite, et dont il peut tirer de grands secours, il ne cajole point « sa femme, il ne lui fait du moins ni avance ni déclaration : il s'enfuira, il « lui laissera son manteau, s'il n'est aussi sûr d'elle que de lui-même ; il est « encore plus éloigné d'employer, pour la séduire, le jargon de la dévotion ; « ce n'est point par habitude qu'il le parle, mais avec dessein, et selon qu'il « lui est utile, et jamais quand il ne serviroit qu'à le rendre très-ridicule. » (La Bruyère.) Voir la note 2 sur la scène 2 du troisième acte.

— Je répondrai que Tartuffe, n'étant pas un vrai dévot, mais un homme ardent, qui dissimule ses passions plus qu'il ne les mortifie, ne veut pas être dupe de son propre rôle. Il loge chez Orgon, sa femme lui agrée; il risquerait trop en quittant le poste, où il la garde, par des absences secrètes, et pour des liaisons clandestines avec de belles pénitentes à sa dévotion : il mesure ses tentatives sur les probabilités de toucher la vanité de son sexe, par une victoire aussi grande que celle dont il flatte sa beauté : il compte sur le faible de la chair; qui sait même si des vues plus profondes ne l'intéressent pas à se l'enchaîner par une mystérieuse complicité? Il a prévu qu'elle ne dirait rien à son époux, et, s'il n'eût été surpris en sa déclaration, Elmire n'eût soufflé mot. Il connaît sa bonté; et, en supposant qu'elle parlât, tout rapport contre lui passerait pour calomnieux. Ajouterai-je qu'Onuphre est un de ces maigres hypocrites, exténués et timides; mais que Tartuffe, cagot d'un frais embonpoint, ayant *l'oreille rouge, et le teint bien fleuri*, peut se laisser enflammer imprudemment aux appétits de sa santé et aux aiguillons de son feu sanguin? Sa véhémente convoitise éclatera dans un langage mystique, parce que c'est à dessein qu'il s'en fit une habitude, et que tous les hommes se rendent ridicules, à leur insu, en contractant l'usage du jargon de leurs professions. Ainsi Diafoirus et Purgon nous font rire, sans s'en douter, par leur idiome de l'école; et Vadius, par ses expressions pédantesques. Tartuffe ne se garantira donc pas mieux du danger qu'on se moque de lui, puisqu'il ne s'en aperçoit plus : le ton qu'il prend lui a partout réussi; pourquoi le changerait-il?

(M. Lemercier.)

— Cette scène, où Tartuffe ouvre son cœur dans le jargon le plus mystique, fit crier principalement à l'abus : mais, par là même, elle prononçait avec force le ridicule du personnage; et le ridicule était toujours ce que voyait Molière. Notre Théophraste nous paraît avoir décidé bien légèrement « qu'un

ELMIRE.

Je vous écoute dire; et votre rhétorique,
En termes assez forts, à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité;
Que vous m'excuserez, sur l'humaine foiblesse,
Des violens transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,
Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendroient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paroître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc, et sans nulle chicane,
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir;
Et....[1]

« faux dévot est bien loin d'employer le jargon de la dévotion, quand il ne « servirait qu'à le rendre très-ridicule. » On change malaisément un jargon de métier; c'est ainsi qu'un jeune praticien, ou le fils de Diafoirus, en cherchant à plaire, parlent de leur amour dans les termes de leur art, sans se douter qu'ils en sont plus ridicules. (BRET.)

1. Il était de la plus grande importance que cette scène fût conduite de manière à préparer et à motiver celle du quatrième acte, où le grand nœud

SCÈNE IV.

ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du cabinet où il s'étoit retiré.

Non, madame, non; ceci doit se répandre.
J'étois en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis; il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.

de la pièce est tranché, et Tartuffe démasqué. Mais combien de ressorts devaient y concourir! D'abord il fallait que cette déclaration qui, dans la bouche d'un homme tel que Tartuffe, et dans les circonstances du moment, doit paraître si révoltante, fût pourtant reçue de façon qu'Elmire, dans l'acte suivant, ne parût pas revenir de trop loin, quand elle est obligée, pour faire tomber le fourbe dans le piége, de risquer une démarche qui ressemble à des avances... Le poëte a eu soin d'accommoder à ses fins le caractère et la conduite d'Elmire : non-seulement il lui attribue une sagesse indulgente et modérée, fort éloignée de la pruderie qui s'effarouche d'une déclaration, et qui fait un éclat de ses refus, mais il parle plus d'une fois, dans les premiers actes, des visites et des galanteries que lui attiraient ses charmes : en sorte qu'on peut lui supposer un peu de cette coquetterie assez innocente qui ne hait pas les hommages, et qui s'en amuse plus qu'elle ne s'en offense. Il ne fallait rien moins pour ne pas rompre en visière à un personnage aussi abject et aussi dégoûtant que Tartuffe parlant d'amour, en style béatifique, à la femme de son bienfaiteur.

(LAHARPE.)

LE TARTUFFE.

Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats;
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi;
Et, pour faire autrement, j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop long-temps a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé;
Et le ciel, pour cela, m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,
Et, pour la négliger, elle est trop favorable :
Ce seroit mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis....

DAMIS.

Non, s'il vous plaît; il faut que je me croie.
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider l'affaire;
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V.

ORGON, ELMIRE, DAMIS, TARTUFFE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais, qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et monsieur d'un beau prix reconnoît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer.
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là, qui faisoit à madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur, trop discret,
Vouloit à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos;
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre.
Ce sont mes sentimens; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avois eu sur vous quelque crédit.[1]

1. Il fallait qu'Elmire ne s'empressât pas d'accuser Tartuffe, et laissât ce premier mouvement à la jeunesse bouillante de son fils. Comme l'imposteur vient à bout, à force d'adresse, d'infirmer le témoignage de Damis, et de le tourner à son avantage, au point d'augmenter encore la prévention et l'aveuglement d'Orgon, si Elmire eût figuré dans cette première tentative, son mari n'eût pas même voulu l'entendre dans une seconde. (LAHARPE.)

SCÈNE VI.

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô ciel est-il croyable?

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable,
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été.
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures;
Et je vois que le ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et, comme un criminel, chassez-moi de chez vous;
Je ne saurois avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté,
Vouloir de sa vertu ternir la pureté?

DAMIS.

Quoi! la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir....

ORGON.

Tais-toi, peste maudite!

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler; vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi, sur un tel fait, m'être aussi favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit, me croyez-vous meilleur?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence;
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense.
Tout le monde me prend pour un homme de bien;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

(S'adressant à Damis.)

Oui, mon cher fils, parlez; traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.) (A son fils.)

Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point.
Traître?

DAMIS.

Quoi! ses discours vous séduiront au point....

ORGON.

(Relevant Tartuffe.)

Tais-toi, pendard! Mon frère, hé! levez-vous, de grâce!

(A son fils.)

Infâme!

DAMIS.

Il peut....

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage. Quoi! je passe....

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas!
J'aimerois mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure.

ORGON, à son fils.

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce....

ORGON, se jetant aussi à genoux, et embrassant Tartuffe.

Hélas! vous moquez-vous? [1]

(A son fils.)

Coquin, vois sa bonté!

1. Le prodige de l'art pour se tirer d'une situation difficile, c'est ce trait de caractère du *Tartuffe :*

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable, etc.

Ce serait là le dernier degré de perfection du comique, si, dans la même pièce et après cette situation, on n'en trouvait une encore plus étonnante : je parle de celle de la table, au-delà de laquelle on ne peut rien imaginer.

(MARMONTEL.)

— Ce caractère de Tartuffe est d'une profondeur effrayante. Il ne se dément pas un seul moment; il n'est jamais déconcerté; il prend ici Orgon par son faible, et se tire du plus grand embarras par le seul moyen qui puisse lui réussir. Un honnête homme faussement accusé ne tiendrait jamais ce langage; mais aussi Orgon n'est pas un homme qui connaisse le langage de la vertu et de la probité : celui de la raison, dans la bouche de Cléante, lui a paru du

DAMIS.

Donc....

ORGON.

Paix.

DAMIS.

Quoi! je....

ORGON.

Paix, dis-je.
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige.
Vous le haïssez tous; et je vois aujourd'hui
Femme, enfans et valets déchaînés contre lui.
On met impudemment toute chose en usage
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage:
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

libertinage; et celui de l'imposture, dans la bouche de Tartuffe, lui paraît le sublime de la dévotion. (Laharpe.)

— Il y a force comique dans la confession simulée des amas d'horreurs outrées dont le monstre est capable, exagération par laquelle il ôte toute croyance aux témoignages du crime réel dont on l'accuse; dans le double agenouillement de cet imposteur en face d'Orgon, lorsque l'un feint d'implorer le pardon de Damis, et que l'autre le supplie de se relever en maudissant son fils, il y a force comique supérieure. Les personnes trop délicates, à qui l'agenouillement risible des deux acteurs paraîtrait dégénérer en farce invraisemblable, ne blâmeront plus son excès de ridicule, en apprenant à quelles hautes sources Molière puisait la vérité. Quand le duc de Montmorency fut condamné à une peine capitale par l'ordre du cardinal de Richelieu, la princesse de Condé vint solliciter sa grâce en se jetant aux pieds du ministre-prélat, qui, de son côté, se jeta aux genoux de la princesse, en la priant de lui pardonner son refus. Une si étrange scène de cour, que l'auteur désignait peut-être, ne désanoblit pas la force comique du *Tartuffe*. (M. Lemercier.)

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connoître
Qu'il faut qu'on m'obéisse, et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte; et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui? moi! de ce coquin, qui, par ses impostures.....

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?

(A Tartuffe.)

Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.

(A son fils.)

Sus; que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais....

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction. [1]

1. Il y a beaucoup d'art sans doute dans la manière dont Tartuffe s'y prend pour en imposer à sa dupe, quand Damis l'accuse en présence d'Elmire, qui n'en disconvient pas, d'avoir voulu déshonorer Orgon. Mais ici Molière, qui savait se servir de tout, a employé très-heureusement un moyen que Scarron lui avait indiqué. Jamais il ne fut mieux dans le cas de dire : *Je prends mon bien où je le trouve;* car une idée perdue dans une assez mauvaise *Nouvelle*, que personne ne lit, lui a fourni une scène admirable. (Laharpe.) Voir la *Notice*.

— C'est dans cette scène qu'il faut s'étonner du génie de Molière. L'impé-

SCÈNE VII.

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne! [1]

(A Orgon.)

Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir....

tueux Damis vient de révéler à son père l'ingratitude de Tartuffe en sa présence; Elmire, loin de la désavouer, s'est retirée en lui disant que, si elle en avait été crue, il aurait gardé comme elle le silence. L'imposture est découverte enfin. Comment Tartuffe se tirera-t-il de ce pas? Par une plus grande imposture, par cette espèce de confession adroite et modeste, qui semble n'être faite que pour justifier son propre accusateur. A le juger par ses regards apprêtés, ses gestes modérés, sa voix soumise, et toute la pantomime de la fausseté, vous jureriez que c'est par humilité, et pour ne pas irriter Orgon contre son fils, qu'il veut bien convenir qu'il est *un méchant, un coupable.* Il connaît sa dupe : plus il charge le portrait de ses iniquités, plus il s'aperçoit qu'Orgon les trouve moins croyables : alors il s'avoue

Le plus grand scélérat qui jamais ait été.

Il n'aura pas, dit-il, l'orgueil de se défendre; il supplie avec onction son ami de croire tout ce qu'on lui dit, et de le chasser de sa maison. Le faible Orgon, qu'épouvante cette dernière image, s'enflamme d'un nouveau respect pour l'impudent imposteur. Tartuffe alors s'adresse à son accusateur même; il l'appelle *son fils*, et se jette aux pieds d'Orgon, qui devient saintement furieux contre Damis. Le scélérat frappe le dernier coup : il demande la grâce de son ennemi; Orgon lui-même tombe aux genoux du séducteur de sa femme, veut y précipiter son fils, et paie le refus qu'il en fait de sa malédiction. Tableau de la plus terrible énergie et de l'art le plus consommé, puisqu'en même temps qu'il nous présente le caractère de l'imposteur par les traits les plus forts, il renoue l'intrigue prête à finir. (Bret.)

1. Voir le *Mémorial* pour l'historique de ce vers.

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude....
L'horreur que j'en conçois.... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON, courant tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils.

Coquin, je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
(A Tartuffe.)
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment! vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi.

ORGON.

Qu'importe? Voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez,
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme. [1]

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

ORGON.

Non, vous demeurerez; il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez....

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat; et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage :
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez.... [2]

ORGON.

Non, en dépit de tous, vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie;

1. Quelle perfide adresse de la part de Tartuffe! Il doit craindre qu'Elmire ne vienne à rompre le silence qu'elle a gardé dans le premier moment : aussi a-t-il bien soin de faire soupçonner d'avance à son mari la véracité des rapports qu'elle pourrait faire.

2. Que Tartuffe connaît bien Orgon, et le moyen de le faire persévérer dans son aveugle engouement!

Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.[1]
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous;
Et je vais, de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,

1. Ce qu'Orgon exige ici de Tartuffe rappelle un trait charmant du bon La Fontaine :

« Il était fort lié avec un ancien capitaine de dragons, retiré à Château-Thierry, nommé Poignan, homme franc, loyal, mais fort peu galant. Tout le temps que Poignan n'était pas au cabaret, il le passait chez La Fontaine, et, par conséquent, auprès de sa femme, lorsqu'il n'était pas chez lui. Quelqu'un s'avise de demander à La Fontaine pourquoi il souffre que Poignan aille le « voir tous les jours : « Eh pourquoi! dit La Fontaine, n'y viendrait-il pas? « c'est mon meilleur ami. — Ce n'est pas ce que dit le public : on prétend « qu'il ne va chez toi que pour madame La Fontaine. — Le public a tort; mais « que faut-il que je fasse à cela? — Il faut demander satisfaction, l'épée à la « main, à celui qui nous déshonore. — Hé bien! dit La Fontaine, je la deman- « derai. » Il va le lendemain, à quatre heures du matin, chez Poignan, et le trouve au lit. « Lève-toi, lui dit-il, et sortons ensemble. » Son ami lui demande en quoi il a besoin de lui, et quelle affaire pressée l'a rendu si matineux : « Je t'en instruirai, répond La Fontaine, quand nous serons sortis. » Poignan, étonné, se lève, sort avec lui, le suit jusqu'aux Chartreux, et lui demande où il le mène : « Tu vas le savoir, » répondit La Fontaine, qui lui dit enfin, lorsqu'il fut derrière les Chartreux : « Mon ami, il faut nous battre. » Poignan, encore plus surpris, lui demande en quoi il l'a offensé, et lui représente que la partie n'est pas égale. « Je suis un homme de guerre, et toi tu n'as jamais « tiré l'épée. — N'importe, dit La Fontaine, le public veut que je me batte « avec toi. » Poignan, après avoir résisté inutilement, tire son épée par complaisance, se rend aisément maître de celle de La Fontaine, et lui demande de quoi il s'agit : « Le public prétend, lui dit La Fontaine, que ce n'est pas « pour moi que tu viens tous les jours chez moi, mais pour ma femme. — Eh! « mon ami, je ne t'aurais jamais soupçonné d'une pareille inquiétude, et je « te proteste que je ne mettrai plus les pieds chez toi. — Au contraire, re- « prend La Fontaine en lui serrant la main, j'ai fait ce que le public voulait; « maintenant je veux que tu viennes chez moi, sans quoi je me battrai encore « avec toi. » (M. Walckenaer, *Histoire de la Vie et des Ouvrages de La Fontaine*, 1re édition, page 9.)

M'est bien plus cher que fils, que femme, et que parens.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du ciel soit faite en toute chose! [1]

ORGON.

Le pauvre homme! [2] Allons vite en dresser un écrit;
Et que puisse l'envie en crever de dépit! [3]

1. Ce vers fit crier au blasphème tous les dévots de place. Pour nous, dont la conscience religieuse est moins timorée, nous le regardons comme une admirable combinaison, comme un calcul infaillible de la ruse et de la perfidie mystique de Tartuffe.

2. *Le pauvre homme!* Cette exclamation est déjà sortie de la bouche d'Orgon, mais ce fut en d'autres temps. Dans la scène 5 du premier acte elle est surtout comique; ici elle ajoute au pathétique de la situation d'un malheureux mari, dont un monstre veut séduire la femme; d'un malheureux père, dont il veut spolier les enfans, et qui ne trouve rien de mieux, dans son aveuglement extatique pour son bourreau, que de s'écrier : *Le pauvre homme!*

3. L'accusation de Damis et la conduite d'Elmire n'ont rien produit. Orgon n'est que plus disposé à donner à Tartuffe et son bien et sa fille; il exige même que l'hypocrite soit toujonrs auprès de sa femme, *pour faire enrager tout le monde.* L'intérêt que l'on prend à toute la famille de ce citoyen abusé n'a donc fait qu'augmenter avec le danger dont elle est menacée. Aucun ouvrage dramatique, dans aucune langue, dans aucun pays, n'a rien présenté qui puisse être comparé aux deux scènes qui terminent cet acte inimitable, et dans lesquelles d'ailleurs on ne trouve pas une négligence, pas une faute de langue. (Bret.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;
Je passe là-dessus et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise;
Et, si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrois, quant à moi, de bon cœur :
Je ne garde pour lui, monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout; de rien je ne le blâme,
Et voudrois le servir du meilleur de mon âme;
Mais l'intérêt du ciel n'y sauroit consentir,
Et, s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porteroit du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croiroit!
A pure politique on me l'imputeroit :
Et l'on diroit partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable;
Que mon cœur l'appréhende, et veut le ménager,
Pour le pouvoir, sous main, au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées;
Et toutes vos raisons, monsieur, sont trop tirées.
Des intérêts du ciel pourquoi vous chargez-vous? [1]
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances :
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses!
Et ne regardez point aux jugemens humains,
Quand vous suivez du ciel les ordres souverains.
Quoi! le foible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire!

1 Dans *le Festin de Pierre*, acte v, scène 3, dom Juan répond à dom Carlos qui lui reproche d'avoir quitté sa sœur Elvire : *Le ciel le veut comme cela.* — *Hé quoi! toujours le ciel!* reprend dom Carlos. On retrouve ici les mêmes moyens, les mêmes discours.

LE TARTUFFE.

Non, non; faisons toujours ce que le ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne;
Et c'est faire, monsieur, ce que le ciel ordonne :
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien?

TARTUFFE.

Ceux qui me connoîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas;
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas :
Et, si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du ciel et le bien du prochain. [1]

1. Tartuffe, qui n'a plus à faire à Orgon, et ne peut pas convaincre son interlocuteur par des *clins d'yeux* et des *élans affectés*, se trouve fort embarrassé pour répondre. Il met autant d'adresse que possible dans ses discours; mais il ne peut y mettre beaucoup de raison et de justesse : aussi va-t-il prendre bientôt le plus sage parti, celui de battre en retraite.

CLÉANTE.

Hé! monsieur, n'ayez point ces délicates craintes
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes.
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit, à ses périls, possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faût qu'on vous accuse.
J'admire seulement que, sans confusion,
Vous en ayez souffert la proposition.
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et, s'il faut que le ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie,
Monsieur....

TARTUFFE.

Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter sitôt. [1]

CLÉANTE, seul.

Ah!

1. Il faudrait se récrier à presque toutes les scènes de Molière : le trait qui termine celle-ci est d'une simplicité sublime; il étonne l'esprit humain. Tartuffe est pressé vivement par la force des raisons de Cléante sur la brouillerie

SCÈNE II.

ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

DORINE, à Cléante.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir

du fils avec le père, dont l'imposteur est la cause, et plus encore sur la donation que vient de lui faire Orgon :

Il est, monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,

répond Tartuffe. (Bret.)

— Onuphre ne pense point à profiter de toute la succession de l'homme opulent, ni à s'attirer une donation générale de tous ses biens, s'il s'agit surtout de les enlever à un fils, le légitime héritier. Il ne se joue pas à la ligne directe, et il ne s'insinue jamais dans une famille où se trouvent tout à la fois une fille à pourvoir et un fils à établir : il y a là des droits trop forts et trop inviolables; on ne les traverse point sans faire d'éclat, et il l'appréhende, sans qu'une pareille entreprise ne vienne aux oreilles du prince, à qui il dérobe sa marche par la crainte qu'il a d'être découvert et de paraître ce qu'il est. (La Bruyère.) Voir la seconde note sur la scène 2 de l'acte III.

— La retenue présumée d'Onuphre serait la condamnation de la conduite hardie de Tartuffe, s'il n'était pas vrai que la scélératesse proportionne toujours la vigueur de ses entreprises à la faiblesse des hommes qu'elle fait tomber dans ses piéges : un hypocrite n'oserait tenter ce que fait Tartuffe, s'il n'avait, en insidieux confesseur, su d'abord s'emparer du secret le plus important de sa dupe imbécile, avant que de songer à dépouiller ses enfans de leur patrimoine : il ne redoutera point qu'Orgon le dénonce au prince, dès qu'il possédera le moyen de le dénoncer le premier : il ne craindra point qu'on l'attaque devant les tribunaux, puisqu'il a dans les mains de quoi perdre son accusateur. Il n'aura nul confident qui le trahisse; il ne lui échappera pas une syllabe indiscrète; il ne parlera point à soi-même, tant il se maintiendra dans son rôle de dissimulation. Il saura jeter la discorde entre les membres de la famille qu'il

La fait à tous momens entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III.

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane.)
Je porte en ce contrat de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, aux genoux d'Orgon.

Mon père, au nom du ciel, qui connoît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance,[1]
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.

abuse, et se défendre de leurs propos, en les devançant par mille informations calomnieuses : il se fera plaindre, s'il le faut, des mortifications que lui coûtent les bienfaits qu'on l'aura forcé d'accepter. Ses crimes ne sont vraiment que ceux de l'hypocrisie qui nuit avec prudence, et pèse le mal qu'elle peut faire sans danger; car ils n'auront donné aucune prise contre sa personne à la sévérité des lois, dont il aura tourné les formes au profit de tous ses actes; et, s'il se venge lui-même, il s'arrogera dans sa secte l'honneur d'un zèle qui sacrifia tout aux intérêts de l'État et du ciel offensé. Tel est, trait pour trait, le caractère d'un imposteur consommé dans son art comme Tartuffe : l'Onuphre de La Bruyère n'en serait qu'un faible écolier, qui, s'il lui ressemblait en quelque chose, aurait une fade couleur, et non le lustre animé qui brille en ce modèle tout théâtral. (M. Lemercier.) Voir la *Notice*.

1. *Les droits de la naissance;* Mariane veut dire : *Les droits de la paternité;* mais le sens de ces deux locutions est loin d'être le même.

Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi;
Et cette vie, hélas! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avois pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine![1]

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien;[2]
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne :
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne;
Et souffrez qu'un convent[3], dans les austérités,

1. En quel endroit la force comique manque-t-elle? où ne la retrouve-t-on plus? Est-ce après qu'Orgon, ayant enrichi l'imposteur de la donation de ses biens, lui veut sacrifier sa propre fille, et qu'ayant rassemblé sa famille désolée, la triste Mariane se précipite aux pieds de son père, qui s'exhorte par ces mots à rester inflexible :

Allons, ferme, mon cœur! point de foiblesse humaine!

(M. Lemercier.)

2. Tout le bien de Mariane, c'est à-dire, tous ses droits dans la succession de sa défunte mère, première femme d'Orgon.

3. L'édition originale et celle de 1682 portent toutes deux *convent*. Il n'y a que les éditions modernes qui écrivent ce mot comme on l'écrit aujourd'hui. On trouve *convent* en plusieurs endroits des Œuvres de Voltaire : « Il lui

Use les tristes jours que le ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses!
Debout. Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter.
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage. [1]

DORINE.

Mais quoi!...

ORGON.

Taisez-vous, vous. Parlez à votre écot. [2]
Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde....

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde:
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas. [3]

« expliqua fort au long ce que c'était qu'un *couvent* ou *convent*; que ce mot « venait du latin *conventus*, qui signifie *assemblée*. » (*L'Ingénu*, chap. VI.) Plusieurs dictionnaires modernes, notamment celui de Boiste, contiennent encore le mot *convent*, très-usité du temps de Molière.

1. Orgon, fidèle à ses maximes chrétiennes, entendra sans pitié sa fille désespérée lui jurer qu'elle préfère le cloître à l'hymen affreux qu'il lui commande, et détruira par sa réplique l'effet touchant de cette situation.

(M. Lemercier.)

2. *Parlez à votre écot*; expression proverbiale, qui veut dire : *Parlez à ceux qui sont de votre écot, de votre compagnie.* (M. Petitot.)

3. Voilà les réfutations d'Orgon. C'est une manière de raisonner, dont il emprunte évidemment l'idée à Sganarelle de *l'École des Maris*, et à Arnolphe de *l'École des Femmes*, presque aussi bons logiciens que lui.

ELMIRE, à Orgon.

À voir ce que je vois, je ne sais plus que dire;
Et votre aveuglement fait que je vous admire.
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui!

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences.
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances;
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer.
Vous étiez trop tranquille, enfin, pour être crue;
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche,
Que le feu dans les yeux, et l'injure à la bouche?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement:
Et l'éclat là-dessus ne me plaît nullement.
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut, au moindre mot, dévisager les gens.[1]
Me préserve le ciel d'une telle sagesse!

1. Chrysalde, de *l'École des Femmes*, acte IV, scène 8, fait aussi sentir le ridicule de

Ces femmes de bien
Dont la mauvaise humeur fait un procès sur rien;
Ces dragons de vertu, ces honnêtes diablesses,
Se retranchant toujours sur leurs sages prouesses.

Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin, je sais l'affaire, et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encore un coup, cette foiblesse étrange :
Mais que me répondroit votre incrédulité,
Si je vous faisois voir qu'on vous dit vérité?

ORGON.

Voir!

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons!

ELMIRE.

Mais, quoi! si je trouvois manière
De vous le faire voir avec pleine lumière...?

ORGON.

Contes en l'air!

ELMIRE.

Quel homme! Au moins, répondez-moi:
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi;
Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirois que.... Je ne dirois rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop long-temps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que, par plaisir, et sans aller plus loin,
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit. Je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir votre promesse.

ELMIRE, à Dorine.

Faites-le-moi venir.

DORINE, à Elmire.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE, à Dorine.

Non : on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.[1]

(A Cléante et à Mariane.)

Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

1. Lorsque cet homme étonnant (Molière) ne se soucie pas d'employer tout son génie, alors même il le sent. Elmire se jetterait à la tête de Tartuffe, et Tartuffe aurait l'air d'un sot qui donne dans un piége grossier : mais voyez comment il se sauve de là. Elmire a entendu sans indignation la déclaration de Tartuffe; elle a imposé silence à son fils; elle remarque elle-même qu'un homme passionné est facile à séduire. (Diderot.)

— Cette réponse d'Elmire est très-satisfaisante, et prouve une grande connaissance du cœur humain : il était important que l'observation assez naturelle de Dorine fût réfutée d'avance par l'auteur.

SCÈNE IV.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.[1]

ORGON.

Comment!

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah! mon Dieu! laissez faire;

1. Ce soin d'approcher cette table sent un peu la machine. On voudrait que, dans l'appartement où se passe la pièce, il y eût, dès le commencement, une table couverte d'un grand tapis que Tartuffe eût toujours vue à la même place, telle qu'il y en avait du temps de Molière, au lieu de nos modernes consoles, et telles qu'on en trouve encore chez d'anciens bourgeois : alors il faudrait qu'Elmire dît à son mari d'aller se cacher sous ce tapis. Ce serait à elle à se retirer sans affectation près de la table pour y attirer Tartuffe, afin qu'Orgon pût entendre ce qu'on dirait. La situation serait la même, et tout se passerait avec plus de vraisemblance et moins d'apprêt. Il est vrai qu'il faudrait un peu changer le vers qui a donné lieu à cette remarque, et dire :

Courez à cette table, et cachez-vous dessous. (Bret.)

« En réfléchissant un peu, dit M. Simonnin, Bret aurait vu qu'il n'y a pas « la moindre invraisemblance à ce qu'une table soit placée auprès d'un mur, « ni qu'Elmire la fasse avancer pour faciliter Orgon à se mettre dessous; et « puis comment Tartuffe, qui entre un moment après enflammé de l'amour « le plus vif pour Elmire, pourrait-il s'apercevoir que la table a été avancée « de quelques pas; lui surtout qui ne doit voir alors que celle dont il espère » obtenir les faveurs? »

J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et, quand vous y serez,
Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande :
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir.
(A Orgon, qui est sous la table.)
Au moins, je vais toucher une étrange matière,
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il doit m'être permis;[1]
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,[2]
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser.[3]

1. *Il doit m'être permis.* Encore une de ces phrases impersonnelles dont on ne ferait plus usage aujourd'hui.

2. Voir le *Mémorial* pour l'interprétation grossière donnée à ce vers par quelques spectateurs.

3. Le peu d'empressement qu'Orgon mettra à sortir de dessous la table prouve que cette recommandation n'est pas superflue.

Ce sont vos intérêts, vous en serez le maître,
Et.... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paroître.

SCÈNE V.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON, sous la table.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout, de crainte de surprise.

(Tartuffe va fermer la porte, et revient.)

Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut :
Jamais il ne s'est vu de surprise de même.
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême;
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts
Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée;
Mais par là, grâce au ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont dans plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugemens,
Il veut que nous soyons ensemble à tous momens;
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,

Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.[1]

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre,
Lorsque si foiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat, dans ces momens,
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentimens.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte.
On s'en défend d'abord : mais, de l'air qu'on s'y prend,
On fait connoître assez que notre cœur se rend;
Qu'à nos vœux, par honneur, notre bouche s'oppose,

1. Remarquons encore que Tartuffe, tout amoureux qu'il est d'Elmire, est en garde contre elle autant qu'il peut l'être. Il commence par la soupçonner d'un intérêt très-vraisemblable, celui qu'elle peut avoir à le détourner du mariage qu'on lui propose avec la fille d'Orgon. Les premiers mots qu'il lui dit sont d'un homme toujours de sang-froid, et qu'il n'est pas aisé de tromper :

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame; et vous parliez tantôt d'un autre style.

Enfin, malgré toutes les douceurs que lui prodigue Elmire, il ne prend aucune confiance en ses discours, et il veut d'abord, pour être en pleine sûreté, la mettre dans sa dépendance : il devine tout, excepté ce qu'il ne peut absolument deviner; et, quand il se trouve surpris par Orgon, il pourrait dire ce vers d'une ancienne comédie :

J'avais réponse à tout, hormis à, Qui va là? (LAHARPE.)

Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire, sans doute, un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu.
Mais, puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serois-je attachée?
Aurois-je, je vous prie, avec tant de douceur,
Ecouté tout au long l'offre de votre cœur?
Aurois-je pris la chose, ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et, lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venoit d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on auroit que ce nœud qu'on résout
Vînt partager du moins un cœur que l'on veut tout?

TARTUFFE.

C'est sans doute, madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime;
Leur miel, dans tous mes sens, fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait sa béatitude;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,

Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi..[1]

ELMIRE, après avoir toussé pour avertir son mari.

Quoi! vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur, tout d'abord, épuiser la tendresse?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous?
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire!

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire,
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités;[2]
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu! que votre amour en vrai tyran agit!
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit!
Que sur les cœurs il prend un furieux empire!
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire![3]

1. Les instances sont pressantes, la proposition est formelle, la situation très-délicate, et la manière dont elle est traitée admirable.

2. Ces six vers sont tirés de *Don Garcie de Navarre*, acte II, scène 6, et dans le déplacement ils n'ont subi que de très-légers changemens.

3. Molière a aussi dit, en parlant d'un amant, acte II, scène I des *Femmes savantes :*

Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire.

Quoi! de votre poursuite on ne peut se parer,
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi, par vos efforts pressans,
Du foible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?[1]

TARTUFFE.

Mais, si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose;
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je puis vous dissiper ces craintes ridicules,
Madame; et je sais l'art de lever les scrupules.
Le ciel défend, de vrai, certains contentemens;
Mais on trouve avec lui des accommodemens.[2]

1. Molière avait déjà dit, acte 1, scène 8 des *Fâcheux* :

> Allez, il vous sied mal de railler ma douleur,
> Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flamme,
> Du foible que pour vous vous savez qu'a mon âme.

2. C'est un scélérat qui parle. (*Note de Molière.*)
On devine facilement le sentiment qui a dicté cette note à l'auteur; Bret la trouve puérile : elle est adroite, elle est sagement prudente.

Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention.
De ces secrets, madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi :
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi.

(Elmire tousse plus fort.)

Vous toussez fort, madame.

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien. [1]

TARTUFFE.

Cela, certe, est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin, votre scrupule est facile à détruire.
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait.

1. Voir encore le *Mémorial* pour la dégoûtante intention si gratuitement prêtée à ce vers.

Le scandale du monde est ce qui fait l'offense;
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence.[1]

ELMIRE, après avoir encore toussé et frappé sur la table.

Enfin, je vois qu'il faut se résoudre à céder;[2]
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder;
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on puisse être content et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais, puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,

1. Regnier avait dit dans sa treizième satire:

Le péché que l'on cache est demi pardonné.
La faute seulement ne gît en la défense:
Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment.
Qui peut dire que non ne pèche nullement. (M. PETITOT.)

— Demoustier n'a, pour ainsi dire, fait que réduire ces derniers vers en deux, lorsqu'il a dit, dans les *Femmes*, acte III, scène 10:

L'amour est innocent quand l'amour est discret;
Et ce qu'on ne sait pas n'a jamais été fait.

2. Elmire, après avoir inutilement toussé et frappé sur la table, pour dire à son mari que l'épreuve a suffisamment duré, s'écrie:

Enfin, je vois qu'il faut se résoudre à céder.

C'est ici, je crois, que l'actrice doit avoir recours à toutes les finesses de l'art, pour reprocher d'un côté à son époux l'embarras dans lequel il la laisse, et pour persuader en même temps à Tartuffe que, combattue par la pudeur, elle cherche du moins une excuse à sa faiblesse; mais je ne puis me persuader qu'Elmire doive s'emporter, doive employer les accens du dépit le plus vif. Elle a donc tout-à-fait renoncé au projet de démasquer Tartuffe; car elle ne peut certainement pas espérer que l'homme adroit, soupçonneux, à qui tous les prestiges de la coquetterie la plus raffinée viennent de promettre une victoire complète, confondra les emportemens de la colère avec les derniers soupirs de la vertu prête à céder. (CAILHAVA.)

Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincans,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce contentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence :
La faute assurément n'en doit point être à moi.[1]

TARTUFFE.

Oui, madame, on s'en charge; et la chose de soi....

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,
Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.[2]

ELMIRE.

Il n'importe. Sortez, je vous prie, un moment;
Et partout là dehors voyez exactement.[3]

1. M. Auger fait remarquer avec raison l'adresse que Molière a eue de faire employer à Elmire l'impersonnel *on*, que Tartuffe s'applique, mais qui est évidemment pour Orgon.

2. Il ne fallait rien moins que cette atteinte portée à l'amour-propre d'Orgon pour le faire déguerpir de sa cachette, car l'honneur conjugal est chez lui très-peu chatouilleux.

3. Si la scène où Orgon est caché sous la table était difficile à amener, était-il plus aisé de l'exécuter? Ce n'était pas trop de tout l'art de Molière pour faire passer une situation si délicate et si périlleuse au théâtre. Si ce n'eût pas été la leçon la plus forte et la plus nécessaire par les circonstances, c'eût été le plus grand scandale. Si le spectateur n'était pas bien convaincu de l'honnêteté d'Elmire, bien indigné de la fausseté atroce de Tartuffe, bien impatienté

SCÈNE VI.

ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

de l'imbécile crédulité d'Orgon, la situation la plus énergique où le génie de la comédie ait placé trois personnages à la fois, était trop près de l'extrême indécence pour être supportée au théâtre. Heureusement elle est si connue, qu'il suffit de la rappeler; car elle est si hardie, qu'il ne serait pas possible d'analyser ici, sans blesser les bienséances, ce qui sur le théâtre ne s'en éloigne pas un moment, pas même lorsque Tartuffe rentre dans la chambre d'Elmire, après avoir été visiter la galerie qui en est voisine. Qu'on se représente ce seul instant et tout ce qu'il fait envisager, et qu'on juge ce que l'auteur hasardait. On objecterait en vain que la présence d'Orgon, quoique caché, justifie tout : non, ce n'était pas assez; les murmures éclateraient, et l'on trouverait le tableau beaucoup trop licencieux, si le spectateur ne voulait pas, avant tout, la punition d'un monstre qu'il est impossible de confondre autrement, et si l'on n'avait pas affaire à un homme tel qu'Orgon, qui a besoin de pouvoir dire, au cinquième acte :

> Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
> Ce qui s'appelle vu.

En un mot, si la scène n'avait pas été fort sérieuse sous ce rapport, elle pouvait devenir, sous tous les autres, beaucoup trop gaie. (LAHARPE.)

— On ne souffrirait pas aujourd'hui qu'un mari se cachât sous une table pour s'assurer par lui-même des discours qu'on tient à sa femme. Ce moyen est de la farce. (DIDEROT.)

— Plus on y réfléchit, moins on aperçoit ce qui peut fonder cette opinion (la précédente). La situation est simple, naturelle et plaisante. Nous sommes bien loin de cette force comique qui peut en faire imaginer de pareilles; mais on n'en doit pas conclure que le public ne le verrait plus avec le même transport. Cet esprit de décence, qui n'est qu'extérieur aujourd'hui, peut-il s'alarmer d'une scène où la présence du mari, quoique caché, ne laisse rien à re-

ELMIRE.

Quoi! vous sortez si tôt! Vous vous moquez des gens!
Rentrez sous le tapis; il n'est pas encor temps :
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

douter pour la pudeur? *Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez*, dit Elmire, dont on connaît d'ailleurs l'éloignement pour le faux dévot. Il n'y a rien de si théâtral que la patience de ce mari, qui attend jusqu'aux dernières extrémités pour perdre la confiance qu'il a dans la vertu du plus scélérat des hommes.

Tartuffe avait déjà été découvert par un homme caché au troisième acte; Molière se sert encore ici du même moyen à peu près. L'imbécillité d'Orgon est la seule excuse de cette répétition : il fallait qu'il vît, qu'il entendît. Un homme aussi grossièrement abusé ne pouvait être détrompé que par la voie des sens. (BRET.)

— Une objection s'est élevée contre la nécessité de tenir si long-temps Orgon caché sous une table, tandis que l'imposteur dévoile son âme atroce aux yeux d'Elmire : on a pensé que ses premiers discours suffiraient à détromper le mari, et que la jalousie conjugale ne souffrirait pas qu'il en écoutât la suite avec tant de patience. Mais l'auteur a convaincu le public, durant trois actes et la moitié du quatrième, de l'entêtement des préventions d'Orgon; celui-ci d'ailleurs, témoin et auditeur de l'entretien du traître avec sa femme, n'a lieu de craindre aucune insulte de plus; la stupéfaction que lui cause le langage de l'imposteur enchaîne les premiers mouvemens de son courroux : trompé depuis un temps si long et avec tant d'art, confus de sa propre erreur, à peine d'abord doit-il en croire le rapport de son oreille; il est besoin qu'on le pousse à bout pour qu'il éclate. Il faut que le scélérat déroule enfin jusqu'aux derniers replis de la trame dans laquelle il l'avait si bien enlacé, pour qu'il en conçoive toute la noirceur. La durée de cette scène étendue est, comme on le voit, entièrement nécessaire, et la précipitation d'une scène plus courte eût moins prouvé la prévoyance de Molière à bien mesurer les risques d'une situation si périlleuse, que l'immobilité du muet Orgon ne prouve combien l'auteur possédait la science profonde des passions du cœur humain et le moyen de les interpréter, de les faire agir plutôt en fidèle copiste de la nature qu'en esclave des préjugés de l'art. (M. LEMERCIER.)

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger.[1]
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre;
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.[2]

(Elmire fait mettre Orgon derrière elle.)

SCÈNE VII.

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, sans voir Orgon.

Tout conspire, madame, à mon contentement.
J'ai visité de l'œil tout cet appartement :
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie....

(Dans le temps que Tartuffe s'avance, les bras ouverts, pour embrasser Elmire, elle se retire, et Tartuffe aperçoit Orgon.)

ORGON, arrêtant Tartuffe.

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!

1. *De léger.* Ce n'est point l'insuffisance de la rime de ce vers avec le précédent que nous voulons faire remarquer. C'est cette locution de *léger* pour *légèrement*, très-usitée du temps de Molière, et tout-à-fait tombée en désuétude de nos jours.

2. Ce n'est point un sarcasme, mais un vif reproche adressé à Orgon par Elmire, irritée de « s'être vue, comme dit M. Lemercier, prête à être entraî-« née plaisamment elle-même par l'impétueuse concupiscence du scélérat, « tandis que la stupéfaction qui tient son mari dans l'immobilité l'abandonne, « presque sans défense, aux pressantes attaques dont il est témoin, à l'ombre « de la table qui le couvre. »

Comme aux tentations s'abandonne votre âme![1]
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort long-temps que ce fût tout de bon,
Et je croyois toujours qu'on changeroit de ton:
Mais c'est assez avant pousser le témoignage;
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, à Tartuffe.

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci;
Mais on m'a mise au point de vous traiter ainsi.[2]

TARTUFFE, à Orgon.

Quoi! vous croyez...?[3]

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie;
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein....[4]

1. Dorine avait déjà dit à Tartuffe, acte III, scène I :

Vous êtes donc bien tendre à la tentation?

2. La décence, la pudeur d'Elmire est telle, qu'elle tient même à paraître innocente aux yeux du monstre dont elle a été forcée d'écouter les outrageantes propositions.

3. *Vous croyez...?* est fort comique. Tartuffe, qui connaît Orgon, s'étonne qu'il croie ce qu'il a vu. C'est la même idée que celle de cette femme qui, surprise par son amant dans les bras de son rival, et ne pouvant parvenir à lui persuader qu'il s'était trompé, s'écriait : « Ah! perfide! tu ne m'aimes plus; « tu crois plus ce que tu vois que ce que je te dis. »

4. Dans la septième scène du quatrième acte (de *l'Imposteur*), Panulphe démasqué conservait tout son sang-froid, appelait Orgon *son frère*, et entrait en matière pour se justifier; à présent il ne dit plus que quelques mots : *Quoi! vous croyez...? Mon dessein...* (M. Petitot.)

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur-le-champ, sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient; je le ferai connoître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours;
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure;
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII.

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage? et qu'est-ce qu'il veut dire?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit;
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation?

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.
Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là haut.[1]

1. Ce quatrième acte, qui contient plusieurs scènes capitales et de si étonnantes beautés, en promet un cinquième admirable par le pathétique des situations : l'espérance du spectateur ne sera point déçue.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement;
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains.
Pour cela, dans sa fuite, il me voulut élire;

Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience.
J'allai droit à mon traître en faire confidence;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,
Afin que, pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des sermens contre la vérité.[1]

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins, si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages :
Et, cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous;
Et vous deviez chercher quelque biais[2] plus doux.

1. Ce trait de restriction mentale, et plusieurs autres de cette espèce répandus dans la pièce, nous apprennent que les véritables ennemis de la pièce étaient d'une secte redoutable, dont l'ambition, le manége et l'intrigue dans les cours avaient si fort élevé le crédit, qu'il a plié depuis sous son propre poids. (BRET.)

— Ce calcul d'Orgon est fondé sur ce que les molinistes appelaient la *restriction mentale*, et que nous appelons la *restriction jésuitique*.

2. *Biais*. Ce mot ne forme plus qu'une syllabe aujourd'hui; cet usage était

ACTE V, SCÈNE I.

ORGON.

Quoi ! sous un beau semblant [1] de ferveur si touchante,
Cacher un cœur si double, une âme si méchante !
Et moi, qui l'ai reçu gueusant et n'ayant rien....
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien ;
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable. [2]

CLÉANTE.

Hé bien ! ne voilà pas de vos emportemens !
Vous ne gardez en rien les doux tempéramens.

déjà consacré du temps de Molière, puisqu'il l'a suivi dans *le Misanthrope*. C'est le besoin du vers qui le fait revenir à une faute qu'il avait commise dans *l'Étourdi*.

1. M. Auger, qui a écrit dans son texte : *Quoi !* SUR *un beau semblant*, a dit, au sujet de cet hémistiche : « Toutes les éditions, sans exception, portent, » *Sur un beau semblant ;* cependant, *Cacher un cœur double* SUR *un beau sem-* « *blant de ferveur,* est une figure si peu exacte dans les termes, et il était si « naturel d'écrire, *Cacher* SOUS *un beau semblant*, qu'il est impossible de ne « pas supposer une faute d'impression. »

Le doute de M. Auger est très-fondé ; mais il n'est pas exact de dire que *toutes les éditions, sans exception*, portent, *sur*, au lieu de, *sous*. Il est bien vrai que l'édition prétendue originale de 1669, qui a été donnée à la Bibliothèque du Roi par l'éditeur de Molière de 1734, écrit cet hémistiche avec la première de ces propositions ; mais un exemplaire que nous possédons d'une édition imprimée aussi en 1669, aux dépens et par conséquent sous les yeux de Molière, portant le privilége du Roi, contient le vers tel que nous le donnons dans notre texte. Il n'est donc pas douteux que l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi, qui a servi de copie à toutes les éditions de Molière faites depuis, n'est qu'une contrefaçon de l'édition originale, ou du moins une édition faite dans la même année, mais à laquelle Molière ne donna pas ses soins.

2. Enfin, désabusé sur le compte d'un traître, Orgon ne change pas de caractère : il s'était passionné pour ses fausses vertus jusqu'à l'extravagance ; et, gardant une pareille exagération dans les sentimens contraires, après être revenu de son erreur, loin de se corriger, son immodération s'emporte vers une autre extrémité. (M. LEMERCIER.)

Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre;
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?
Laissez aux libertins ces sottes conséquences :
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez, pour cela, dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture :
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.[1]

1. Ces paroles ne laissent point de doute sur l'intention de l'œuvre; elles ne sont point ambiguës, et me semblent plus fraternelles que le langage peu évangélique de l'évêque de Meaux. (M. Lemercier.) Voir la *Notice*.

SCÈNE II.

ORGON, CLÉANTE, DAMIS.

DAMIS.

Quoi! mon père, est-il vrai qu'un coquin vous menace;
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface;
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous?

ORGON.

Oui, mon fils; et j'en sens des douleurs non pareilles.

DAMIS.

Laissez-moi; je lui veux couper les deux oreilles.
Contre son insolence on ne doit point gauchir :[1]
C'est à moi tout d'un coup de vous en affranchir;
Et, pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatans.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où, par la violence, on fait mal ses affaires.[2]

1. *Gauchir*, pour, *prendre à gauche;* au figuré, *biaiser*. (M. Petitot.)

2. La seconde scène du cinquième acte n'existait pas (dans *l'Imposteur*). Dans cette scène, courte et excellente, Damis vient offrir à son père de le venger de Tartuffe, et le sage Cléante s'y oppose. Cette petite scène fait ressortir celle qui suit, où madame Pernelle ne veut rien croire. (M. Petitot.) Voir la *Notice*.

SCÈNE III.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce? J'apprends ici de terribles mystères!

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,
Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille, et tout le bien que j'ai :
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme!
Et, non content encor de ses lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré!

DORINE.

Le pauvre homme! [1]

1. M. Auger a désapprouvé avec raison ce soin que prend Dorine de rappeler à son maître son enthousiasme passé pour le fourbe : si c'est une ironie, elle est cruelle; si c'est une leçon, elle est hors de saison, et ressemble tout-à-fait à celle du Magister à l'Enfant qui se noie.

ACTE V, SCÈNE III.

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment!

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois, quand vous étiez petit:
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.[1]

ORGON.

Mais, que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai déjà dit que j'ai vu tout moi-même.

1. Molière avait déjà dit dans *l'Étourdi*, acte III, scène 5 :

.... La vertu n'est jamais sans envie,
Et dans ce maudit siècle est toujours poursuivie.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisans la malice est extrême.[1]

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di
Que j'ai vu, de mes yeux, un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre;
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu. Faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu! le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.[2]

ORGON.

J'enrage!

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme!

1. Cléante dit, acte 1, scène 1 :

Contre la médisance il n'est point de rempart.

2. Cette obstination d'estime pour un imposteur ne désole pas moins Orgon, que sa confiance invariable en lui n'avait désespéré sa famille. (M. Lemercier).

ACTE V, SCÈNE III.

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé! diantre! le moyen de m'en assurer mieux?
Je devois donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût...? Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin, d'un trop pur zèle on voit son âme éprise;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.[1]

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirois, tant je suis en colère.

DORINE, à Orgon.

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas.
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des momens en bagatelles pures,
Qu'il faudroit employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi! son effronterie iroit jusqu'à ce point?

1. Quel surcroît de comique! et comme l'auteur renchérit sur ce qu'il semble avoir épuisé, quand madame Pernelle joue avec Orgon le même rôle que cet Orgon a joué avec tous les autres personnages de la pièce, lorsqu'elle refuse obstinément de se rendre à toutes les épreuves qu'il allègue contre Tartuffe! Cette progression d'effets comiques, si imprévue et pourtant si naturelle, est le plus grand effort de l'art. (Laharpe.)

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible,
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE, à Orgon.

Ne vous y fiez pas; il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et, sur moins que cela, le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque là.

ORGON.

Il est vrai; mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître,
De mes ressentimens je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrois de bon cœur qu'on pût, entre vous deux,
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avois su qu'en main il a [1] de telles armes,
Je n'aurois pas donné matière à tant d'alarmes;
Et mes....

ORGON, à Dorine, voyant entrer monsieur Loyal.

Que veut cet homme? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

1. *Il a.* Ce n'est point l'indicatif que Molière devait employer ici; il fallait dire, *Si j'avais su qu'en main il eût*, etc. Au reste ce cinquième acte, qui, quoi qu'on en ait dit, ne le cède en rien, pour la conduite de l'action, à ceux qui le précèdent, leur est très-inférieur sous le rapport du style. Aussi ne nous attacherons-nous pas à relever toutes les incorrections qui s'y trouvent.

SCÈNE IV.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DAMIS, DORINE, MONSIEUR LOYAL.

MONSIEUR LOYAL, à Dorine, dans le fond du théâtre.

Bonjour, ma chère sœur;[1] faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie;
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

MONSIEUR LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.
Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

MONSIEUR LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien,
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

1. Ce début annonce un huissier doucereux, mystique et fourbe, un autre Tartuffe enfin, dont l'élocution mielleuse contraste singulièrement avec la mission dont il est chargé.

CLÉANTE, à Orgon.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme et ce qu'il peut vouloir.

ORGON, à Cléante.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentimens aurai-je à lui faire paroître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et, s'il parle d'accord, il le faut écouter.

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Salut, monsieur. Le ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON, bas, à Cléante.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

MONSIEUR LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étois serviteur de monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte, et demande pardon
D'être sans vous connoître, ou savoir votre nom.

MONSIEUR LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie.
J'ai depuis quarante ans, grâce au ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance....

ACTE V, SCÈNE IV.

ORGON.

Quoi! vous êtes ici....

MONSIEUR LOYAL.

Monsieur, sans passion.
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.

ORGON.

Moi! sortir de céans?

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
La maison, à présent, comme savez de reste,
Au bon monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat, duquel je suis porteur :
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS, à monsieur Loyal.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

MONSIEUR LOYAL, à Damis.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
(Montrant Orgon.)
C'est à monsieur : il est raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais....

MONSIEUR LOYAL.

Oui, monsieur, je sais que, pour un million,
Vous ne voudriez pas faire rébellion,

Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon,[1]
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.[2]

MONSIEUR LOYAL, à Orgon.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurois regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE, à part.

Ce monsieur Loyal porte un air bien déloyal.[3]

MONSIEUR LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,[4]
Et ne me suis voulu, monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir;
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir

1. *Jupon*, long pourpoint.

2. On a blâmé comme déplacé le jeu des mots, *verge* et *bâton :* nous alléguerons encore ici une excuse que Laharpe et nous, avons déjà plusieurs fois alléguée, c'est que l'homme du goût le plus sévère peut en manquer quand il se fâche.

3. La plaisanterie de Dorine est très-mauvaise, et elle n'a point ici l'excuse que Damis avait tout à l'heure. Cailhava blâme avec raison les actrices qui, au lieu de dire ce vers à part, l'adressent au parterre, en lui présentant à deux mains la tête de M. Loyal.

4. Dans cette scène, on supprimait à la représentation, du temps de Molière, vingt-huit vers de suite, à commencer par, *Pour tous les gens de bien*, etc., jusqu'à, *Laissez ; ne gâtons rien.* Le consentement qu'avait donné Molière à cette suppression et aux suivantes est un aveu de ce que nous avons dit, que Molière avait travaillé ce dernier acte avec moins de soin qu'il n'en avait apporté au premier. (Bret.)

Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auroient pu procéder d'une façon moins douce.[1]

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

MONSIEUR LOYAL.

On vous donne du temps;
Et jusques à demain je ferai surséance
A l'exécution, monsieur, de l'ordonnance:
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin, il vous faut être habile
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile;
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et, comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien.
Et qu'au dû[2] de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, à part.

Du meilleur de mon cœur, je donnerois sur l'heure

1. M. Loyal a l'air d'être l'élève de Tartuffe : il s'est chargé de mettre Orgon et sa famille à la porte, de peur que cette mission ne fût confiée à quelque autre sergent moins poli. C'est ainsi que Tartuffe disait à Cléante, que, s'il prenait les biens d'Orgon, ce n'était qu'afin qu'ils ne tombassent pas en de mauvaises mains.

2. *Dû*, est ici pour *devoir, exercice;* c'est un ancien terme de pratique.

Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE, bas, à Orgon.

Laissez; ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, monsieur Loyal,
Quelques coups de bâton ne vous siéroient pas mal.

MONSIEUR LOYAL.

On pourroit bien punir ces paroles infâmes,
Mamie; et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE, à monsieur Loyal.

Finissons tout cela, monsieur; c'en est assez.
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

MONSIEUR LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le ciel vous tienne tous en joie!

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie! [1]

1. Je ne dissimulerai point que le rôle bas de M. Loyal, huissier à verge, ne dégrade tant soit peu le ton élevé de ce chef-d'œuvre; un rôle, très-bon dans une comédie facétieuse, dépare une si haute comédie. Ce reproche, qui me paraît fondé, s'atténuera peut-être en appréciant la leçon utile qu'on retrouve en cet endroit, où le bon esprit de l'auteur semble encore lutter, par un dernier effort, contre la tristesse de sa matière. (M. Lemercier.)

— Cette scène, que Molière a crue nécessaire pour ramener la gaieté dans un acte où le cœur des spectateurs est si serré, tout en remplissant le but que son

SCÈNE V.

ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

ORGON.

Hé bien! vous le voyez, ma mère, si j'ai droit;
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit.
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues.

DORINE, à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez;[1]
Et ses pieux desseins par là sont confirmés.
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme:
Il sait que très-souvent les biens corrompent l'homme;
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.[2]

ORGON.

Taisez-vous. C'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

auteur s'était proposé, ne produit peut-être qu'un très-mauvais effet. Il nous semble que le rire que causent la présence et les discours méticuleux de cette caricature, dans une situation aussi pathétique, ne peuvent que distraire de l'intérêt que Molière voulait, avant tout, inspirer pour une famille entière persécutée par un monstre d'hypocrisie et d'ingratitude.

1. On supprimait dans cette scène huit vers, à commencer par, *Vous vous plaignez à tort*, etc., jusqu'à, *Allez faire éclater*, etc. (Bret.)

2. On a blâmé avec raison cette nouvelle plaisanterie de Dorine à Orgon; c'est de sa part une cruelle lâcheté : elle eût été bien plus excusable si elle fût adressée à madame Pernelle, qui commence à douter de la vertu de ce bon monsieur Tartuffe.

CLÉANTE, à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire.

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat;
Et sa déloyauté va paroître trop noire
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ORGON, MADAME PERNELLE, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, DAMIS, DORINE.

VALÈRE.

Avec regret, monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui long-temps a pu vous imposer,
Depuis une heure au prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'état l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne :

Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant;
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite,[1]
Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeans!
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps;
Et je demande au ciel de m'être assez propice
Pour reconnoître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres....

CLÉANTE.

Allez tôt;
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

1. *Pour conduite*, est là au lieu de, *pour guide*. La première de ces locutions ne s'emploierait plus aujourd'hui.

SCÈNE VII.

TARTUFFE, UN EXEMPT, MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, CLÉANTE, MARIANE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

TARTUFFE, arrêtant Orgon.

Tout beau, monsieur, tout beau; ne courez point si vite:
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte;
Et, de la part du prince, on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardois ce trait pour le dernier:
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies;
Et voilà couronner toutes tes perfidies!

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir:
Et je suis, pour le ciel, appris à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportemens ne sauroient m'émouvoir;
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre;
Et cet emploi, pour vous, est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne sauroit être que glorieux,
Quand il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui, je sais quel secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du prince est mon premier devoir.
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnoissance;
Et je sacrifierois à de si puissans nœuds
Ami, femme, parens, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais, s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse, et dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paroître, il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire,[1]

1. *Pour devoir en distraire*, est un hémistiche fort peu intelligible; nous croyons qu'il signifie, *Comme d'une chose qui aurait dû vous détourner de votre projet de dénonciation.*

Du don de tout son bien qu'il venoit de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui? [1]

TARTUFFE, à l'Exempt.

Délivrez-moi, monsieur, de la criaillerie;
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie. [2]

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir:
Votre bouche à propos m'invite à le remplir;
Et, pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure. [3]

1. C'est un spectacle bien touchant que toute cette famille désolée autour d'un honnête homme prêt à être si cruellement puni de son excessive bonté par un scélérat qui le trompait; et cet intérêt n'est ni romanesquement échafaudé, ni porté au-delà des bornes raisonnables de la bonne comédie.

Nous nous sommes long-temps persuadé que la comédie ne devait que faire rire; et c'est avec ces préjugés étroits que l'on circonscrit l'étendue des arts et le vol du génie. Certainement *le Misanthrope* et *le Tartuffe*, deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ne sont pas toujours plaisans, quoiqu'ils le soient souvent et beaucoup. Quand le vertueux Alceste se désole et se désespère de l'infidélité d'une coquette; quand Orgon, au milieu de sa famille épouvantée, est prêt à se voir la victime d'un scélérat, et que, sur le point d'être traîné en prison, il fait ses adieux à sa femme et à ses enfans, personne n'a envie de rire. Il est donc faux que le rire soit le ressort unique et essentiel de la comédie; elle doit nous montrer à nous-mêmes sous tous les aspects. Il y en a de plus heureux les uns que les autres: aussi l'art qui nous offre à la fois une morale profonde, des caractères vrais et un ridicule frappant, est sans doute au premier degré; c'est l'art de Molière dans ses bonnes comédies. (Laharpe.)

2. Tartuffe sait admirablement répondre aux argumens serrés et forts de Cléante. Il n'y a qu'un moment c'était en regardant à sa montre, maintenant c'est en ordonnant de conduire Orgon en prison.

3. Cette réaction vive et inattendue desserre le cœur du spectateur, que la position de la malheureuse famille d'Orgon avait pénétré du plus profond attendrissement.

TARTUFFE.

Qui? moi, monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison?

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(A Orgon.)
Remettez-vous, monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude,
Un prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue;
Chez elle, jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur. [1]
Celui-ci n'étoit pas pour le pouvoir surprendre,
Et de piéges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.

1. La septième scène du cinquième acte (*de l'Imposteur*) offre quelques changemens dans le récit de l'Exempt. Molière leur faisait dire que *l'hypocrisie est autant en horreur dans l'esprit du roi, qu'elle est accréditée parmi ses sujets*. Cette critique trop générale fut adoucie ainsi. (M. Petitot.) Voir la *Notice*.

Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au prince un fourbe renommé,
Dont, sous un autre nom, il étoit informé;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires,
Dont on pourroit former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté;
A ses autres horreurs il a joint cette suite,
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire par lui faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir il brise les liens,
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète
Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits,
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense;
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
Et que, mieux que du mal, il se souvient du bien. [1]

DORINE.

Que le ciel soit loué!

1. Voir à la *Notice* de quelle manière Cailhava refit, en 1793, cette tirade, à laquelle il était impossible d'accorder un certificat de civisme, puisqu'elle contient l'éloge du *tyran* Louis XIV.

ACTE V, SCÈNE VII.

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire!

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'auroit osé dire?

ORGON, à Tartuffe, que l'Exempt emmène.

Hé bien! te voilà, traître!.... [1]

1. Tout à l'heure nous blâmions Dorine d'écraser de ses sarcasmes Orgon à terre : ici nous ne pouvons faire le même reproche à celui-ci pour l'adieu qu'il adresse à Tartuffe. C'est un nouveau trait de son aveugle violence.

— Le dénouement de Tartuffe a été bien diversement jugé. Voltaire, Brossette, Gaillard et quelques autres littérateurs l'ont blâmé, sans lui reprocher autre chose que d'être produit par une machine; J.-B. Rousseau, Marmontel, Cailhava, MM. Petitot, Lemercier et Despréss, lui ont donné toutes sortes d'éloges, mais sans motiver beaucoup plus leur approbation. Nous nous contenterons de rapporter les deux jugemens qui suivent, dont les auteurs ont déduit les raisons qui les leur ont fait rendre.

— Le seul reproche qu'on ait fait à cette inimitable production, c'est un dénouement amené par un ressort étranger à la pièce; mais je ne sais si cette prétendue faute en est réellement une. Tartuffe est si coupable, qu'il ne suffisait pas, ce me semble, qu'il fût démasqué; il fallait qu'il fût puni, et il ne pouvait pas l'être par les lois, encore moins par la société. Un hypocrite brave tout, en se réfugiant chez ses pareils, et en attestant Dieu et la religion : et n'était-ce pas donner un exemple instructif, et faire au moins du pouvoir absolu un usage honorable, que de l'employer à la punition d'un si abominable homme, et de montrer que le méchant peut quelquefois se perdre par sa propre méchanceté, et tomber dans le piége qu'il tendait aux autres? Je conviens que ce dénouement n'est pas conforme aux règles ordinaires; mais, dans un ouvrage où le talent de Molière lui avait appris à agrandir la sphère de la comédie, *l'art* pouvait lui apprendre aussi *à franchir les limites de l'art;* et si, dans ce dénouement, il a le plaisir de satisfaire sa reconnnaissance pour Louis XIV, il trouve un moyen de satisfaire en même temps l'indignation du spectateur. (LAHARPE.)

— Le fondateur des mœurs théâtrales avait dû sentir que son faux dévot

SCÈNE VIII.

MADAME PERNELLE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, VALÈRE, DAMIS, DORINE.

CLÉANTE.

Ah! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités.
A son mauvais destin laissez un misérable,

devait être puni avec éclat à la fin de son ouvrage, et les moyens qu'il employa pour parvenir à cet objet sont autant le fruit de son génie, que tous les autres ressorts de sa fable dramatique.

Si l'ingratitude monstrueuse de Tartuffe s'était développée par des voies ordinaires, il eût été impraticable de le punir autrement que par le mépris de ceux qu'il aurait abusés, ou, tout au plus, par la perte des avantages qu'il aurait cherché à se procurer : dénouement imparfait et commun, qui n'aurait suffi ni pour le spectateur indigné, ni pour un génie de la trempe de Molière. Mais, en supposant avec habileté que le bonhomme Orgon soit coupable à la rigueur envers son prince d'une sorte de crime d'état, par le mystère qu'il fait de quelques papiers appartenant à un de ses amis disgraciés, Molière trouve un moyen naturel d'attirer ce prince même au dénouement des faits, et de conduire Tartuffe à une punition plus exemplaire, et conséquemment plus utile. Orgon a eu l'imbécillité de confier son secret au faux dévot, qui, par un motif de conscience, s'est fait remettre la cassette des papiers, afin qu'en cas de poursuite *Orgon pût en pleine sûreté faire des sermens contre la vérité.* Ce monstre va lui-même au pied du trône solliciter la ruine de son bienfaiteur : dès lors c'est de la décision du prince que dépendent les événemens.

Tartuffe est déjà connu du monarque, sous un autre nom, comme un fourbe insigne; Orgon, au contraire, a rendu des services à son maître dans des temps de troubles : la clémence du prince est donc aussi naturelle que son intervention était nécessaire; tout est donc convenable et vrai dans le dénouement du *Tartuffe*. (Bret.)

Et ne vous joignez point au remords qui l'accable.
Souhaitez bien plutôt que son cœur, en ce jour,
Au sein de la vertu fasse un heureux retour;
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice,
Et puisse du grand prince adoucir la justice;
Tandis qu'à sa bonté vous irez, à genoux,
Rendre ce que demande un traitement si doux.

ORGON.

Oui, c'est bien dit. Allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie :
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère. [1]

1. Molière a senti que le spectateur avait besoin de voir la charmante douceur de Mariane et la noble générosité de Valère récompensées; mais, d'un autre côté, il eût été peu convenable qu'à peine sortie du précipice, cette famille encore tremblante célébrât un mariage. L'art infini de Molière a tout su concilier.

Nous rapportons ici une espèce d'argument du *Tartuffe*, tracé acte par acte, et que nous n'avons pas voulu diviser, de peur de lui faire perdre de son ensemble :

— Il s'agit de démasquer Tartuffe, ou de le voir, maître de la maison, diviser le fils et le père, dépouiller l'un, amener l'autre à lui donner tout son bien et la main de sa fille. Que fait Molière dans son premier acte? Il met sous nos yeux le tableau de cet intérieur domestique. L'ascendant que Tartuffe a sur l'esprit d'Orgon, la prévention aveugle de celui-ci et de sa mère en faveur d'un fourbe hypocrite, et la mauvaise opinion qu'a de lui le reste de la famille, se manifestent dès la première scène : le combat s'engage; l'action commence avec chaleur.

Dès le second acte, après avoir tiré de la bouche d'Orgon lui-même l'aveu de son aveuglement pour le fourbe qui le détache de ses enfans et de sa femme, et qui d'un homme faible et bon fait un homme dénaturé, Molière lui fait

déclarer que Tartuffe est l'époux qu'il destine à sa fille : celle-ci n'ose refuser; et de là l'incident comique qui fait la querelle des deux amans.

Dans le troisième acte, au moment que Damis croit pouvoir confondre Tartuffe, et que l'on touche au dénouement, l'adresse du fourbe et la simplicité d'Orgon resserrent les nœuds de l'intrigue; et l'intérêt redouble par la résolution que vient de prendre Orgon, pour punir ses enfans, de donner son bien à Tartuffe.

Dans le quatrième acte, Tartuffe est enfin démasqué et confondu aux yeux d'Orgon; mais tout à coup le fourbe s'arme contre son bienfaiteur des bienfaits mêmes qu'il en a reçus; et, par ses menaces fondées sur un abus de confiance, il met l'alarme dans la maison.

Dans le cinquième acte, le trouble et l'inquiétude augmentent jusqu'au moment de la révolution; et, s'il y a quelque chose à désirer, c'est un peu moins de négligence dans les détails des dernières scènes, et un peu plus de développement et de vraisemblance dans les moyens. (MARMONTEL.)

Le caractère de Tartuffe est certainement le plus profondément tracé de tous ceux qui ont été mis sur la scène jusqu'à ce jour. C'est l'âme d'un hypocrite devinée ou surprise; car elle ne se livre à personne; et Laharpe a bien su apprécier l'intention de Molière, et la difficulté qu'il a eue à vaincre, lorsqu'il l'a loué de n'avoir donné à son hypocrite ni confident ni monologue, de n'avoir montré ses vices qu'en action.

Outre les reproches faits à cet admirable portrait par La Bruyère, reproches que nous avons rapportés et réfutés, et qui dévoilent les injustes et envieuses prétentions de leur auteur, on lui a encore adressé celui d'être odieux, et, par conséquent, presque insupportable à la scène. Ce dernier n'est pas mieux fondé que les autres; car Molière, pendant quatre actes, a principalement fait envisager le côté ridicule du personnage; et si, au cinquième, il lui a donné une audace plus ouverte, ce n'était que pour y apporter le dernier coup de pinceau, comme le dit J.-B. Rousseau; et d'ailleurs le châtiment ne se fait pas long-temps attendre; car, dès les premiers vers que prononce l'exempt, le spectateur respire, et son cœur se desserre.

Nous ne pouvons que répéter ici ce que nous avons déjà eu occasion de dire dans nos notes sur les autres personnages de ce chef-d'œuvre. Madame Pernelle a tout l'entêtement, toute la prévention de l'âge et de la bigoterie; Cléante, toute la modération et toute la tolérance d'un homme éclairé et sagement religieux; Orgon est violent dans son fanatisme, aveuglé dans son engouement; Elmire, vertueuse sans pruderie, sage sans ostentation; le caractère de Damis est impétueux et irréfléchi; celui de Valère est sensible et généreux; Mariane montre une âme aimante et douce; Dorine, un esprit mordant qui s'exerce même aux dépens d'une famille qu'elle sert avec attachement. Dans cette admirable conception il n'est pas une seule idée, il n'est pas un seul détail qui ne

réponde à la sagesse, à la perfection de l'ensemble; tout enfin porte à croire, avec Marmontel, que c'est une pièce à laquelle tous les siècles n'ont rien à comparer, et qui sera peut-être trois mille ans sans rivale, comme elle a été sans modèle.

FIN DU TARTUFFE.

